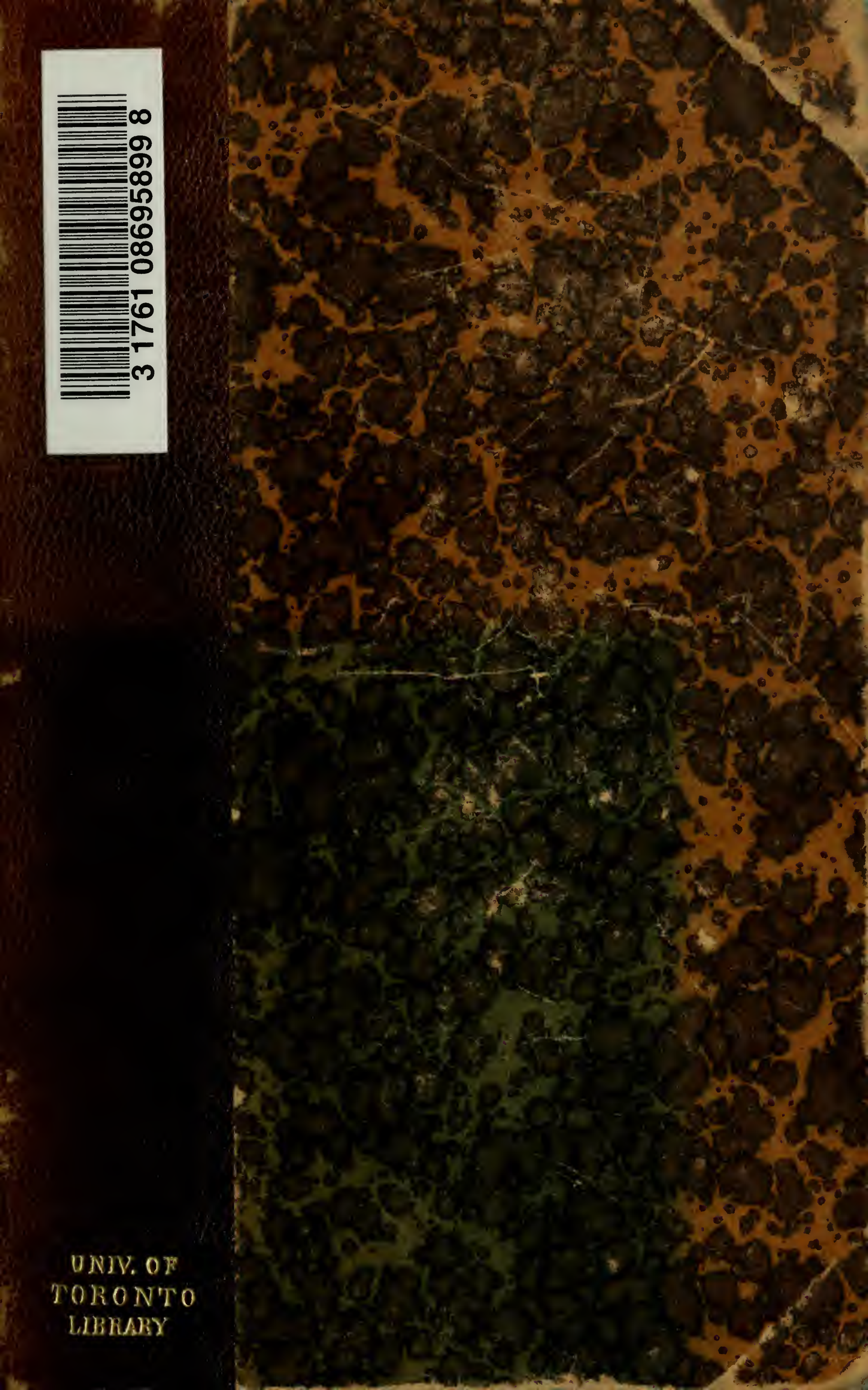
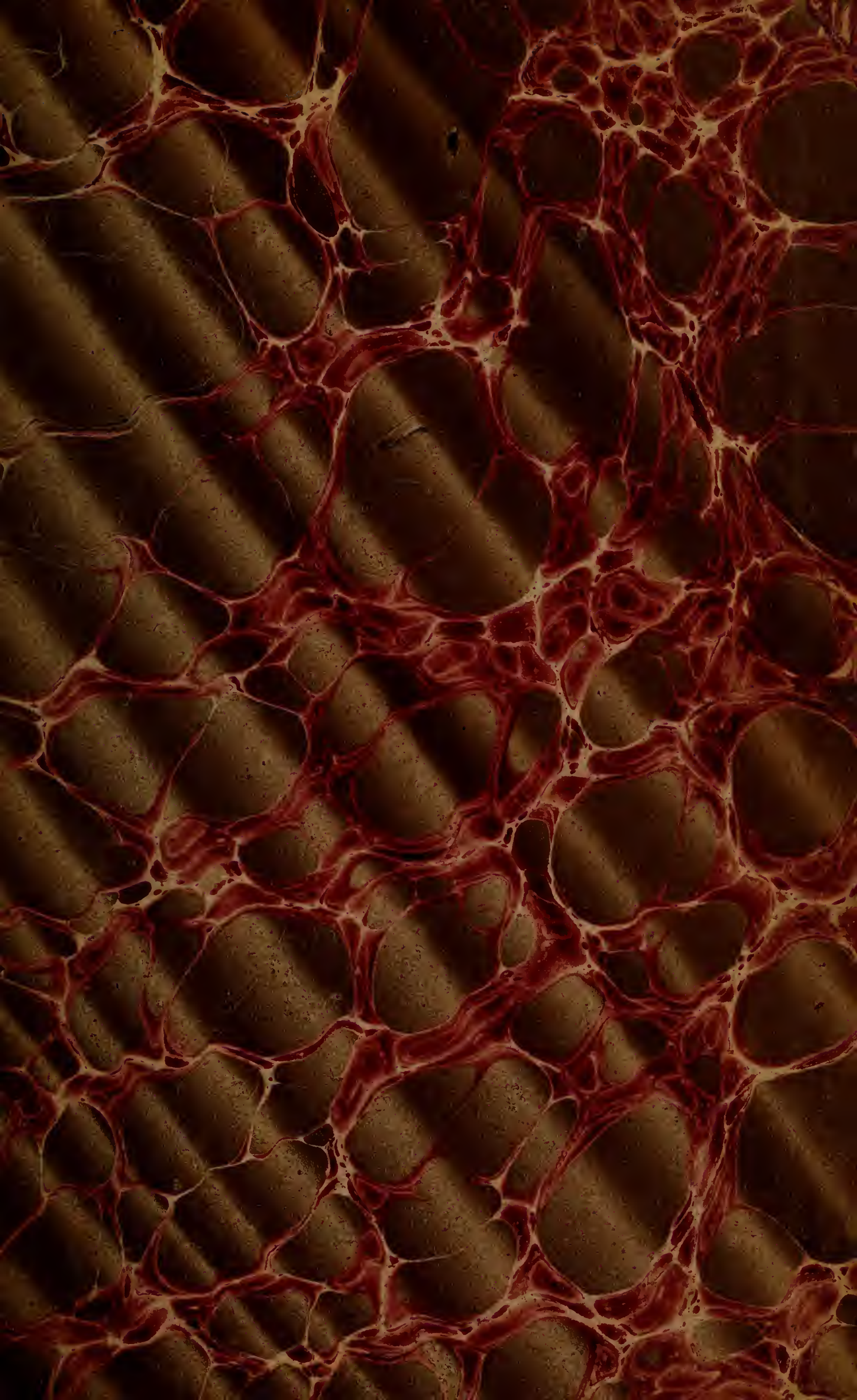

3 1761 08695899 8
UNIV. OF
TORONTO
LIBRARY





ESSAI

SUR LA VIE ET LES ŒUVRES

DE

CERVANTES

A LA MÊME LIBRAIRIE

Lope de Vega. *La Dorotea,* traduit de l'espagnol par C.-B. Dumaine. 1 vol. in-18. . . . . 3 50

C.-B. DUMAINE

ESSAI
SUR LA VIE ET LES ŒUVRES
DE
CERVANTES

D'APRÈS UN TRAVAIL INÉDIT

DE

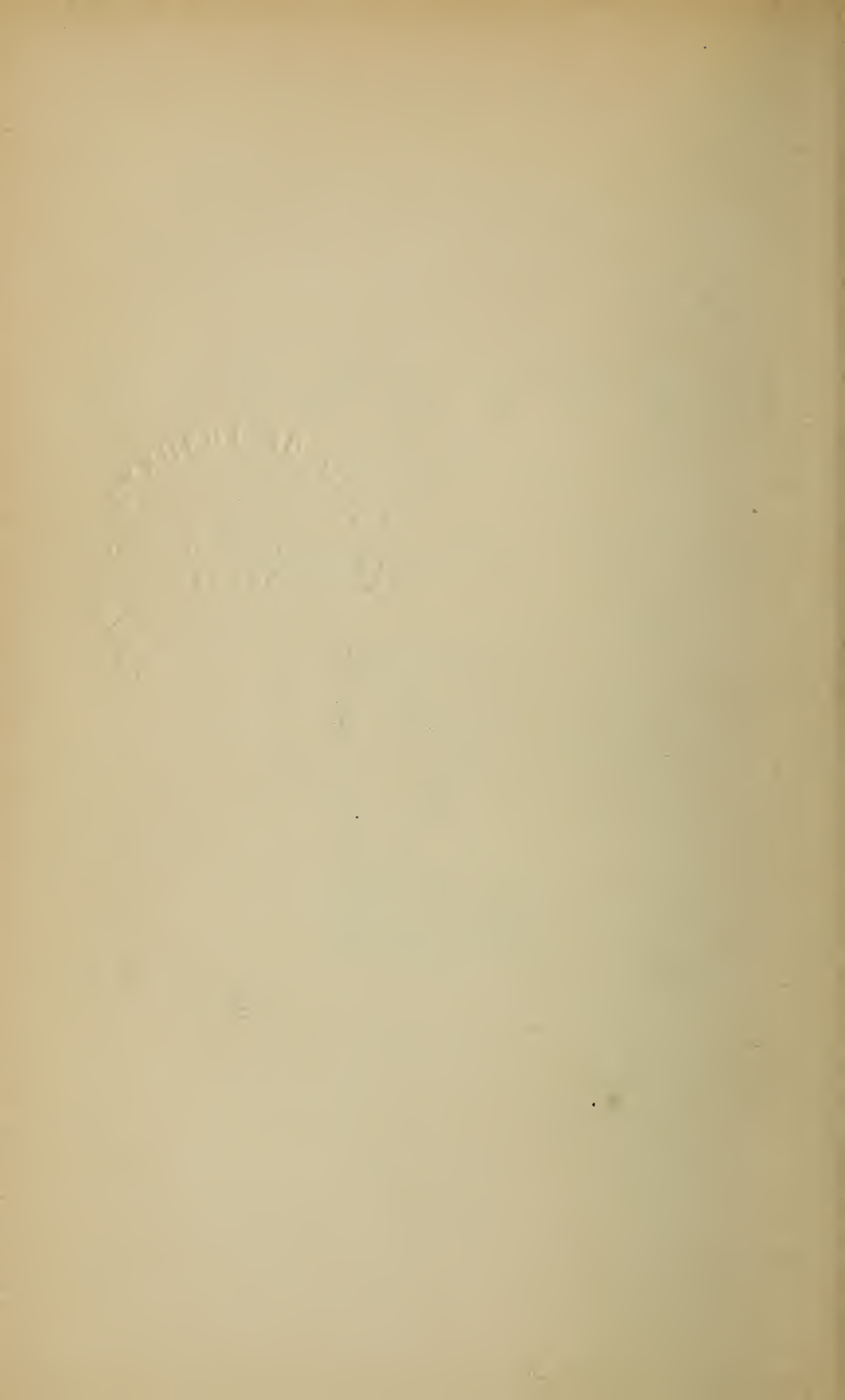
D. LUIS CARRERAS



PARIS
ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR
23-31, PASSAGE CHOISEUL, 23-31

M DCCC XCVI

1896





AVERTISSEMENT

Le nom de Luis Carreras, qu'on lit en tête de ce volume, est celui d'un écrivain espagnol de grand talent, mort prématurément en 1888, qui a laissé un livre inédit que j'ai eu la pensée, par un zèle pieux, de faire connaître sommairement au lecteur français.

J'ai rencontré Carreras à Paris, en 1880. J'étais alors à la recherche d'un érudit versé dans l'ancienne littérature espagnole, qui pût m'aider à revoir une traduction que j'avais faite de la *Dorotea* de Lope de Vega. Cette pièce, en cinq actes et en prose mêlée de vers,

est d'un caractère très particulier et d'une interprétation difficile.

Un ami commun m'avait mis en rapport avec Luis Carreras, réfugié politique, correspondant d'un journal de Barcelone, et homme de haute valeur. Je lui exposai ma demande; je le priais de vouloir bien écouter la lecture de ma traduction, et d'une notice que j'y avais jointe sur la vie et le théâtre de Lope de Vega. Il s'en défendit d'abord. Il alléguait sa santé, ses occupations... Puis, après avoir pris connaissance de mon manuscrit, il se radoucit, non sans manifester encore quelques hésitations qui me furent bientôt expliquées; il était admirateur passionné de Cervantes et, par conséquent, ennemi déclaré de Lope. La rivalité des deux poètes, comme on voit, subsiste encore. Nous finîmes cependant par nous entendre, et cette lecture, avec quelques interruptions, à la vérité, a duré plus de deux ans.

Luis Carreras s'était livré, sur les ouvrages de Cervantes, à une étude qu'il a continuée pendant toute sa vie. Aux documents recueillis dans les travaux des biographes, ses devanciers, il a ajouté le fruit de ses observations personnelles et d'un labeur incessant. Il a ainsi écrit à son tour une histoire de Cervantes réellement nouvelle, dans laquelle il n'a admis aucun des faits généralement acceptés sans le soumettre à un examen rigoureux. En même temps, il a repris toute l'œuvre de Cervantes. Il en a fait une ana-

lyse savante et digne d'attirer l'attention des lettrés. Mais avant de parler du livre, il convient de dire un mot de son auteur.

Luis Carreras y Lastortras naquit en 1840, à Mataro, dans la province de Barcelone. Il appartenait à une famille qui a été réduite, par des revers de fortune, à la condition la plus modeste. Il reçut les premiers rudiments de l'instruction aux écoles de Charité, ou des *Escolapios*. Sa mère étant venue habiter la ville, il fut admis au petit séminaire, où il apprit le latin.

A quinze ans, il commença de publier, dans un journal de la localité, des articles de biographie et de critique, qui n'étaient guère que des imitations de la littérature alors en vogue. Il affichait les opinions des romantiques, sans en être satisfait. Il a raconté qu'un volume d'un écrivain français, autrefois très renommé, Gustave Planche, qui traitait divers sujets sur lesquels il s'était lui-même déjà essayé, étant tombé entre ses mains, la lumière s'était faite dans son esprit. Ses idées furent bouleversées. Il brûla tout ce qu'il avait écrit, et résolut de venir à Paris pour y chercher un enseignement qu'il ne croyait pouvoir trouver en Espagne.

En 1860, à peine remis d'une grave maladie, il partit à pied avec *cinco napoleones* dans sa poche. Il arriva à Paris accablé de fatigue et dénué de toute ressource.

Carreras n'aimait pas à rappeler cette aventure, bien

qu'à mon sens elle soit tout à son honneur. Les compatriotes sur lesquels il avait compté ne se montrèrent pas généreux. Il fut obligé, pour vivre, d'accomplir les travaux les plus rudes et les plus grossiers. Dans un moment de détresse, il obtint, comme une faveur, d'être employé sur la voie publique par les ouvriers de la ville de Paris. Sa santé resta pour toujours ébranlée par les privations qu'il avait endurées. Il se fit garçon de magasin et commissionnaire. Peut-être reçut-il, à la fin de son séjour, quelques secours de sa famille. Il habitait le quartier Latin. Les heures qu'il pouvait dérober à sa besogne matérielle étaient consacrées à l'étude. Il suivait différents cours, notamment ceux de Saint-Marc Girardin, à la Sorbonne, sur l'art dramatique, et de Philarète Chasles, au Collège de France, sur l'ancien théâtre espagnol. Ces maîtres, qui l'avaient accueilli avec bienveillance, lui donnèrent de bons avis, qu'il n'a jamais oubliés. La bibliothèque Sainte-Geneviève lui offrit un asile hospitalier, dont le souvenir est demeuré cher à son cœur.

Il passa ainsi trois années à Paris, très utilement remplies; puis il retourna en Espagne, après la mort de sa mère. Il rapportait dans son pays la conviction, acquise en apprenant le français, qu'il ne savait pas l'espagnol. La crainte était vaine; et rentré à Barcelone il se fit journaliste.

En 1865, la gloire le tenta. Il se rendit à Madrid, où un illustre et généreux écrivain, M. Pi y Margall, facilita ses débuts dans le monde des lettres. Il ne tarda

pas à se révéler par de brillants articles sur Balzac et Breton de Herreros... qui furent reproduits par de nombreux journaux de la Péninsule. D'autres articles, au contraire, dans lesquels il attaquait les nouvellistes à la mode, firent scandale. Carreras renversait les idoles des faux dieux, suivant les préceptes de Gustave Planche, son modèle. Puis il publia dans un journal de Barcelone, auquel il est toujours resté fidèle, des études d'économie politique et sociale qui mirent le sceau à sa réputation, mais qui l'engagèrent dans le parti révolutionnaire.

Je ne saurais m'appesantir sur les opinions que professait Carreras. Nous étions en dissentiment sur bien des points, et je puis dire que je n'ai jamais vu en lui que l'érudit et l'ami; nous nous étions tacitement interdit certains sujets. Je dois avouer qu'il a été mêlé très activement, en Espagne, par ses écrits et même par ses actes, au mouvement fédéraliste. Arrêté en 1874, relâché, puis repris et détenu de nouveau, il dut quitter l'Espagne après le *pronunciamiento* de Sagonte pour se réfugier d'abord en France, d'où il passa en Suisse et en Italie. Il a résidé plusieurs années à Pise, à Florence et à Rome, adonné presque uniquement à ses recherches sur l'art. Les correspondances « italiennes » qu'il adressa au journal de Barcelone à cette époque intéressèrent beaucoup le public. En effet, il était à Rome au moment de la mort de Victor-Emmanuel, de celle de Pie IX et de l'avènement de Léon XIII. Son désir aurait été de se fixer

définitivement à Barcelone ; mais les divisions qui éclatèrent parmi ses coreligionnaires politiques le forcèrent à abandonner la lutte. Il revint à Paris. Là seulement, la tranquillité qui lui était nécessaire pour continuer ses travaux lui serait assurée. Il s'était marié en 1870. Sa femme l'accompagnait. Il retourna dans son ancien quartier, à l'ombre de Sainte-Geneviève.

Les questions philosophiques dont il s'occupait toujours semblaient alors dominées par la pensée de terminer son livre sur Cervantes. Par malheur, en 1883, à la sollicitation d'un de ses compatriotes, il prit parti dans une querelle qui n'avait rien de littéraire, et à laquelle étaient mêlés des personnages de la société politique de Madrid. Il écrivit en très pur castillan deux mémoires, qui furent dénoncés à la justice française par le gouvernement espagnol, et qui motivèrent des poursuites. On pouvait craindre que son langage, qui n'était pas exempt de violence, fût mal interprété. Deux éminents avocats, M. Fourchy et M. d'Herbelot, plaidèrent sa cause avec un talent, une autorité et, disons-le aussi, un dévouement dont la veuve et les amis de Carreras ont gardé le souvenir. La haute situation de ses défenseurs au Palais ne contribua pas peu à lui concilier la bienveillance des magistrats. Contraints d'appliquer la loi, les juges prononcèrent une simple peine d'amende, et si minime, que l'on ne put se méprendre sur le sens de leur décision. Carreras célébra sa victoire par un nouvel écrit plus offensant encore que les autres. Cette fois, il ne fut pas inquiété; mais il resta affecté et blessé de

ce procès; le calme de sa vie laborieuse avait été profondément troublé. Il quitta Paris et, après tant de pérégrinations, s'établit à Barcelone.

Cette polémique avait eu un grand retentissement en Espagne. Carreras recevait de nombreuses félicitations, on lui disait qu'il avait trouvé sa voie, et on lui conseillait de se consacrer à la profession de journaliste qu'il exerçait avec tant d'éclat. L'éloge n'était pas pour le satisfaire complètement. Il voulait produire d'abord son livre sur Cervantes et ensuite un roman qui existait en germe dans son esprit, et qui, il en avait l'espoir, marquerait sa place au premier rang. Autrefois, il s'était essayé au théâtre et n'avait pas réussi. Il avait aussi publié une nouvelle, *Elvira*, mais à Paris, hélas! et en langue espagnole! Balzac, George Sand, Stendhal, Dickens, Thackeray... étaient des émules pour lui. Il était animé à leur égard d'une sorte de jalousie d'artiste naïvement amoureux de la renommée. Par exemple, *la Guerre et la Paix*, de Tolstoï, le tint absorbé sans distraction ni repos, jusqu'à ce qu'il en eut achevé la lecture. Cet accès de fièvre littéraire émut beaucoup sa femme. Mais le travail assidu de Carreras ne devait-il pas être récompensé, un jour, par le succès? La mort l'a surpris dans toute sa force.

Il était d'une très faible santé. Sa compagne ne le quittait guère. Intelligente et dévouée, elle était pour lui une providence visible. Tous ceux qui l'ont connue ont conservé pour elle les sentiments les plus respectueux.

Mes relations avec Carreras ont été ainsi très suivies et très affectueuses, mais non sans quelques orages. Elles m'autorisent à rendre témoignage de l'honnêteté de sa vie, aussi bien que de sa science profonde de la langue et de la littérature espagnoles.

Carreras avait entrepris son œuvre pour répondre à ce qu'il appelait l'injustice des Cervantistes. C'était pour lui un réel chagrin que de voir des critiques, sans informations véritables, traiter son dieu avec autant d'irrévérence et d'iniquité. On prétendait, en effet, que le grand Cervantes, issu d'une famille misérable, n'avait reçu qu'une instruction classique insuffisante; que si sa valeur comme soldat ne pouvait être suspectée, on devait lui reprocher cependant d'avoir montré à Lépante l'exaltation d'un fou ridicule ou d'un Don Quichotte; et, dans sa captivité, de s'être pareillement comporté avec une témérité orgueilleuse, presque blâmable. Pour ses œuvres littéraires, on disait qu'il s'était révélé par une mauvaise pastorale, des comédies médiocres et des nouvelles qui toutes n'étaient pas bonnes; que la *Galatée* était un livre ennuyeux, et que le *Persiles*, sa dernière composition, n'avait « ni queue ni tête ». Cervantes était représenté comme un collecteur d'impôts, pauvre hère famélique, « un mendiant », à genoux devant les prélats et les seigneurs qui lui faisaient l'aumône. Enfin on ne craignait pas d'affirmer qu'il était une sorte d'illettré, un écrivain *lego* ou laïque égaré sur le Parnasse, qui par hasard

avait écrit « un jour » le *Don Quichotte*, un chef-d'œuvre!

Le lecteur voit dans cette énumération, que j'abrège, les griefs de Carreras. Autant de mots, disait-il, autant d'erreurs! Il était inépuisable sur ce sujet, et rapportait avec indignation nombre de traits d'ignorance ou de sottise qu'il prêtait aux Cervantistes. Clémencin lui-même ne trouvait pas grâce à ses yeux. Nous devons au savant critique un commentaire précieux du *Don Quichotte*, pour lequel il professe une sincère admiration; mais il a noté les fautes échappées à Cervantes! Cela ne lui a pas été pardonné; Carreras n'a jamais prononcé son nom. Mérimée, pour avoir rappelé que Cervantes avait recommandé dans la *Numancia* de ne laisser entrer « sur la scène que des soldats habillés à la romaine et sans *arquebuses* », et aussi pour avoir légèrement parlé de la *Entretenida*, a été sévèrement blâmé.

Carreras ne voulait pas seulement faire un panégyrique; il avait le dessein d'élever un monument à Cervantes, de produire une figure de l'illustre écrivain, humaine et vraie. Dans le journal de Barcelone *El Principado*, il écrivit en 1867 et 1868 une suite d'articles sur « la vie et les œuvres de Cervantes » qui furent très remarqués en Espagne et en France : c'est l'ouvrage même dont nous nous occupons. Pour des raisons qui ne nous sont pas connues, la publication a été malheureusement arrêtée. Comme rien ne pouvait le satis-

faire, il reprit son manuscrit pour le reviser une dernière fois. Il y travaillait encore lorsque la mort l'a frappé.

Ce manuscrit est considérable. Il se compose de plus de trois mille feuillets, d'une écriture serrée, couverts de ratures, de renvois, d'additions, qui attestent les scrupules de l'auteur.

On avait songé, dans le premier moment, à achever cette publication; mais le texte même n'avait pas reçu sa forme définitive : Carreras le corrigeait à mesure qu'il le livrait à l'impression; personne, en conscience, n'aurait osé, sans une longue préparation, se faire son continuateur.

J'étais l'obligé de Carreras; j'avais été un de ses rares confidents littéraires à Paris et le témoin de son duel judiciaire; je promis à sa veuve de publier, en l'honneur de l'écrivain, une notice, un écrit qui fût, si j'en étais capable, comme un appel adressé de France aux lettrés espagnols. Je croyais alors pouvoir compter sur l'aide d'un ami qui m'a été enlevé depuis. Je ne voudrais pas être accusé d'avoir, par présomption, entrepris une tâche au-dessus de mes forces.

Traduire le livre entier ou en présenter une analyse complète, était impossible. Je devais évidemment choisir parmi les sujets que Carreras a traités si largement.

Je songeai d'abord au Théâtre de Cervantes. Carreras

en a fait une étude très étendue. Il s'est cru autorisé à soutenir que Cervantes est le père du théâtre espagnol et le maître de Lope de Vega et de Calderon; l'opinion est contestée. Elle mériterait d'être examinée; mais la crainte de me heurter au goût français m'a retenu.

Je dirai la même chose des *Nouvelles Exemplaires*. Carreras nous a laissé de savantes dissertations sur la littérature *novellesque* ou romanesque en Espagne et en Italie. Le sujet m'aurait plu; mais encore ici l'indifférence du lecteur était à redouter.

La France ne connaît de Cervantes que le *Don Quichotte*, son chef-d'œuvre. Il est populaire chez nous. Nous ne savons presque rien de la vie du poète.

Cependant nous avons, en ce qui concerne la bataille de Lépante et l'histoire de la captivité, des documents précieux. Cervantes, soldat et captif, est digne aussi de notre admiration. J'étais dès lors fixé.

Je n'aurais jamais eu la pensée de reprendre des études anciennes sur le *Don Quichotte* et sur le Théâtre de Cervantes, si le manuscrit de Carreras ne m'avait été confié. Néanmoins, ce n'est ni une traduction, ni, comme on dit maintenant, une adaptation, que j'ai faite. Je me suis servi, à la vérité, de l'ouvrage de Carreras, comme lui-même en avait usé avec les écrivains qui l'ont précédé, et j'ai librement disposé d'élé-

ments que je crois nouveaux*, du moins pour nous, sur le *Don Quichotte*, la bataille de Lépante et la captivité de Cervantes à Alger. J'ai ajouté, enfin, au chapitre de la captivité toute une partie prise dans les comédies, *el Trato de Argel*, « la Vie d'Alger », et *los Baños de Argel*, « les Bagnes d'Alger », qui contiennent relativement à cette époque de la vie de Cervantes des renseignements importants.

En outre, j'ai cru devoir offrir au public un abrégé de la biographie de Cervantes, écrite par Carreras. J'ai, par exemple, passé rapidement sur les nombreux détails qui ont trait aux commencements du jeune Miguel. Carreras a voulu démontrer que ce prétendu illettré avait reçu à Madrid et à Rome une éducation classique complète. Sur ce point, il paraît avoir réussi. Peut-être a-t-il été moins heureux en essayant de prouver que Cervantes n'avait jamais souffert de la pauvreté.

Carreras affirmait que l'auteur du *Don Quichotte* était supérieur aux anciens et, parmi les modernes, à Shakespeare, Molière et Gœthe. Il en est arrivé à dire que la *Nouvelle Héloïse* procède des *Nouvelles Exemplaires*. Une thèse aussi générale et aussi absolue provoque nécessairement la contradiction. — Il nous a représenté Cervantes comme un modèle des vertus chevaleresques et comme une sorte d'encyclopédie vivante des sciences humaines : lettré, philosophe,

* Carreras n'a indiqué nulle part l'origine des documents dont il a fait usage.

orateur, mathématicien, médecin, cosmographe, musicien, même « *nigromante* ou magicien ». L'exagération est manifeste. Il est bien vrai néanmoins que Cervantes, par l'étendue de ses connaissances, devançait son siècle, et qu'il était doué de toutes les qualités morales qui font le chevalier accompli.

A différentes reprises, Carreras, quoiqu'il s'en défende, a essayé de se persuader à lui-même que son héros avait professé des opinions philosophiques un peu suspectes; il a reconnu cependant qu'il était fervent chrétien, « comme son temps l'exigeait ». Ce n'est pas assez dire et, au chapitre de la captivité, il a glorifié les sentiments du catholique espagnol, patriote ardent, que Cervantes a exprimés avec passion. Il avoue aussi que les doctrines subversives qui ont cours aujourd'hui, lui étaient étrangères.

Carreras, après les médecins espagnols, s'est occupé de la maladie mentale de Don Quichotte; et, chose singulière, lui qui s'est si bien moqué du fétichisme des Cervantistes, il s'est refusé à admettre que la description de la folie faite par Cervantes, qui est d'une exactitude surprenante pour l'époque, pût prêter à une seule critique. Sur l'avis de docteurs qui font autorité en cette matière*, j'ai cru devoir refaire en entier et compléter cette partie si curieuse de l'histoire de l'illustre chevalier.

* Le Dr Pi y Molist, en Espagne; le Dr Blanche et le Dr Motet, en France.

Ces observations, qu'il m'importait de formuler, ne diminuent en rien le mérite de notre auteur. Son œuvre est digne d'être accueillie avec gratitude par les admirateurs de Cervantes.

Puisse mon travail inspirer à quelque généreux écrivain espagnol le désir d'étudier à son tour le manuscrit de notre malheureux ami; il y trouverait la matière d'un livre substantiel et intéressant. J'aurais ainsi atteint le but que je me suis proposé. Ce serait en effet le plus bel hommage qui pût être rendu à la mémoire de Carreras*.

* Au nombre des œuvres de Carreras on doit signaler particulièrement : *Las Pasiones de la mujer, Estudios literarios, Elvira* et *la Guerra de Francia con Prusia.*





I

JEUNESSE DE CERVANTES

En achevant le *Don Quichotte*, Cervantes, après avoir raconté la fin chrétienne du chevalier, nous avertit que Cid Hamet n'a pas voulu indiquer exactement le lieu, *lugar*, où son héros était né, afin de permettre à toutes les villes et à tous les bourgs de l'Espagne de se disputer la gloire de lui avoir donné le jour, renouvelant ainsi l'exemple des sept villes de la Grèce qui ont réclamé Homère comme un de leurs enfants. Il semble que Cervantes, par un dernier trait d'ironie, ait prévu

ce qui arriverait pour lui-même. La querelle est maintenant terminée. Miguel de Cervantes de Saavedra naquit le 7 octobre 1547, à Alcala de Henarès.

Il était fils de Rodrigo de Cervantes et de Leonor de Cortinas. Navarrete fait remonter sa généalogie jusqu'au XIe siècle*. Il était bon gentilhomme et pauvre, descendant d'un *rico ome* de Leon et de Castille, qui suivit le roi San Fernando à la conquête de Séville. Son grand-père fut corrégidor à Alcala, puis juge, et enfin président au tribunal de Guadalajara. Une de ses tantes avait épousé un bâtard de Mendoza, de la parenté du duc de l'Infantado. L'alliance passait pour très honorable. On ne dit pas que son père Rodrigo ait exercé aucune fonction publique. Il vivait sans doute modestement à Alcala. On ignore également quelles raisons lui firent quitter cette ville pour la résidence de Tolède et ensuite pour celle de Madrid. La famille habitait cette ville en 1565, ce qui est attesté par l'acte de naissance de la dernière des sœurs de Cervantes.

Don Rodrigo eut six enfants : Andrès, Andrea, Luisa, Miguel, nés à Alcala ; Rodrigo, Magdalena, nés à Madrid. Le premier mourut jeune. On le suppose du moins, parce que nulle part il n'est question de lui, et on explique ainsi le soin particulier qui fut pris de l'éducation de Miguel. Il a en effet été traité comme l'aîné.

Deux écoles pour les jeunes gens florissaient alors à Madrid. L'une, dirigée par les Théatins, était réservée

* Cervantes portait des armes parlantes : d'azur à deux cerfs d'or...

aux fils des seigneurs du royaume; l'autre, appelée l'*Estudio*, et qui dépendait de l'*Ayuntamiento* ou administration municipale, élevait les enfants de la petite noblesse et de la bourgeoisie riche. Miguel suivit les cours de l'*Estudio*. Sa mémoire était prodigieuse. Dès l'âge le plus tendre, il montra un goût décidé pour les lettres et la poésie.

Dans la maison paternelle, il recevait l'éducation qui convenait aux hidalgos destinés à la carrière des armes. A côté des leçons de l'école, on doit tenir compte, dans ces temps anciens, de l'enseignement domestique. Le chef de famille citait l'exemple des ancêtres et racontait quelque action d'éclat. Le souvenir des guerres de l'empereur Charles-Quint était encore vivant. Miguel écoutait religieusement les maximes de piété et d'honneur que Don Rodrigo lui répétait comme son père les lui avait transmises. Ces maximes, il les a toujours gardées gravées dans son cœur.

Rien n'est plus difficile que de rétablir l'histoire de Cervantes. Les renseignements font défaut. C'est tout au plus si l'on rencontre quelques indications dans ses écrits; et encore nous conteste-t-on le droit d'en faire l'application à la personne de l'écrivain; mais voici un événement qui n'a pas peu contribué à déterminer sa vocation littéraire.

A onze ans, en 1558, Miguel a vu le fameux dramatiste et acteur comique Lope de Rueda jouer une de ses comédies, dans la cathédrale de Ségovie, sur

une estrade dressée entre les deux chœurs. Rueda était un ouvrier batteur d'or, qui parcourait les villes d'Espagne à la tête d'une compagnie d'acteurs représentant ses propres compositions. Le tour très vif de l'action et le naturel singulier du jeu de Rueda, qui remplissait le rôle du niais, le *bobo*, produisirent sur Cervantes une impression qui ne s'est plus effacée. Déjà avancé en âge, il sentait se réveiller les émotions qu'il avait éprouvées alors. Il récitait des vers de Rueda qui l'avaient frappé, et qu'il a publiés.

A l'*Estudio*, Miguel rencontra un maître généreux, le docteur Lopez de Hoyos, prêtre, qui, devinant son mérite, sut diriger son esprit et protéger son enfance.

Selon toute apparence, l'*Estudio* était un établissement assez semblable à nos petits séminaires. On y enseignait le latin, la rhétorique, la logique, l'histoire romaine, la philosophie scolastique et la prosodie castillane. Les élèves s'exerçaient ainsi à faire des vers en leur langue maternelle.

Quel était le caractère du jeune Miguel? L'homme qui fit preuve, pendant le reste de sa vie, d'une volonté aussi ferme et d'une activité aussi grande, n'avait pas dû être un enfant pacifique et tranquille. Il avait reçu le fouet; il ne nous laisse pas ignorer que *el detras era el fiador de los muchachos*, que le derrière des écoliers était leur répondant. Sancho dit même que le châtiment était assez sévère, et que la leçon pénétrait avec le sang : *la letra con la sangre entra*.

Cervantes est imprégné de souvenirs classiques. La

Galatée et même le *Persiles*, qui a été écrit après le *Don Quichotte*, révèlent en lui le latiniste consommé. Ce fut vers cette époque que les traductions des auteurs latins et grecs commencèrent à se répandre en Espagne. Elles venaient d'Italie et étaient accueillies avec faveur par les lettrés. On peut croire que Cervantes les lut avec profit. Mais nous connaissons aussi l'amour qu'il avait pour les romances et les anciennes poésies populaires. Nous admirons la science qu'il a déployée, dans le *Don Quichotte*, en matière de littérature chevaleresque. Il savait par cœur l'*Amadis de Gaule* et le *Palmerin d'Angleterre*, auxquels le curé Pero Pérez pardonne lorsqu'il brûle la bibliothèque du chevalier. La *Célestine*, la *Diane* de Montemayor, celle de Gil Polo, le *Lazarille*, *Guzman de Alfarache*, qui ont charmé son enfance, sont ses livres de prédilection. Les citations, les allusions, les réminiscences dont ses ouvrages abondent, témoignent que ces illustres écrivains ont été ses initiateurs. Il a aussi étudié les Italiens. Le discours de Don Quichotte sur l'âge d'or et les invocations aux solitudes de la Sierra Morena ne sont que des imitations élégantes de l'*Arcadia* de Sannazar.

La prose castillane alors était peu goûtée. Malgré l'excellence de l'*Amadis* et de la *Célestine*, on pensait généralement qu'elle était indigente, et qu'elle devait se modeler sur les pastorales métaphysiques italiennes, de style plus brillant et plus varié.

Voici un autre événement qui a marqué dans la vie

de Cervantes. La reine Élisabeth de Valois venait de mourir. Miguel fut désigné par son maître, Lopez de Hoyos, pour écrire les pièces de vers à la louange de la souveraine. Ces vers devaient être placés dans l'église, au-dessous des figures et des emblèmes symboliques de la décoration funéraire. La distinction était singulière. Le jeune homme était digne d'un choix aussi flatteur.

Ces poésies nous ont été conservées. Elles ne sont pas mal composées. Elles renferment l'expression de vifs sentiments de piété. On a pu dire que leur ton réfléchi dénote un véritable sens philosophique. Ces premiers essais valurent beaucoup d'éloges au poète. Ils ont décidé de sa carrière. N'est-ce pas une preuve manifeste de la précocité et de la supériorité de son intelligence ?

Miguel ne se proposait pas d'être un homme de lettres comme nous l'entendons aujourd'hui. L'auteur qui vivait de sa plume ne jouissait pas alors d'une grande considération dans la société. Cervantes faisait des vers, mais il était hidalgo, il devait porter les armes.

Les documents sont rares. Cependant dans le *Trato de Argel* et dans le *Gallardo Español*, Cervantes s'est représenté sous le nom de Saavedra, malheureusement sans caractère personnel. Au contraire, un portrait précieux pour nous est celui du Page de la *Gitanilla*, qui n'est autre que Miguel de Cervantes à l'âge de vingt ans.

Le Page est de joli visage et de taille élégante. Il parle

bien. Quoiqu'il ne soit « ni riche ni pauvre », il est généreux, et il a toujours un écu ou deux à la disposition d'un ami. Il ne se regarde pas comme poète; mais c'est la saison des amours, et il fait lui-même ses vers. Il croit aussi qu'il ne faut mépriser aucune des connaissances humaines, « sans vouloir humilier les Muses ». Voilà Cervantes. Il pensait, en effet, que la poésie doit s'allier à toutes les sciences.

Enfin, dans le *Voyage au Parnasse*, il s'est mis en scène, mais en nous avertissant qu'il s'agit simplement d'une querelle littéraire et non d'une œuvre biographique.

C'est à la même époque qu'il écrivit une autre pièce de vers, qui est parvenue jusqu'à nous, l'épître au cardinal Espinosa, Grand Inquisiteur. Nous y voyons que Miguel était entré dans la maison du prélat à Madrid. Dans cette épître, qui exalte le métier des armes, le Page de la *Gitanilla* se donne comme étant « moitié page et moitié soldat ». Il dit ailleurs, dans l'ode à Mateo Vasquez, qu'il s'était engagé au service du roi dès 1568.

A la mort de l'Infant Don Carlos, la cour de Rome envoya à Madrid le cardinal Acquaviva, comme ambassadeur extraordinaire, pour complimenter Philippe II. Le cardinal était humaniste distingué. Cervantes lui fut présenté; il trouva grâce aux yeux du prince de l'Église, qui sut apprécier ses vers.

Miguel n'était donc pas l'homme illettré que nous font voir ses admirateurs eux-mêmes. Leur opinion repose sur cette critique d'un sot du temps, qui, faisant allusion à ce que Cervantes n'avait point de titres universitaires, a dit qu'il était un écrivain *lego*, sans instruction classique. La qualification de laïque semble offensante, pour un pareil génie. Il suffit de lire dix pages de la *Galatée* pour se convaincre que son auteur était plus érudit peut-être que ceux qui l'accusent d'ignorance.

Vers la fin de 1568, les Mores d'Espagne se soulevèrent et tentèrent de s'emparer de la ville de Grenade. L'affaire fut d'abord considérée comme de peu d'importance. Cependant quand le roi, en 1569, vit que ses capitaines ne pouvaient réduire les révoltés, qui recevaient des secours de Constantinople et surtout d'Alger, il chargea Don Juan d'Autriche du commandement de son armée.

Les jeunes seigneurs de Castille et d'Andalousie partirent pour faire leurs premières armes dans cette nouvelle guerre de Grenade ; c'était la croisade. Si Cervantes croyait que le devoir pour l'homme noble était de se faire soldat, pourquoi, l'occasion arrivée, ne quittait-il pas le cardinal Espinosa pour courir à Grenade, comme plus tard il quittera le cardinal Acquaviva pour combattre à Lépante ?

Un document, publié par Don Geronimo Moran,

nous l'apprend. C'est un ordre du roi en date du 15 septembre 1569, qui prescrit d'arrêter Miguel de Cervantes, fugitif de Madrid, errant à Séville et autres lieux. Miguel venait d'être condamné par contumace à perdre la main droite — le sort en voulait à ses mains — et à subir dix ans d'exil, pour avoir blessé en combat singulier un certain Antonio de Sigura.

On a disserté pour savoir si le Cervantes auquel s'applique cet ordre est bien le nôtre. Il ne peut y avoir d'erreur sur ce point. Dans le *Gallardo Español*, Cervantes dit que Saavedra fut contraint de se réfugier en Italie, parce qu'il s'était battu en duel.

Que Cervantes soit allé en Italie, cela n'est pas douteux; que le motif déterminant de son départ ait été aussi un duel, c'est ce qui paraît vraisemblable. Les contemporains ne nous ont rien laissé sur la vie de Cervantes; c'est deux cents ans seulement après sa mort qu'on s'est avisé de créer une biographie pleine d'inexactitudes et même de faussetés. — Nous qui nous plaignons, que savons-nous de Molière? — Il faut chercher les détails de son existence dans les aventures des personnages de ses comédies et de ses nouvelles. Le Page de la *Gitanilla* sort furtivement de Madrid à la suite d'une rixe et, sous un déguisement, se dirige vers Séville. Il tombe dans un *aduar*, un camp de *gitanos*, et se cache en Andalousie. — C'est l'histoire de Cervantes, quoi qu'on en ait dit. On ne veut pourtant pas prétendre qu'il se soit fait *gitano*, comme le Page.

Quelle était la cause de la querelle? Autre sujet de discussion; on suppose qu'il s'agit d'une rivalité de galants. Cervantes n'en a parlé nulle part. Son adversaire, Antonio de Sigura, attaché à la cour, *andante de la Corte*, est resté inconnu.

Cervantes prit la route d'Italie au printemps de 1569. Le *Licenciado Vidriera* donne un itinéraire; le *Persiles* en donne un autre. Le voyage s'est effectué probablement par terre et par mer. La belle description, dans le *Don Quichotte*, de l'Èbre aux eaux baignées de clarté, au cours tranquille et d'un aspect riant; celle de la ville de Barcelone; l'image de la Vierge noire de Montserrat, qui porte dans ses bras l'enfant Jésus, aussi de couleur noire, sont, pour nous, autant de souvenirs que Cervantes a fixés dans son récit.

De Barcelone, le poète gagna le Roussillon. Il dit que la terre de France est si peuplée et jouit d'une telle paix, qu'à chaque pas se rencontrent des maisons de plaisance où les seigneurs habitent toute l'année, plutôt que de vivre dans les bourgs et dans les cités. La courtoisie des hommes et l'affabilité des dames le ravissent, et il écrit cette note curieuse, tant de fois citée, qu'il y avait à peine une famille aisée en France qui ne fît enseigner l'espagnol à ses enfants.

Il passe à Toulon et à Gênes. Il suit le chemin tracé dans le *Licenciado Vidriera*, par Lucques et Venise. Il visite Florence, puis Sienne. L'Italie le charme avec son ciel splendide, d'une douceur et d'une pureté

incomparables, ses campagnes cultivées et fertiles, ses villes ornées de magnifiques palais, ses églises d'une architecture imposante. Les peintures, les sculptures et surtout les restes de l'art classique, bustes, statues, bas-reliefs, lui causent une vive impression. Il est séduit par la facilité de la vie italienne.

Mais quel que soit l'enchantement où il est plongé, sa pensée ne peut se détacher de Rome. C'est un nom magique pour lui. Il a tant admiré l'histoire de Rome! Les lettres latines ne lui ont-elles pas appris à vénérer cette noble antiquité?

Cervantes était catholique. C'est à Rome que les apôtres Pierre et Paul, que des milliers de martyrs ont péri pour la foi. C'est là aussi que siégeait le Pape, chef de la chrétienté.

Le voyageur qui, en entrant dans Rome, devance le groupe qui accompagne Persiles et Sigismonde et dit un sonnet à la gloire de la Ville éternelle, n'est autre que Cervantes. Torres de Naharro avait écrit des vers offensants pour Rome et ses mœurs. Cervantes ne l'estimait ni ne l'aimait; au nom de l'Espagne, il faisait amende honorable. Il s'était joint à une troupe de pèlerins pour gagner des indulgences. Il avait revêtu leur costume. Ensemble, ils avaient par dévotion parcouru à pied le chemin pendant les dernières journées. Sur la route de Tivoli, ils parvinrent à une colline d'où l'on découvre la capitale du monde chrétien. Tout à coup

elle leur apparut! Le panorama des toits de Rome, dominés par d'innombrables campaniles et entourés de la solennelle campagne, les remplit d'une émotion mystérieuse. Ils tombèrent à genoux et baisèrent la terre, pénétrés d'un sentiment profond de respect et d'adoration.

Alors le poète, d'une voix pathétique, déclama ces vers :

O grande, o poderosa, o sacro santa,
Alma ciudad de Roma,
. . . .
De la ciudad de Dios el gran modelo!
. . . .

O grande, ô puissante, ô sacro-sainte, — Illustre cité de Rome... — De la cité de Dieu la grande image!
. . . .

Cervantes arrivait à Rome en fugitif. Son cœur se reportait vers l'Espagne, et des larmes coulaient de ses yeux.

De semblables récits sont rares dans l'œuvre de Cervantes. La marque personnelle manque. En parlant de la blessure qu'il a reçue à Lépante, il dira que sa main gauche a été fracassée en « mille pièces », il est vrai que c'est en vers. Qui n'a regretté l'absence de détails particuliers, familiers même, dans l'histoire du *Captif*, par exemple? Cervantes ne comprenait pas qu'ils pourraient un jour exciter la curiosité du lecteur. Il ne les a pas jugés dignes de sa nouvelle.

Tout catholique lettré, instruit, eût éprouvé les

mêmes impressions. A ce moment de la Renaissance, Rome était bien supérieure aux autres villes de l'Europe. Quelle « sainte et poétique horreur » Cervantes ne dut-il pas ressentir en pénétrant dans Saint-Pierre! Encore aujourd'hui, le monument, unique au monde, nous confond par sa majesté.

Rome, d'ailleurs, fortifia les croyances religieuses qui, dans cette nature puissante et tendre, ne contribuèrent pas peu à développer ses qualités. Il devenait un autre homme, plus libre et plus allègre. Il prenait conscience de lui-même.

Lorsqu'il eut accompli ses devoirs de chrétien, les ruines de la Rome antique, la capitale des Césars, les sculptures du paganisme furent pour lui l'objet d'une étude attentive. Combien profonde devait être la satisfaction intellectuelle que le lettré se donnait ainsi! Il nous dit que le nom seul de la voie Sacrée ou de la voie Appienne le faisait tressaillir. Il refaisait l'histoire de la Ville éternelle à l'aide de ses souvenirs classiques.

Et l'art moderne! Il a parlé avec une sorte d'étonnement et de terreur des œuvres de Michel-Ange et de Raphaël.

Miguel n'était pas venu à Rome pour se livrer à ses goûts d'artiste. Les Espagnols sans fortune qui avaient quelque chose à se faire pardonner et passaient en Italie, n'avaient d'autre ressource que de s'engager dans les régiments d'infanterie, les *tercios*. Mais plutôt que

d'aller servir en Flandre sous le duc d'Albe, on comprend qu'il préférât séjourner à Rome.

Il était entré, en qualité de camérier, dans la maison du cardinal Acquaviva, qui n'avait pas oublié le jeune poète de Madrid. Peut-être la recommandation du cardinal Espinosa ne lui avait-elle pas été inutile. Des admirateurs de Cervantes sont humiliés de cet emploi de camérier; mais lui-même, dans la dédicace de la *Galatée*, fait allusion à sa charge dans des termes qui ne laissent aucun doute sur son caractère honorable. Le cardinal Acquaviva appartenait à la famille des Colonna, dont le chef était alors Marco Antonio, le fameux général qui commandait l'armée et la flotte du pape. Miguel l'appelle « le soleil de la guerre », *sol de la guerra*.

La petite cour du prélat, composée de savants, de lettrés et de seigneurs, était une école pour les fils de la noblesse. Miguel retrouvait à Rome une situation analogue à celle qu'il avait eue à Madrid, mais combien supérieure!

Il y avait aussi à Rome un collège célèbre, la *Sapience*, qui attirait une foule d'étudiants. Il ne comptait pas moins de cent professeurs. Que Cervantes se soit approprié l'enseignement de la Sapience, nous le croyons volontiers. Mais, placé dans le cercle où il pouvait voir et écouter les hommes les plus illustres de son temps, il a dû y faire son profit d'un trésor de philosophie morale et littéraire qui valait tous les collèges du monde. Il s'en est souvenu dans la dédicace de la

Galatée, quoique de nombreuses années se fussent écoulées. Son intelligence se rassasiait de cet ensemble de connaissances incessamment mises à sa disposition. C'est à Rome qu'il se perfectionna dans l'art de penser et de rendre sa pensée sensible, qui est peut-être tout l'art d'écrire.

Cette société d'élite n'estimait guère que les classiques grecs, latins, et les poètes et prosateurs italiens. Cependant on voulait bien traiter avec indulgence des écrivains espagnols tels que Boscan, Garcilaso de la Vega et Hurtado de Mendoza, quoique la passion régnante en Espagne pour les livres de chevalerie et pour les sottes pastorales accusât un goût arriéré et barbare.

Ces leçons ne furent pas perdues; le *Don Quichotte* a vengé la littérature espagnole du dédain des Italiens. Cervantes restait attaché tendrement aux anciens romances, à la prose de la *Célestine*, aux stances de Jorge Manrique, pour n'en pas citer d'autres.

Et la musique? Cervantes entendit ces artistes que Raphaël avait glorifiés dans son Parnasse, en peignant Apollon, le divin citharède, un violon à la main*. Il avait appris, comme tout jeune hidalgo, *á tocar la vihuela*. La poésie en Espagne ne se séparait pas de la musique. Dans le fond de son cœur, il préférait l'ancienne guitare espagnole sur laquelle il avait chanté

* On voyait autrefois au palais Sciarra le portrait célèbre, peint par Raphaël, d'un jeune violoniste, protégé de Jules II.

los infinitos romances, les romances sans nombre, qu'il dit avoir composés.

Il entendait aussi discuter sur la religion et le droit politique. Luther et Calvin avaient entamé avec la papauté leur lutte théologique. Des nouveautés hardies se produisaient. Le pape Pie V, qui ne se laissait dominer par personne, les combattait énergiquement. Cervantes ne paraît pas avoir été troublé par ces questions.

Un archevêque de Tolède, Carranza, était à ce moment prisonnier de l'Inquisition à Rome. On parlait de la pureté de ses mœurs et de l'orthodoxie de ses doctrines; on disait que les poursuites avaient été provoquées par l'animadversion de Philippe II, plutôt que par un soupçon d'hérésie. Le pape, sans condamner formellement le prélat, le contraignit à abjurer ses erreurs. Carranza mourut dans le couvent des Dominicains, en 1576. Cervantes rencontrait là un autre sujet de réflexions.

Les belles dames romaines n'étaient pas des *modelos de piedra*, des statues de marbre. Le poète est très discret sur ce point, mais quand il est au bagne et qu'il s'adresse à Mateo Vasquez, il dit : « Je suis ici *por mis pecados*, et pour ne m'être pas repenti sincèrement de mes péchés. »

Cervantes aimait ce monde qui l'avait généreusement accueilli, et s'il était resté dans la maison du cardinal, peut-être eût-il fait, lui aussi, un diplomate habile, un écrivain élégant, — mais il ne nous aurait pas offert l'imposant caractère qu'il a montré, et n'aurait pas écrit le livre qui est l'honneur de sa patrie.





II

LÉPANTE

DEPUIS longtemps on s'inquiétait à Rome de Sélim II, le sultan de Constantinople, et de ses desseins sur l'île de Chypre, qui appartenait à la république de Venise. Des négociations étaient entamées entre le Pape, Venise et Philippe II, en vue de résister à l'ennemi commun.

Toutes les forces de Philippe étaient occupées en Flandre, sous les ordres du duc d'Albe. Mais les Turcs avançaient chaque année; ils semblaient invincibles. Le danger qu'ils faisaient courir à l'Europe était pressant. On déplorait l'hérésie des Flamands; on ne croyait pas cependant qu'ils pussent triompher. Il en était autrement des musulmans. Les corsaires barbares-

ques ravageaient incessamment les côtes d'Italie et d'Espagne; des populations entières étaient emmenées en esclavage. Enfin la ligue entre le Pape, Venise et Philippe II se forma, et Colonna, général de l'armée et de la flotte pontificales, partit de Rome pour marcher au-devant des infidèles.

Cervantes prit-il part à l'expédition? C'est un point sur lequel ses biographes ont varié. Lui-même, dans la dédicace de la *Galatée*, dit qu'il a suivi les « bannières de Colonna ». Mais dans sa lettre à Mateo Vasquez, après avoir déclaré qu'il est au service du roi depuis 1568, il énumère ses campagnes : il cite Lépante, et ne parle pas de Chypre. On doit en inférer qu'il était resté à Rome.

Au mois de juillet 1570, les Turcs, avec trois cents voiles, s'étaient jetés sur l'île de Chypre, et le 9 septembre ils avaient emporté d'assaut la place de Nicosie, malgré les escadres d'Espagne et d'Italie. Nicosie n'était plus qu'un monceau de décombres en feu et de cadavres sans sépulture. La nouvelle terrifia Rome. Vingt ans plus tard, Cervantes s'écriait encore : « O lamentables ruines de Nicosie! » L'ennemi, en effet, était aux portes de la cité papale. Le clergé prêchait la croisade; les âmes étaient exaltées. Cervantes, avec l'autorisation du cardinal, son maître, s'engagea dans l'armée de Colonna. Cette fois, le moment était venu pour lui d'accomplir son devoir de chrétien et de gentilhomme.

Cependant, à la fin de 1570, on ignorait encore, à Rome, si la ligue se consoliderait. La guerre de Grenade s'était terminée par la défaite des Mores, et l'on doutait que Don Juan d'Autriche fût nommé général. Philippe était jaloux de Don Juan; Venise était jalouse de l'Espagne. On craignait que la Seigneurie ne se mît, sous main, d'accord avec le Grand Turc.

Cervantes quitta Rome pour se rendre à Naples. Il y a demeuré, en attendant la campagne de Lépante, près d'une année. Dans une de ses nouvelles, on voit qu'il regardait Naples comme la ville la plus vicieuse du monde. C'était alors une cité brillante, gaie et toujours en fête. Sa population vivait dans la rue, au milieu du bruit et des chansons. Quelques biographes ont supposé que Miguel avait fait l'expédition dans les rangs de l'armée du Pape. Navarrete, dans sa *Vie de Cervantes*, a démontré qu'il avait dû s'enrôler dans l'armée espagnole. Le jeune homme faisait partie de la maison du cardinal Acquaviva; il eût pu servir sous les ordres de Colonna, sans offense pour sa nation.

A Naples, le port était animé d'un grand mouvement de navires qui transportaient des provisions, des munitions et des troupes. Cervantes y démêla la même impression qui avait troublé Rome à la nouvelle de la chute de Nicosie. On savait que la place de Famagosta, dernier boulevard chrétien, si elle n'était pas secourue, allait succomber. On n'espérait plus qu'en l'arrivée prochaine de Don Juan.

Les arsenaux travaillaient sans relâche. Les Espagnols

aussi faisaient leurs préparatifs, sans dissimuler la défiance que leur inspirait Venise.

Quelle était au juste la position de Cervantes? On l'ignore. Cependant ses fréquents voyages à Messine ont permis de dire qu'il était alors chargé de quelque mission.

A Naples, il était entouré de ses compatriotes, volontaires de toutes les classes de la société, fils d'illustres familles et gens de sac et de corde. Beaucoup de ces soldats, qui recevaient trois écus par mois, traînaient avec eux des femmes, des domestiques, des chevaux et des bagages. On peut imaginer le désordre qui régnait dans une pareille troupe.

A côté des Espagnols, Cervantes rencontra les régiments des mercenaires allemands et suisses à la solde de l'Espagne, bien que luthériens et calvinistes. Le fait dut exciter vivement sa curiosité. Le roi montrait ainsi que la politique le touchait plus que la religion. Dans une de ses comédies, Cervantes fait entendre qu'il discuta avec ces étrangers sur le dogme, mais sans succès; il dit qu'ils ne se laissaient pas convaincre, malgré ses puissants arguments, et il ajoute : « Ne donnez jamais de conseils aux amants qui se font gloire de leurs peines : autant prêcher les hérétiques entichés de leurs vaines erreurs. » Peut-être finit-il par se départir un peu de sa rigueur de catholique. Dans la cérémonie funèbre des bergers de la *Galatée*, il participe à une sorte de culte qui n'est pas absolument orthodoxe. On a remarqué aussi, dans le même ouvrage, qu'il est familier avec la

Bible. Son langage est très éloigné de celui qu'il tenait dans ses vers en l'honneur de la reine Élisabeth de Valois. Ce point a été noté.

Le séjour de Naples est resté dans la mémoire de Cervantes au nombre des souvenirs précieux qu'il se plaira souvent à rappeler.

Enfin, Cervantes était soldat! Il abordait cette autre école où tout est expérience directe et action violente, et qui devait exercer une influence décisive sur son génie. Il venait de quitter la société raffinée de Rome. Il assisterait maintenant aux vicissitudes rapides des passions et des calculs humains. Il pourrait étudier les caractères différents des hommes avec lesquels il serait en contact, se rendre compte de l'organisation et du mécanisme des armées, contempler le spectacle terrible et grandiose du champ de bataille. La perspective aussi de la captivité ou de la mort devait tremper son âme, en la soumettant à des émotions poignantes.

Cependant les chefs réunis à Rome, le cardinal Granvelle, Don Garcia Toledo et le marquis de Santa-Cruz, étaient désespérés de la pénurie d'argent, du manque de provisions et de la mauvaise qualité des troupes. Alors s'élevèrent les querelles. On reprochait aux conseillers de Philippe II de laisser ses armées éloignées du théâtre de la guerre sainte.

Les Turcs, instruits de ces formidables préparatifs, avaient, de leur côté, armé une puissante escadre.

Don Juan manifestait son mécontentement par des accès de colère et refusait de prendre la mer, sans doute dans la crainte d'un désastre. L'inquiétude était générale. On blâmait Philippe II d'exposer la flotte de la ligue aux forces supérieures des Turcs. Ces plaintes n'étaient pas vaines; et si les Ottomans, au lieu d'un Ouloudj-Ali et d'un Pertew-Pacha, avaient été conduits par un marin habile comme Uluck-Ali, le Dey d'Alger, par exemple, Don Juan aurait pu subir un échec grave.

Cervantes impute toutes les difficultés aux protestants des Flandres, révoltés contre Philippe II. Il s'embarqua à Messine, dans une compagnie d'infanterie espagnole qui avait pour chef le capitaine D. Diego de Urbina, sur le navire génois la *Marquesa*.

On apprit enfin que la ligue avait été proclamée officiellement, que Don Juan était nommé généralissime de l'armée, et qu'une expédition devait se porter au secours de Famagosta.

Au commencement du mois d'août, le mouvement extraordinaire qui régnait à Naples ne s'était pas ralenti. De tous côtés, affluaient les vaisseaux qui se rendaient à Messine. L'escadre de Gênes et celle du pape étaient en vue; seule, Venise se faisait attendre.

Don Juan mit à la voile le 16 septembre. La flotte navigua vers le Levant. Elle marchait sur Chypre. Plusieurs jours se passèrent sans nouvelles. Les Turcs ne paraissaient pas. On gagna ainsi Céphalonie. Le 3 oc-

tobre, on sut par une barque de Candie que Famagosta avait succombé, et que tous ses habitants avaient été massacrés ou réduits en esclavage.

Après six assauts, la place avait été contrainte de capituler. Astor Baglioni commandait l'armée, forte de sept mille hommes seulement, grecs et italiens; Antonio Bragadino était gouverneur de la place et Juan Martinengo dirigeait l'artillerie. Plus de cinquante mille Turcs, disait-on, avaient péri. Le généralissime des Ottomans, Mustapha, voulut connaître les valeureux défenseurs de Famagosta. Bragadino, vêtu de pourpre, abrité sous un parasol cramoisi, suivi de Baglioni, de Martinengo et de plusieurs autres seigneurs vénitiens, se présenta devant lui. Mustapha montra d'abord une certaine courtoisie, puis suscita une querelle; la plupart des chefs furent égorgés au moment où ils sortaient de sa tente. Il réserva Bragadino, à qui on coupa le nez et les oreilles. Quelques jours après, il le fit écorcher vif. Pendant le supplice, le noble Vénitien récitait le *Miserere;* comme il prononçait ces paroles : *Cor mundum crea in me*... il expira. Sa peau, remplie de foin et abritée sous le parasol cramoisi, fut promenée devant l'armée ottomane*.

L'indignation des chrétiens fut extrême. L'armée brûlait de joindre l'ennemi et de tirer vengeance de ces cruautés. On approchait de Lépante; la lutte était

* *Historia de España*. La Fuente, T. XIII. — Hammer cité par M. de Falloux, *Vie de Saint Pie V*.

imminente. A l'enthousiasme des soldats se mêlait une inquiétude mystérieuse que Cervantes avoue avoir lui-même éprouvée.

Il était couché sur un lit, en proie à la fièvre. Il écoutait avidement les propos échangés d'une embarcation à l'autre. Tout à coup, la nouvelle que Don Juan ordonnait d'avancer se répandit. L'escadre entra, à la file, dans le golfe de Lépante et prit ses dispositions de combat. La galère de Cervantes franchit le détroit une des premières. La nuit survint, mais le ciel était clair. Deux cent cinquante navires, à peu près, marchaient à la voile et à la rame, entre les deux rivages de Patras, devant le promontoire d'Actium. Ils se rangèrent côte à côte sur une seule ligne.

Malgré sa faiblesse, Cervantes voulut combattre. « Seigneurs, dit-il à ses compagnons qui essayaient de le retenir, cessez de me donner ces conseils. Que penserait-on de moi, si je ne prenais part à cette bataille après l'avoir tant souhaitée ? Jusqu'à présent je me suis bien comporté en toutes les occasions... J'espère que je ne me comporterai pas moins bien en celle-ci. » Il supplia le capitaine, au nom de Dieu, de ne pas le priver de l'honneur de cette journée, et lui demanda de le placer au poste le plus périlleux. D. Diego de Urbina céda à sa prière : « Il a raison, dit-il, aidez-le à s'armer... et montez sur le pont, car, dans une pareille rencontre, il y aura de la besogne pour tout le monde. »

Un jour magnifique se montra. La mer était calme, le spectacle imposant. Le capitaine, voyant la bonne

volonté de Cervantes, lui confia le commandement de douze hommes. La *Marquesa* était à l'aile droite, sous les ordres de Doria, avec les galères de Malte et les navires génois. Au fond du golfe, on apercevait ceux des Turcs, presque cachés par un épais rideau de brume. A gauche de la *Marquesa*, paraissait une longue file de vaisseaux aux pavillons de Venise, de Rome et de Gênes. Derrière, dans le lointain, se tenait la flotte espagnole, qu'on ne pouvait distinguer, et qui avait pour chef le fameux Alvaro de Bazan, marquis de Santa-Cruz; c'était l'armée de réserve. Elle décidera le succès.

Après les derniers préparatifs, les défenseurs de la *Marquesa* se mirent à genoux. Les prêtres les exhortèrent. Il fallait vaincre ou mourir pour Jésus-Christ; des indulgences pleines et entières étaient accordées par le pape. L'équipage protesta de sa foi et reçut l'absolution. Tous criaient : « Au combat! au combat! Vive Jésus-Christ! » Don Juan, couvert de son armure, debout sur une embarcation légère portée par les rames, passait devant les navires, un crucifix à la main. A l'équipage de la *Marquesa*, il dit : « Seigneurs, conduisez-vous bien! Jésus-Christ est votre général. Pensez à Dieu et à la patrie. »

A onze heures, un coup de canon suivi d'une clameur immense partit du centre de l'armée ottomane. Un coup de canon tiré de la galère de Don Juan et d'autres clameurs y répondirent; c'était le signal du combat. Les vaisseaux chrétiens s'avancèrent. Les galères armées de grosse artillerie ouvrirent le feu contre

les navires turcs rangés en demi-cercle. Cervantes vit alors la gauche des ennemis raser la côte et s'approcher rapidement. Il en fut tellement ému qu'il demeura immobile de surprise. « Ce sont les frégates de Uluck-Ali, disaient les marins; le chien veut nous envelopper! » Il voulait, en effet, se glisser entre la terre et l'extrémité de la droite des alliés. Doria lui fit couper la route. Une trouée s'étant faite dans la ligne des chrétiens, causée par une manœuvre de Doria, qui a été critiquée, Uluck-Ali se jeta sur les galères de Malte. Elles furent accablées et succombèrent noblement. Uluck assouvissait sa haine de renégat contre l'Ordre. Sur la galère capitane il ne survécut que trois hommes, le prieur et deux chevaliers, qui avaient été laissés pour morts, *por contar los entre los mortuos.*

La *Marquesa* s'était portée au secours de Malte; elle s'engagea ainsi au cœur même de la lutte. Les boulets et les balles, les flèches mêmes*, se croisaient en l'air, tuant et blessant matelots et soldats, et brisant les agrès qui tombaient sur les combattants. La *Marquesa* fut plusieurs fois assaillie furieusement. Les Algériens sautèrent à bord, mais furent repoussés. Tout à coup se présenta la galère capitane d'Alexandrie. Les deux navires s'accrochèrent; chrétiens et musulmans se saisirent corps à corps. Urbina resta vainqueur. La galère capitane perdit cinq cents hommes et se trouva en péril. Mais les autres galères de Uluck-Ali vinrent à son

* Barbarigo fut tué d'un coup de flèche.

aide et le pont de la *Marquesa* fut exposé au feu le plus vif. Cervantes reçut alors deux balles dans la main gauche. Il se tint cependant debout, à la tête de sa petite troupe. A ce moment paraît Don Alvaro de Bazan. Cervantes l'appelle *el rayo*, la foudre. Mais Uluck-Ali ne se laisse pas prendre. Il passe entre les navires chrétiens et s'enfuit, emmenant ses prisonniers et emportant l'étendard de Malte, qui fut suspendu, comme trophée, à la voûte de Sainte-Sophie. Don Alvaro et Doria coururent ensuite au centre où la situation de Don Juan était menacée.

La *Marquesa* continuait à manœuvrer. Cervantes avait été atteint d'une troisième balle, amortie heureusement par la cuirasse. La retraite de Uluck-Ali lui permit de contempler, avec une sérénité mêlée d'horreur, le tableau épouvantable qu'il avait sous les yeux. L'air retentissait du bruit du canon, de la mousqueterie et des vociférations des combattants; des nuages de fumée obscurcissaient le ciel. La mer était rouge de sang et couverte de débris flottants. Des navires à demi ruinés voguaient à l'abandon. Tout à coup il entendit le cri magique : *Victor! Victor!* Une commotion fit tressaillir tout l'équipage. La cause sainte triomphait! Cervantes se sentit ravi, inondé d'une allégresse indicible. Ses plus chères espérances étaient réalisées! L'infidèle était écrasé, la chrétienté sauvée! et l'Espagne avait la plus belle part à la victoire.

La France ne fut représentée à Lépante que par quelques gentilshommes qui, comme Crillon, allèrent

en volontaires combattre dans les rangs espagnols. — « Hélas ! je n'y estois pas ! » dit tristement Brantôme*.

La bataille de Lépante est du 7 octobre 1571. C'est l'anniversaire de la naissance de Cervantes.

Le soir, s'éleva une tempête furieuse qui faillit détruire la flotte des alliés. Le lendemain on connut l'étendue du triomphe. Sept mille chrétiens étaient morts; mais, hors les quarante vaisseaux qui s'étaient échappés avec Uluck-Ali, l'escadre ottomane était anéantie. On avait tué trente mille musulmans et délivré douze mille captifs qui ramaient sur les navires ennemis; on avait fait plusieurs milliers de prisonniers et capturé cent dix-sept galères.

Don Juan visita ses vaisseaux. Sur la *Marquesa*, il vit Cervantes blessé. Il le nomma *soldado distinguido*. C'était la seule récompense qu'il pût accorder. Elle donnait droit à une augmentation de solde.

Le *Sandjak*, grand étendard des Turcs, fut attribué à Don Juan et placé à l'Escurial. Il a péri dans un incendie.

On sait quelle terreur causaient les Ottomans et les Barbaresques aux populations des côtes d'Italie et d'Espagne. Une joie immense éclata parmi elles, à Venise notamment. En cas de défaite, Venise en effet devenait la proie des infidèles.

Les rivalités qui divisaient les vainqueurs empêchè-

---

* M. L. Lalanne. — *Brantôme*, t. X, page 153.

rent Don Juan de poursuivre ses avantages. La Sublime Porte répara ce désastre, mais les armes chrétiennes avaient recouvré un prestige que les Turcs n'ont pu leur faire perdre depuis.

Cervantes demeura à Messine. Sa convalescence fut longue. Au mois de janvier 1572, il reçut une cédule de vingt ducats, et une même somme au mois de mars.

C'est l'ambassadeur de Venise à Madrid qui annonça la victoire de Lépante à Philippe II pendant les vêpres de la Toussaint, à l'Escurial. Le roi resta impassible. Il fit seulement chanter le *Te Deum* après l'office. Le pape Pie V, en apprenant la grande nouvelle, leva les bras au ciel en pleurant et s'écria, faisant allusion à Don Juan : « Il y eut un homme envoyé de Dieu qui s'appelait Jean ! »

En mémoire de cet événement, il ajouta un verset aux Litanies de la Vierge :

Auxilium christianorum, ora pro nobis.

La journée de Lépante cependant n'avait pas abattu la puissance du Sultan. Don Juan voulait porter la guerre à Constantinople. Cervantes admirait son chef, mais il souhaitait qu'on attaquât d'abord Alger, foyer de la piraterie barbaresque. Il a toujours prétendu que la Méditerranée devait être un lac chrétien et que les côtes d'Afrique, depuis Oran jusqu'à la Goulette, appartenaient légitimement à l'Espagne. Philippe II et Venise firent échouer les projets de Don Juan.

Après une campagne infructueuse faite par Colonna, les escadres chrétiennes se réunirent de nouveau le 25 août 1572.

Cervantes et son frère Rodrigo prirent part à l'expédition. On s'avança jusqu'à Navarin, pour se retirer sans gloire. Cervantes dit dans le *Captif* « qu'on perdit l'occasion de s'emparer de toute la flotte turque, puisque les Levantins et les janissaires qui montaient les bâtiments, croyant être assaillis dans l'intérieur même du port, préparaient leurs hardes et leurs babouches pour s'enfuir à terre, sans attendre le combat. Le ciel en ordonna autrement, non par la faiblesse ou la négligence du général qui commandait les nôtres, mais en punition des péchés de la chrétienté... »

La retraite était humiliante; au lieu de frères d'armes, Don Juan n'était entouré que de traîtres. Cervantes, très affligé, rentra à Messine.

Les Vénitiens avaient traité avec le Sultan. Le pape Pie V venait de mourir, la ligue était dissoute. « Le Grand Turc, dit Cervantes, avec la sagacité de ceux de sa maison, a fait la paix avec les Vénitiens qui la désiraient plus que lui. »

Ses blessures ne permettaient plus à Cervantes d'être soldat; Don Juan le chargea de différentes missions. Le 11 février 1573, il lui fit payer dix écus, à compte sur ce qui lui était dû, et le 5 mars encore vingt écus. Dans ce temps où l'argent était très rare, ces mesures sont significatives.

Cependant, malgré toutes les résistances, Don Juan

avait organisé une expédition contre Tunis. Il quitta la Sicile le 7 octobre 1573, et se rendit à la Goulette. La garnison l'accueillit triomphalement. De la Goulette, il vint à Tunis, détrôna le vice-roi et le remplaça. Il mit dans la ville une garnison de huit mille hommes de ses meilleures troupes, puis se rembarqua pour la Sicile, avec le dessein d'attaquer Constantinople.

Cervantes accompagnait Don Juan. Il lui demanda instamment de le laisser à Tunis. On dit que c'était par peine d'amour; c'est une assertion gratuite. Il suivit le prince en Sicile. En 1574, nous le retrouvons à Naples et les intendants, le 15 février, lui versent trente écus. Vingt jours après, Don Juan, par une lettre autographe, lui accorde encore une somme de trente écus.

Philippe II avait désapprouvé l'expédition de Tunis et destitué le vice-roi établi par Don Juan. Il interdit l'entreprise contre Constantinople, et fit refuser par Granvelle, vice-roi de Naples, les secours en vivres et en munitions que Don Juan réclamait pour la Goulette et Tunis. Des rivages de la Sicile, Don Juan eût pu voir les Mores égorger ses garnisons et raser ses forteresses. Le régime de la piraterie était ainsi consolidé par le roi d'Espagne lui-même. Le désastre causa une profonde émotion en Italie et en Espagne. Cervantes en ressentit une douleur si vive, qu'il enviait le sort de ceux qui avaient péri à Lépante.

Il continua de servir jusqu'à la fin de 1575, *mano sobre mano*, dans l'oisiveté, « comme la femme d'un

greffier », en Italie, où « les Espagnols étaient traités en ennemis. »

Les critiques sont choqués de ce qu'il soit resté tant d'années simple soldat, *soldado raso*. N'est-ce pas à cette circonstance cependant, à ses méditations solitaires, que nous devons le *Don Quichotte?* Il faisait des vers. Nous l'apprenons par une poésie de Monsalvo qui figure en tête de la *Galatée*. Il en a toujours fait.

Les vers de la *Galatée* remontent au temps de son séjour en Italie. Ces poésies étaient adressées à une dame, à laquelle il témoignait de tendres sentiments. L'histoire de Silverio, de Darinto et de Timbrio nous offre des traits qui s'appliquent évidemment à Cervantes, mais le secret de son cœur ne nous a pas été révélé.

Dans le *Gallardo Español*, lorsque Arlaxa l'interroge, Saavedra répond, avec un peu d'emphase, qu'il a été amoureux! Il ne faudrait pas croire pourtant qu'il fût un amoureux transi. Vargas Manrique a dit de lui que Cupidon et Vénus l'ont comblé de leurs faveurs. « *Cupido y Venus le dieron todos sus amores.* »

Les curieux se reporteront à une ode composée en 1581, insérée aussi dans la *Galatée*. Elle est dédiée à un certain *Largiles*, qui n'est autre que Mateo Vasquez, par Cervantes, sous le nom de *Lauso*. Ces poésies de *amoroso pensamiento*, malgré la date postérieure qu'il leur attribue, appartiennent à l'époque italienne; les personnages ne chantent que pour donner à l'auteur l'occasion de publier ses vers.

Cervantes, âgé alors de vingt-huit ans, avait fait ses preuves. Il ne pouvait plus porter les armes, mais il se sentait capable d'être utile encore. Il résolut de solliciter le poste de capitaine d'une compagnie d'infanterie. Saavedra, dans le *Gallardo Español*, déclare qu'il ne tient qu'à l'honneur : « *Ya se sabe, que suelo acudir à lo que es honra.* » — il glorifie la mort sur le champ de bataille; — celui qui fuit pour sauver sa vie est noté d'infamie; — les blessures au visage et à la poitrine sont des étoiles « dans le ciel de l'honneur »; — et si l'on voulait lui rendre la main qu'il a perdue, à la condition de ne s'être pas trouvé à Lépante, il n'y consentirait point. Un pareil homme était digne d'exercer le commandement. Il ne l'a jamais obtenu.

On remarque dans tous les écrits de Cervantes, mais particulièrement dans le *Don Quichotte* et dans la *Numancia*, un grand nombre de maximes semblables. Il a aussi le ton plaisant : « C'est le propre du soldat, dit-il, lorsqu'il a vieilli et que, après avoir quitté son *tercio*, il n'a pas un sou, de s'imaginer qu'avec sa réputation de bravoure il peut conquérir une reine, si dédaigneuse qu'elle soit. »

Malgré cette passion du métier des armes, Cervantes ne cesse de proclamer de nobles sentiments d'humanité, qui lui font considérer la guerre comme le fléau le plus funeste qui puisse frapper les peuples et les rois.

Son séjour prolongé en Italie n'avait pas altéré ses principes religieux. Sa philosophie est celle du catéchisme : « *El amor honesto todo en Dios... sosiega.* —

L'amour honnête est tout en Dieu; » et : « *El demonio tentó al primer hombre y le hizó pecar.* — Le démon tenta Adam et le fit pécher... »

Cervantes a proclamé, dans la *Gitanilla*, que la volonté doit dominer la vie; le récit de sa captivité montrera jusqu'à quel point sublime il a pratiqué le précepte.

Qui ne voit que l'hidalgo conformait sa conduite aux règles d'honneur qu'il tenait de l'éducation paternelle? Ce qui ne l'a pas empêché, en chevalier, de regarder les dames. Il n'a pas manqué, d'ailleurs, de les maudire avec une « véritable cordialité ». Sur ce point, sa malice est incomparable. Il avait le don de transformer en axiomes ses impressions et ses pensées. Sa prose est un torrent abondant de sentences marquées d'un esprit et d'un sens supérieurs. Ce qu'il a écrit sur les femmes est infini. Nous ne citerons qu'un trait pris dans le *Don Quichotte* :

Es de vidro la mujer,
Pero no se ha provar
Si se puede ó no quebrar,
Porque todo podria ser.

La femme est de verre, — Mais il ne faut pas la mettre à l'épreuve — Pour savoir si elle peut ou non se briser, — Car tout pourrait bien arriver.





III

LA CAPTIVITÉ

I

CERVANTES CAPTIF A ALGER

En 1575, Cervantes se décida à revenir en Espagne. L'affaire du duel qui l'avait obligé de quitter sa patrie était oubliée. Il croyait, comme nous l'avons dit, obtenir du roi le commandement d'une compagnie; la volonté du souverain pouvait d'un hidalgo simple soldat faire un capitaine. Il se proposait de recruter ses hommes en Espagne même et de les conduire en Italie, pour réprimer les soulèvements qui avaient éclaté à Milan, à Gênes et à Naples.

Don Juan d'Autriche et le duc de Sessa, vice-roi de

Naples, approuvèrent son dessein, et lui donnèrent plusieurs lettres contenant des témoignages honorables, une notamment pour Philippe II. Une telle faveur atteste assez la considération que Saavedra s'était acquise par son intelligence et sa bravoure.

Cervantes s'embarqua à Naples ou à Gaëte, avec son frère Rodrigo, vers le milieu du mois de septembre, sur la galère *El Sol*.

Après quelques jours de navigation, on était parvenu en vue de Gênes, quand tout à coup le navire fut entouré d'une escadre algérienne de quinze vaisseaux, aux ordres de l'amiral arnaute Dali-Mami, renégat grec. On connaît l'événement par le récit qu'en a fait Cervantes, sous des noms supposés, au livre V de la *Galatée*.

La rencontre eut lieu la nuit, par un grand clair de lune et un très beau temps. Le capitaine de la galère *El Sol*, marin brave et expérimenté, résolut, comme il avait le vent favorable, de courir à l'ennemi et de rompre la ligne des navires algériens en faisant feu de tous ses canons. Un officier, le capitaine Pero de Diaz, et Cervantes, se partagèrent le service de l'artillerie. Mais le vent cessa brusquement, et la manœuvre devint impossible. Cependant la galère chrétienne engagea la bataille.

On espérait que le vent se lèverait de nouveau; une voile de secours pouvait paraître à l'horizon. Le combat dura seize heures. Un des vaisseaux de Dali-Mami fut

coulé. Il fallut enfin se rendre. Diaz, Cervantes, Rodrigo et les survivants de l'équipage furent emmenés à Alger.

On trouva sur Cervantes les lettres de Don Juan et du duc de Sessa. Dali-Mami dut croire qu'il avait entre les mains un personnage dont il tirerait une grosse somme d'argent. Il le retint dans sa part de butin. On suppose que Rodrigo suivit le sort de son frère.

La condition des chrétiens en captivité était horrible. Cervantes enchaîné, dans une fosse profonde, *mazmorra*, obscure et fétide, fut traité avec rigueur. On voulait le contraindre à se racheter.

« Pauvre Cervantes ! la veille, il était près de rentrer en Espagne et de recevoir la récompense due à ses services ; subitement, il était précipité dans un abîme d'infamie et de souffrances ! » C'est lui qui parle.

Dali-Mami l'employa d'abord à des travaux domestiques, par exemple à moudre du maïs, dans un moulin à bras ; on lui faisait ainsi gagner le pain misérable dont il était nourri. Autour de lui, il voyait des esclaves auxquels on avait coupé le nez et les oreilles. C'était le châtiment des tentatives d'évasion.

L'avertissement était grave, mais loin de se laisser intimider, Cervantes entreprit, tout de suite, la lutte qu'il devait soutenir pendant cinq ans pour recouvrer la liberté, avec un courage surhumain et, disons-le dès maintenant, sans succès.

Nous avons ici des documents précieux. L'*Informacion*, faite à Alger, qui consiste en une série de dépositions recueillies par les Pères Rédempteurs de la Merci, sur la vie de Cervantes ; l'Histoire d'Alger du P. Haedo, et les écrits de Cervantes lui-même, tels que la nouvelle du *Captif* dans le *Don Quichotte*, ses pièces de théâtre, *El Trato de Argel*, *los Baños de Argel*, et enfin divers traits épars dans ses œuvres.

Le premier soin de Cervantes fut de se concilier les bonnes grâces de Dali-Mami. Il se fit docile et soumis. D'humeur gaie et très fin, il saisissait aisément le côté faible de chacun. Il affectait de rendre justice aux Mahométans ; aussi était-il bien vu par eux. Il plaisait par ses discours et ses contes à la manière des Arabes. Il écoutait gardiens et esclaves, prêt à utiliser la moindre circonstance.

Il avait écrit à sa famille pour lui demander de le racheter. Mais la pauvreté des siens ne lui laissait guère d'illusions. Il avait fait absolument le sacrifice de sa vie. Voilà le secret de sa force.

Cervantes cependant recevait les consolations des prêtres espagnols autorisés à résider dans la ville, qui secouraient les prisonniers. Ces prêtres avaient la permission de pénétrer dans le bagne du Dey, d'y célébrer la messe et d'administrer les sacrements. Des négociants de Grenade et de Majorque, fixés à Alger, les visitaient aussi et leur servaient d'intermédiaires avec

l'Espagne. Le Dey et les autres maîtres d'esclaves, qui désiraient surtout trafiquer de leur bétail humain, les traitaient avec une bienveillance intéressée.

Enfin les Pères Rédempteurs de la Merci s'établissaient à Alger chaque année, pendant plusieurs mois. Presque tous les captifs étaient d'anciens soldats ou marins espagnols venus d'Italie. Ceux qui avaient été pris sur la galère *El Sol* avaient parlé; les Pères connurent bientôt Cervantes et conçurent pour lui une grande estime. Il était calme en apparence et résigné. Lui-même a dit :

Con migo traigo el dolor!
Cumple me dissimular.
. . . .

Avec moi je porte ma douleur! — Mais il me faut dissimuler.

La ville d'Oran était alors occupée par les Espagnols. C'est de ce côté qu'il tourna les yeux. Deux chemins se présentaient : l'un par mer, court et facile; l'autre par terre, long, coupé de déserts de sable dans lesquels on risquait de rencontrer des bêtes féroces ou des partis de cavaliers mahométans. Faute de navire, Cervantes se décida pour le chemin de terre.

Il s'était ouvert à des Espagnols, prisonniers comme lui. Un Arabe consentit, moyennant salaire, à lui servir de guide. Ses surveillants s'étaient relâchés de leur sévé-

rité, et le succès de son plan lui semblait assuré. Il le communiqua à d'autres compagnons d'infortune. Chacun devait se munir d'armes et de vivres. Un matin, son cachot se trouva vide, ses fers avaient été limés. Cervantes était monté sur la terrasse de l'habitation de son maître, et de là sur les maisons voisines. Il se dirigea vers le point de la ville où les fugitifs étaient convenus de se réunir. Tout alla bien d'abord, la petite troupe franchit les jardins et les vergers. On marchait rapidement. Mais bientôt l'Arabe, qui s'était avisé un peu tard du danger qu'il y avait à se mêler des affaires des chrétiens, s'effraya. Il avait accepté l'argent, dans la pensée que le projet ne recevrait point d'exécution. Le second jour, il feignit de s'écarter pour reconnaître la route et disparut.

Le premier moment de trouble passé, il fallut s'avouer que l'entreprise ne pouvait être continuée sans courir à une perte assurée. Si pénible qu'il fût, le parti le plus sage était de rentrer à Alger.

Dali-Mami accabla Cervantes d'injures et de coups de bâton. Mais il ne tua point l'esclave si bien recommandé et d'un si grand prix. Cervantes garda même son nez et ses oreilles.

Sa douleur était cruelle; cependant sa confiance en Dieu ne se démentit jamais. Il ne cessait de l'invoquer, lui offrant sa vie en punition de ses fautes et en témoignage de sa foi. Il avait été si brutalement châtié, qu'il ne pouvait se mettre à genoux. Il se répétait à lui-même

ces paroles qui étaient sa consolation : « Recours à l'*Ave Maria* et tu verras quel réconfort tu en recevras ! » — Néanmoins il fallait travailler, pour éviter de nouvelles violences.

Ses blessures guérirent, la sérénité lui revint. Il recommença à parler, sa bonne humeur reparut. Son cachot se rouvrit, les prêtres et les compatriotes charitables le visitèrent de nouveau. L'échec de son expédition, loin de lui nuire, avait au contraire augmenté le crédit dont il jouissait parmi les captifs.

Dali-Mami lui reprochait de ne pas se racheter. Il le frappait même. Mais les Pères de la Merci le consolaient, l'encourageaient. Il recourait à la prière, et en même temps il faisait des vers comme ceux-ci :

Ando enamorado
No diré de quien.
Allá miran ojos
Donde quieren bien.

Je suis enamouré — Je ne dirai pas de qui. — Mes yeux se tournent vers — L'endroit où ils aiment bien.

Deux de ses sonnets, datés du mois de février 1577, nous ont été conservés. Ils sont adressés à un soldat italien, aussi prisonnier, Bartolomeo de Ruffino, qui avait écrit une histoire de la prise et de la perte de la Goulette. Il dit :

Venturosa mano
Que, entre pesados hierros,
Tal arte, tal virtud en si contiene.

Bienheureuse main — Qui, chargée de lourdes chaînes, — Renferme un tel talent et un tel courage.

En 1576, l'alférez Gabriel de Castañeda, son compagnon dans l'aventure du chemin d'Oran, se racheta. Cervantes lui remit des lettres pour sa famille. Il apprit alors avec douleur que Don Juan d'Autriche avait quitté l'Italie pour pacifier les Flandres, ce qui signifiait que les côtes d'Espagne et d'Italie étaient abandonnées aux Barbaresques.

Il ressentait vivement les fautes de la politique du roi Philippe II. Il connaissait la faiblesse de la place d'Alger, et, à son avis, rien n'était plus facile que de s'en emparer. Il n'y avait pas moins de vingt mille esclaves dans la ville, parmi lesquels quinze mille pouvaient donner la main aux assaillants. C'était pour lui un continuel sujet de réflexions.

Le souvenir du soulèvement tenté en 1559 par Martin de Cordoba le hantait. Mais comment organiser le complot? Avec quelles ressources? où prendre des armes? Et le secret? Quelles difficultés! Il répétait néanmoins que mourir pour mourir, il voulait que ce fût dans une action honorable : — « Ne pleurons pas, disait-il, sur les esclaves qui ont péri, mais sur ceux qui sont vivants. »

Le P. Haedo, dans son histoire d'Alger, a écrit : — « Si le succès avait répondu à l'habileté et aux efforts de Cervantes, Alger serait aujourd'hui aux chrétiens. Du récit des exploits de Cervantes, on pourrait faire un livre. Asan-Aga, Dey d'Alger, disait qu'il était sûr des chrétiens, des navires et même de la ville entière, tant qu'il tenait l'*estropié* bien gardé. Telle était l'opinion qu'il avait de Miguel de Cervantes. S'il n'avait pas été trahi, sa captivité aurait eu une fin heureuse, tandis qu'elle a été très cruelle. »

L'ouvrage est intitulé : « Topographie et Histoire générale d'Alger. — Récit d'événements extraordinaires, de morts épouvantables, de supplices atroces, qu'on doit connaître dans la chrétienté. — Dédiée au très illustre Seigneur Don Diego de Haedo, archevêque de Palerme, par le maître Fray Diego de Haedo, abbé de Fromesta, de l'ordre de Saint-Benoît. — Valladolid. MDCXII. »

En 1577, un prêtre, le docteur Antonio de Sossa, fut amené à Alger ; il avait été capturé par les corsaires sur la côte d'Italie. Il jouissait d'un grand renom de science et de vertu. Son maître, Morato-Raez, renégat espagnol, le maltraita pour le contraindre à se racheter. C'était la règle. Dans le cachot souterrain où il était enfermé, existait une citerne dont l'eau corrompue répandait une odeur infecte. Pour augmenter le prix de la rançon, Morato prétendait que le docteur avait été évêque, camérier du pape et cardinal même. Des mu-

sulmans attestaient l'avoir vu à Naples remplissant les fonctions de gouverneur de Castel-Nuovo. Le prisonnier supportait son malheur avec résignation. Cervantes était touché de sa piété. Une tendre amitié s'établit entre eux.

Le livre si précieux du P. Haedo a été rédigé, en partie, sur les renseignements fournis par le docteur Sossa. Il a été publié peut-être sous les yeux de Cervantes, qui résidait à Valladolid en 1612. Le P. Haedo n'a pas été ingrat : il met le docteur Sossa en scène dans trois dialogues, l'un sur la captivité à Alger, l'autre sur les martyrs de la captivité, et le dernier sur la fausseté des doctrines religieuses des chérifs.

Dali-Mami employa Cervantes à un travail pénible, mais qui lui laissait quelque liberté; il lui était permis de sortir, chaque jour, dans la ville où il rencontrait des Espagnols esclaves. Il reprit alors ses projets de fuite.

Il a dit qu'il existait de précieux éléments d'aide parmi les chrétiens d'Alger, mais qu'il fallait surtout attendre l'occasion; que, seuls, les Juifs restaient inaccessibles à tout sentiment humain. Il les méprisait profondément. On le verra dans *los Baños de Argel* et dans la *Gran Sultana*.

Cependant l'alférez Gabriel de Castañeda s'était acquitté de sa mission. Les parents de Cervantes envoyèrent cinq cents écus pour sa rançon et celle de son

frère. Mais la somme parut insuffisante à Dali-Mami, qui refusa de l'accepter. Cervantes se décida à racheter Rodrigo. La pensée de l'évasion n'en fut que plus forte dans son esprit. Son plan était de se cacher, avec d'autres prisonniers, dans la grotte d'un jardin situé au bord de la mer, qu'un captif espagnol, qui en était le gardien, avait mis à leur disposition. De là, ils s'embarqueraient sur un navire que Rodrigo fréterait à Majorque, et qui viendrait à la côte d'Alger. Le gardien du jardin était tout dévoué. Un autre chrétien, libre, appelé *el Dorador*, devait chaque jour pourvoir de vivres les fugitifs.

Asan-Baja, renégat vénitien, fut alors nommé vice-roi d'Alger. Cervantes, qui a rendu justice à Uluck-Ali, a dit d'Asan qu'il était « l'assassin du genre humain ». C'était, en effet, un monstre. Sans raison, par caprice, il faisait subir d'affreux supplices à ses esclaves, et aux Mores eux-mêmes, ses serviteurs.

Après le départ de Rodrigo, les conjurés, un à un, s'échappèrent pour gagner la grotte.

Cervantes restait dans la ville. Il se proposait de ne rejoindre ses compagnons qu'au dernier moment. Très résolu et très prudent, il surveillait tout avec sollicitude. Il avait su que le nouveau Dey entretenait des relations suivies avec Morato-Raez. Il avait rencontré Morato, qui était le maître du docteur Sossa. Il se montrait gracieux pour le renégat. Il réussit à lui plaire

par le charme de sa parole. On sait qu'il contait des histoires, et faisait rire ses interlocuteurs malgré leur gravité musulmane. Nul doute que les plaisanteries adressées par Madrigal, le comique, dans la *Gran Sultana*, aux premiers personnages de Constantinople, ne soient un souvenir de la captivité d'Alger.

Chose extraordinaire, Cervantes discutait avec les Mahométans sur les principes de leur religion, sans qu'ils s'en offensassent. Le *Curioso impertinente* contient une allusion à ces controverses. On ne convertit pas facilement les Mores; aussi Cervantes s'occupait-il surtout des renégats. Il s'attachait à ceux qu'il voyait hésitants et essayait de les ramener à la foi. Il eut aussi le bonheur de ressaisir cinq enfants, fils de captifs, qui avaient été corrompus par des musulmans. Si on l'avait dénoncé, il était conduit au bûcher.

Le docteur Sossa dit dans l'*Informacion* que la charité de Cervantes était admirable. En parlant ainsi, il acquittait une dette de reconnaissance, tout en rendant hommage à la vérité. Cervantes lui apportait des aliments, s'efforçait de le distraire, lui récitait des vers; il suppliait Morato-Raez de le retirer de sa fosse et d'adoucir sa peine.

Cependant il continuait à envoyer les conjurés à la grotte; le Dorador fournissait exactement les vivres; le jardinier fidèle veillait. Rien n'avait transpiré et l'on attendait le jour de la délivrance.

Cervantes attendait aussi, mais non sans angoisse.

Il contemplait la mer et tournait ses regards vers l'Espagne,

A las orillas del mar,

. . . .

Oh, dulce España!

. . . .

C'est à cette date que, sur les conseils du docteur Sossa, Cervantes écrivit l'épître en vers à Mateo Vasquez, où il exprime les plaintes des captifs. Vasquez était prêtre et secrétaire de Philippe II. Cervantes l'avait connu auprès du cardinal Espinosa. Il espérait que ses vers seraient mis sous les yeux du souverain.

La pièce débute par des compliments sur la brillante situation de Mateo Vasquez, à laquelle le poète compare sa condition misérable. Il lui demande de l'aider à briser ses fers. Il dépeint le spectacle horrible des infortunés esclaves, et, dans une prière sublime, il convie le roi à détruire Alger : « Une bicoque... Prince, dit-il, tu tiens la clef de la triste prison où meurent vingt mille chrétiens. »

Cette épître est une de ses plus belles œuvres poétiques. Elle ne reçut aucune réponse.

On était à l'époque de la venue probable du navire de Majorque. Cervantes offrit au docteur Sossa de le faire enlever et de l'emmener avec lui. Le docteur, trop faible, refusa.

Trompant alors la vigilance de ses gardiens, Cer-

vantes quitta la maison de Dali-Mami et se rendit à la grotte.

Quatorze captifs y étaient réunis, plusieurs même à peine capables de se mouvoir, par suite de l'insalubrité du lieu ; tous cependant pleins de courage comme au premier jour. Le Dorador rapporta que l'absence de Cervantes causait quelque inquiétude et que le Dey avait prescrit de le rechercher.

Un brigantin sorti de Majorque arriva enfin devant Alger. Une barque se détacha pour toucher le rivage ; les captifs l'aperçurent. Mais en même temps des pêcheurs algériens qui passaient l'examinèrent. Les Majorquins hésitèrent et commencèrent à reculer. De leur côté, les Mores, effrayés, regagnèrent la ville en criant « comme si toute la chrétienté tombait sur eux ». Le navire alors déploya ses voiles et reprit la haute mer. Tout était perdu.

On imagine la douleur des fugitifs, dont le projet échouait à l'instant même où il semblait devoir réussir. Cervantes resta impassible. Le remède dans un pareil désastre était héroïque. Il fallait se livrer lui-même, pour sauver les malheureux qu'il avait entraînés. Le brigantin avait disparu, mais la ville était soulevée. Ne doutant pas qu'il ne payât de sa vie l'assistance prêtée aux esclaves, le Dorador se cacha d'abord, pendant deux jours, puis alla trouver un renégat de ses amis, auquel il annonça l'intention de se faire musulman, et, pour se ménager la bienveillance du Dey, il révéla toute l'affaire. Le Dey envoya immé-

diatement à la grotte le chef de sa garde avec trente hommes armés, conduits dans le jardin par le Dorador, « comme par Judas ». Cervantes n'hésita pas, et dès qu'il vit les soldats : « Aucun des chrétiens qui sont ici n'est coupable, dit-il; seul j'ai tout fait... »

Le chef, étonné, interrogea les prisonniers. Ils répondirent comme Cervantes le leur avait recommandé. Le Dey, convaincu qu'il s'agissait d'une vaste et dangereuse conspiration, avait jeté les yeux sur un religieux, le P. Jorge Olivar ou de Olivarès, de l'ordre de la Merci, commandeur de Valence, qui était alors à Alger; il n'aurait pas été fâché de le prendre en faute, de lui arracher son sauf-conduit pour exiger de l'Ordre une forte rançon.

Les fugitifs rentrèrent dans Alger par la porte Bab-azoun, où le peuple les attendait pour les maltraiter. Arrivés au palais, ils déclarèrent de nouveau que Cervantes seul avait organisé le complot.

Le lecteur doit ici oublier l'auréole de gloire qui couronne la figure de Cervantes; le grand poète n'existait pas encore ; le captif n'était qu'un soldat inconnu. Plusieurs écrivains n'ont vu dans l'attitude de Cervantes en présence du Dey qu'une bravade théâtrale. Il fut, au contraire, très simple et très droit; il devait avant tout, comme chrétien, respecter la vérité. Il accomplissait son devoir, en assumant toute la responsabilité d'une action à laquelle il avait associé, par ses

sollicitations, les infortunés maintenant exposés aux cruautés du vice-roi.

Il ne fit point le fanfaron. Il expliqua les circonstances de son entreprise avec sincérité. Le Dey refusait de le croire ; il cria et menaça inutilement, puis le congédia sans le frapper et même sans l'insulter. Le P. Olivar, qui se sentait perdu, courut chez le docteur Sossa pour lui confier différents objets précieux qu'il possédait : une chasuble, une pierre d'autel, des ornements, des linges et des vases sacrés servant au culte. Les chrétiens pensaient que Cervantes serait condamné au supplice, lorsqu'il reparut chargé de ses chaînes, calme comme par le passé. Le Dey retint la plupart des fugitifs dans son propre bagne. Le jardinier fut pendu par un pied et périt *ahogado por la sangre*, étouffé par le sang. Le Dorador, repoussé par tous, mourut peu de temps après*.

La famille de Cervantes, enfin émue par les récits de Rodrigo, adressa une supplique au roi. Hélas! il en recevait bien d'autres! Cependant il prescrivit une enquête.

On voit, en effet, que le père de Cervantes, prenant le titre d'habitant d'Alcala, se présenta, le 17 mars 1578, devant l'alcade de la ville de Madrid, où il résidait, pour lui demander de consigner différentes déclara-

* La grotte existe encore. Les Espagnols y ont placé, en 1894, un buste de Cervantes.

tions relatives aux services que son fils avait rendus au souverain. Les témoins rapportent les détails honorables de la conduite de Cervantes à Lépante. Deux d'entre eux ont lu les lettres élogieuses de Don Juan et du duc de Sessa. Doña Leonor, la mère de Cervantes, et ses amis supplièrent encore le roi, en lui transmettant ces pièces, de les aider à racheter le captif. On remarque que Doña Leonor agit en son nom personnel. Don Rodrigo, le père, n'était pourtant pas mort à cette époque, comme le prouve un document officiel découvert, à Esquivias, par D. Manuel Victor Garcia. Le duc de Sessa donna, en cette occasion, à Cervantes un nouveau témoignage d'estime.

Celui-ci était revenu dans la prison de Dali-Mami où il fut étroitement renfermé. Mais un jour Asan-Baja manda Dali-Mami et lui prit son esclave contre cinquante écus d'or; il devait exiger le double pour sa rançon. L'opération était simple autant que fructueuse. Cervantes entra alors dans le Grand Bagne du Dey, qui ne renfermait pas moins de deux mille chrétiens chargés de chaînes.

Le Grand Bagne était une vaste construction rectangulaire, garnie de grilles et bien gardée. Au milieu du *patio* se trouvait une fontaine, et sur un des côtés s'élevait un autel où l'on disait la messe. Beaucoup de prisonniers étaient abandonnés à eux-mêmes, sans travail, la plupart demi-nus et souvent privés de nourriture. Ils causaient, jouaient, vivaient en commun et étaient moins

mal traités que la plupart de ceux qui appartenaient à l'administration de la ville ou aux particuliers. On leur permettait de célébrer les fêtes du culte catholique, et même de représenter des pièces religieuses, des *autos*. Cervantes, orateur, conteur et poète, ne tarda pas à exercer une véritable autorité parmi ce peuple.

Il avait vu châtier cruellement un Milanais et un Sicilien, qui s'étaient enfuis dans la direction d'Oran. Leur dessein pourtant le séduisit. Il s'aboucha dans le bagne avec deux gentilshommes espagnols qui étaient en relations avec le gouverneur d'Oran. Il obtint d'eux qu'ils lui fissent passer une lettre dans laquelle il demandait un guide. Un Mahométan se chargea du message et traversa heureusement le territoire algérien; mais dans le voisinage d'Oran, il tomba dans un troupe de maraudeurs arabes, qui le prirent pour un espion et le ramenèrent à Alger. Asan-Baja fut stupéfait. Le messager, soumis à la question, refusa de parler; Asan le fit empaler.

Cervantes comparut devant Asan et lui déclara qu'il avait trompé les deux seigneurs espagnols. La lettre ne contenait d'ailleurs rien de compromettant. Il soutint qu'il avait essayé de s'évader seul et sans le concours de qui que ce fût. Le Dey jugeait la chose impossible; Cervantes avait dû s'assurer des complices en dehors du bagne. Celui-ci protesta. Asan, exaspéré, commanda qu'on lui donnât deux mille coups de bâton.

Cervantes allait périr. Que se passa-t-il alors? On dit qu'il fit rire tous les assistants et le Dey lui-même, en se répandant en plaintes sur le sort des poux dont ses épaules étaient couvertes. Il était sauvé.

Si l'entreprise de Cervantes avait étonné les chrétiens et les Mores, la faiblesse du vice-roi causa bien plus d'étonnement encore. On ne s'expliquait pas qu'il pardonnât à un rebelle aussi dangereux. Mais cette fois, Cervantes dut longtemps ronger son frein; comme il déclarait ne pas vouloir renoncer à ses projets de fuite, il fut très sévèrement traité.

Voici un martyrologe : « Le 7 juillet de cette année 1578, le Père Ludovico Grasso, Sicilien, mourut *á palos*, sous le bâton, par ordre du Dey; le 16 septembre, le gardien du bagne tua *de una paliza*, à coups de bâton, le Frère Lactancio de Police; le 16 octobre, le Dey lui-même, de sa propre main, ôta la vie à un jeune Napolitain, Juan Francesco; et le 12 décembre, le cadi Raez fit pareillement périr un vieillard sicilien nommé Juan. »

Le *patio* ruisselait de sang. Chaque jour plusieurs esclaves subissaient des mutilations atroces, ou étaient fustigés cruellement. « Le 13 janvier 1579, le Dey tua le Majorquin Juan Soler, pour tentative de fuite; le 20 février, il fit mettre à mort le Catalan Pérot qui ne voulait pas fournir des renseignements sur les préparatifs maritimes du roi d'Espagne; il ordonna, le 1er mai, de tuer de la même manière, *á palos*, un va-

leureux Espagnol appelé Cuellar, qui avait essayé de s'évader avec trente autres esclaves. Cuellar fut laissé pour mort. Deux chrétiens le portèrent au bagne afin de l'enterrer. Il put être ranimé et reçut les sacrements. Il expira trois jours après. Le 7 août, Sébastien, Biscayen, Cola de Morazza, Sicilien, et Juan, Génois, furent pendus par les pieds à une antenne de navire et tués à coups de flèches et d'arquebuse... »

Ces exécutions terrifiaient la ville, mais Cervantes n'en fut pas intimidé. Le Dey, inquiet des armements de Philippe II pour la campagne de Portugal, commença de restaurer les fortifications d'Alger et y employa ses prisonniers. Cervantes put ainsi sortir de l'enceinte du bagne. Préoccupé lui-même des desseins du roi, il avait l'illusion de croire que ses avis avaient été écoutés.

Il connaissait un renégat espagnol, nommé Giron, qui désirait faire pénitence et retourner dans son pays. Cervantes, convaincu de sa sincérité, voulait acheter un navire léger, sous le prétexte, pour Giron, de faire la course. Aux yeux du Dey, rien n'était plus favorable. Il devait ensuite choisir un équipage de captifs résolus pour tenter la fortune avec lui. Il consulta le docteur Sossa et renoua ses relations avec Morato-Raez, qui le visitait au bagne. Il communiqua son projet à Onofre Exarque, riche banquier de Majorque établi à Alger. Onofre jugea le plan bien conçu. Comme les chevaliers de Saint-Jean, Cervantes n'avait à offrir

pour gage que « l'or de sa parole ». Le banquier lui prêta soixante-quinze mille réaux. Giron prit une patente de corsaire et toucha l'argent. Mais avant d'enrôler son équipage, il était nécessaire pour Cervantes, qui ne pouvait agir librement, de s'associer une autre personne qui le secondât dans son entreprise. Il fut encore une fois trompé.

Ici se place un autre martyrologe : « Le 28 juin 1580, le Dey et ses renégats tuèrent *á golpes*, à coups de bâton, Jean Guasco, Français, et Pierre et Paul, Italiens, tous trois captifs, qui refusaient de s'embarquer pour Constantinople. Le supplice fut horrible. Le 15 septembre, deux autres captifs qui avaient fui par crainte d'être embarqués aussi, furent tués *á garrotazos*, à coups de garrot. Le 20 octobre, le Dey fit étrangler un esclave grec, appelé Giorgio... Le 30 novembre, le gardien du bagne donna la mort, aussi à coups de garrot, à un Calabrais appelé Jean... et le 24 décembre, en sa présence et dans son appartement même, le Dey fit périr de même Jean Viscaino. »

D'autres indications se lisent au second dialogue intitulé *de los Martyres*, dans l'ouvrage du P. Haedo. On voit que l'entreprise de Cervantes n'était pas sans quelque péril.

Depuis deux ans, il y avait à Alger un prisonnier nommé Blanco de la Paz, religieux dominicain de Salamanque, qui avait reçu les ordres mineurs seulement

et prenait le titre de docteur en théologie. L'homme était méchant, et la considération dont jouissait Cervantes excitait sa jalousie.

Blanco, par une indiscrétion, connut le projet de Cervantes et de Giron, presque à la veille de son exécution. Il le dévoila à un certain Cayban, renégat florentin, qui en informa le Dey. Blanco, interrogé, confirma la dénonciation du renégat; le Dey le renvoya avec une gratification dérisoire, un écu et un pot de beurre, et lui ordonna de garder le silence, sous peine de la vie.

Asan voulait laisser aller les choses et se saisir à la fois de tous les esclaves conjurés; mais Cervantes, très défiant, ne tarda pas à soupçonner la trahison. Il avertit ses complices, leur recommandant de se cacher et d'attendre.

Le Dey fit publier que quiconque donnerait asile à Cervantes, serait puni de mort. Onofre Exarque, justement inquiet, rechercha de son côté le fugitif, et le découvrit dans la demeure d'un pauvre Espagnol. Il lui offrit la somme réclamée pour son rachat. Cervantes la refusa, et, dans la crainte de compromettre son hôte, résolut de se livrer lui-même au Dey. Il pria cependant Morato-Raez de l'accompagner.

Asan pensait bien que de pareils préparatifs coûtaient beaucoup d'argent, et il croyait pouvoir s'emparer de la fortune du riche complice qui l'avait fourni. Il fit mettre la corde au cou de Cervantes dès qu'il l'aperçut, puis l'interrogea. Notre héros avait à

l'avance imaginé un récit; et, sans hésitation, il répondit par une explication ingénieuse, inattendue et vraisemblable.

Il lui dit que, seul, il avait eu l'idée de l'évasion, dans l'espérance que quatre Espagnols nobles et riches, alors au bagne, lui procureraient les ressources nécessaires; qu'ils avaient consenti à ce qu'il leur demandait, mais que, doutant ensuite du succès, ils s'étaient décidés à se racheter quelques jours auparavant. Il les nomma : c'étaient tels et tels rachetés, en effet, qui voguaient à l'heure même vers l'Espagne. Le nom d'Onofre Exarque ne fut pas prononcé. Le Dey était ébranlé, mais il ne pouvait croire à la réalité de l'histoire. Morato-Raez intervint alors. Cervantes était récompensé de ses soins.

La trahison de Blanco de la Paz fut bientôt connue; sa qualité de religieux Dominicain ajoutait à l'indignation des chrétiens. Il n'est pas étonnant que quelque captif ait eu la pensée de le tuer à coups de couteau; mais Cervantes, du fond de sa prison, empêcha cet acte de vengeance, dont on n'aurait pas manqué de lui attribuer la responsabilité.

Blanco de la Paz voulut rejeter la faute sur un vertueux prêtre qui résidait à Alger, puis prétendit être chargé par le Saint-Office de faire une enquête sur la vie et les mœurs de Cervantes. Les Pères de la Merci et le docteur Sossa le traitèrent avec mépris.

A la fin de 1580, le captif fut exposé à un autre

danger. Asan-Baja, au terme de sa vice-royauté, quittait Alger pour retourner à Constantinople et emmenait avec lui ses esclaves. A Constantinople, il fallait abandonner tout espoir d'évasion. Cervantes attendait avec anxiété l'arrivée des Pères Rédempteurs de la Merci. Nous sommes ici au temps le plus douloureux de sa vie.

La famille de Cervantes, informée de ses derniers malheurs, s'était émue de nouveau. Ses deux sœurs qui étaient restées filles abandonnèrent leur dot; la troisième, mariée à Alcala, envoya son offrande. Plusieurs particuliers donnèrent leur obole; dans le nombre, on voit un domestique, Thomas Carabanchel, verser cinquante *doblas*.

Enfin, Philippe II accorda à la mère de Cervantes, devenue veuve, un privilège d'exportation à Alger, pour deux mille ducats de marchandises dont le commerce était autorisé. Ce privilège fut vendu à des commerçants pour soixante ducats. On réunit ainsi environ quatre cents écus. Ce n'était pas le compte du Dey; on ne pouvait espérer qu'il consentît à livrer son prisonnier à ce prix.

Les RR. PP. Gil et Antonio della Bella, Rédempteurs de la Merci, débarquèrent à Alger le 29 mai 1580, « jour de la Très-Sainte Trinité », la patronne de l'Ordre. Le P. Gil aimait Cervantes. Il apportait les quatre cents écus, mais il ne lui dissimula pas qu'il redoutait un refus de Asan-Baja.

Asan exigeait mille ducats. On était loin de s'entendre. Le P. Gil répétait au Dey qu'il était impossible

de rien obtenir de plus; il objectait que Cervantes, s'il n'était rendu à la liberté, ne cesserait de tramer des complots, même contre la vie de son maître. Andalous et moine, le P. Gil était tenace. On croit voir son image dans la peinture curieuse de Pacheco, au couvent de la Merci, à Séville. Il est revêtu du costume religieux, debout dans une barque conduite par un marinier, lequel ne serait autre que Cervantes. Le paysage représente la rade d'Alger.

Au mois de septembre, les esclaves du Dey se préparaient au départ. C'était tout un peuple, et toute une flotte chargée de riches dépouilles. Le P. Gil insista auprès de Asan. Il lui offrait de faire compléter par l'Ordre les cinq cents écus. Le Dey céda, et Cervantes, qui déjà était enchaîné sur une des galères prêtes à faire voile pour Constantinople, fut mis en liberté le 19 septembre 1580. Suivant Navarrete, la rançon de Cervantes coûta six mille sept cent soixante-dix réaux. Il avait été captif cinq ans moins sept jours.

L'histoire garde les noms de ces religieux, le P. Gil, le P. della Bella, le P. Olivar et le docteur Sossa. Ils ont sauvé l'auteur du *Don Quichotte*.

Le docteur Sossa fut racheté un an après Cervantes.

Avant de quitter Alger et pour répondre aux accusations de Blanco de la Paz qui, produites au Saint-Office, en Espagne, n'étaient pas à dédaigner, Cervantes pria le P. Gil de procéder à une *informacion* sur sa vie

et ses mœurs pendant son esclavage. Nous avons cité déjà plusieurs fois ce document.

L'information est précédée d'une requête de Cervantes qui sollicite, au moment de retourner en Espagne, le chef des religieux de la Merci, lequel agit avec l'autorité du Saint-Siège et du Roi, de vouloir bien entendre quelques personnes qu'il a désignées; il demande que les pièces soient envoyées au conseil de Sa Majesté.

Ces personnes attestent la charité et le dévouement de Cervantes pour les prisonniers ses compatriotes. Dans le nombre, figure le docteur Sossa; et le P. Gil ajoute à sa déposition : *...ponderando la honradez y probidad de Sossa.* — Pour certifier que le docteur Sossa est un homme d'honneur et de probité.

Voici la déclaration du P. Gil; elle doit être reproduite en entier : « Moi, Fray Juan Gil, de l'ordre de la Très-Sainte Trinité, Rédempteur des captifs d'Espagne, étant à Alger par ordre de Sa Majesté et de son Royal Conseil, par cette pièce signée de mon nom, je donne foi et témoignage de vérité à tous ceux qui la verront et la liront, ou à qui seraient présentés ces témoins et ces témoignages, transcrits plus haut, extraits de l'original même, fidèlement et véritablement signés en tête, et approuvés par Pedro de Ribera, greffier et notaire pour les chrétiens à Alger : premièrement, que je connais tous les témoins qui ont fait leurs dépositions, signées de leurs noms dans cette information; lesquels sont des premiers et des plus qualifiés parmi les chrétiens d'Alger, personnes honorables et sin-

cères, tenues pour telles de tous, et que leurs témoignages ne sont autre chose que la vérité en tout ce qu'elles ont dit et juré.

« Item, je donne foi et témoignage que Pedro de Ribera, résidant en cette ville d'Alger, est écrivain ordinaire pour les chrétiens, aussi bien les marchands que les autres qui sont libres ou captifs. Il y a de nombreuses années qu'il remplit ces fonctions d'écrivain public et de notaire apostolique ; à ses actes et écritures, ici et en terre de chrétiens, on donne foi entière et on les tient pour bons et valables ; la même foi doit être donnée à cette copie qu'il a faite, ou fait faire, de l'original propre, et qui est authentiquée et revêtue de sa signature et du sceau de notaire public apposé au bas ; l'original, que moi-même j'ai vu et lu, conforme à cette copie, est resté en possession du même Pedro de Ribera.

« Item, je donne foi et témoignage que pendant les six mois que je suis resté à Alger, faisant la Rédemption, par ordre de Sa Majesté, j'ai été en relations, je me suis entretenu et ai communiqué particulièrement et familièrement avec ledit Miguel de Cervantes, en faveur de qui se fait cette information ; que je le connais comme très honorable et comme ayant servi Sa Majesté de nombreuses années ; que particulièrement pendant sa captivité, il a fait des choses pour lesquelles il mérite que Sa Majesté lui octroie récompense, comme cela résulte largement des témoignages transcrits plus haut. Et s'il n'avait pas été tel en ses actes et dans ses

mœurs, et s'il n'était pas considéré et réputé comme tel, je ne l'aurais pas admis à ma conversation et familiarité. Et parce que tout ce qui est dit plus haut s'est ainsi passé et est vérité, je le signe de ma main, à Alger, le 22 octobre 1580. — Fray Juan Gil, rédempteur de captifs. »

Vicente Espinel assure qu'il a vu « peu de prisonniers à Alger qui n'eussent gardé de la captivité *algun resabio infame*, quelque ressouvenir infâme, et qu'aucune dignité ne résiste à la servitude trop longtemps subie ». Cette note cruelle nous fait apprécier mieux encore la noblesse du caractère de Cervantes.

Ce que nous avons dit en commençant ce récit est maintenant justifié. Cervantes, dans l'enceinte du bagne, a compris dès le premier jour qu'il n'avait aucune aide à attendre de sa famille et que seulement par un acte de violence il pouvait reconquérir la liberté. Il fut d'abord ému par les scènes qui se déroulaient sous ses yeux. Un captif mourant de faim lui demandait du pain; un autre, séparé à jamais de sa femme et de son enfant, se répandait en larmes. Il entendait les cris des infortunés frappés par les bourreaux; son cœur était déchiré.

Plus tard il avait tenté de fuir et de sauver de pauvres esclaves avec lui. Il avait été trahi. Tous ses projets avaient échoué comme par une punition du ciel. « Dieu, disait-il, a voulu rabaisser mon orgueil, mortifier ma chair et me montrer la gravité du péché. »

Les consolations lui vinrent d'abord des prisonniers

qui l'aimaient pour sa bonté, et ensuite des chrétiens libres d'Alger, et même des Mores. Il se replia alors sur lui-même. Il fut transformé. Il considéra le mal avec indulgence et s'enthousiasma pour le bien. Il était satirique et spirituel; au milieu des souffrances du bagne il devint un satirique toujours spirituel, mais résigné et compatissant, c'est-à-dire un humoriste. Cette tendance s'est développée jusqu'à sa grande manifestation du *Don Quichotte*.

La captivité, après la guerre, acheva de fixer sa personnalité. Il ne faut pas aller jusqu'à dire qu'au sortir du bagne il eût l'entière possession de son originalité; les progrès des facultés s'accomplissent lentement; l'art personnel ne se dégage souvent qu'après de longs essais, et comme à l'insu de l'écrivain. Lorsqu'il fut délivré, Cervantes se sentit armé d'une nature forte, ordonnée, en complet désaccord avec les misérables idées, incertaines et incohérentes, que ses maîtres lui avaient inculquées. De là une contradiction, dont la trace subsiste dans ses livres, entre l'éducation des lettres et celle de l'expérience. Elle a duré jusqu'à sa fin. C'est l'esclavage qui l'a préparé à écrire avec toute la puissance de son imagination, toute l'habileté de son intelligence et toute la générosité de son cœur, un chef-d'œuvre qui est le *Don Quichotte*.

Telle fut la révolution que fit, en cette âme d'élite, un événement dans lequel on ne semble voir, jusqu'à présent, qu'une aventure particulière entre toutes celles qui ont marqué la vie de Cervantes.

II

EL TRATO DE ARGEL

CERVANTES n'a point écrit l'histoire de sa captivité. Si nous n'avions le livre du P. Haedo et l'*Informacion*, nous ne saurions presque rien de sa conduite pendant ce temps d'épreuve. Mais il nous a laissé trois documents : la comédie *el Trato de Argel* ou « la Vie d'Alger », la nouvelle du *Captif* dans le *Don Quichotte*, et la comédie *los Baños de Argel* ou « les Bagnes d'Alger », qui nous offrent l'image de la vie des chrétiens tombés au pouvoir des infidèles.

El Trato et *los Baños de Argel* ne sont pas des comédies, comme celles de Lope de Vega ou de Calderon, destinées seulement à divertir le public ; elles sont surtout des actes de foi et de patriotisme. L'auteur y a

introduit un enseignement politique, une prédication religieuse. Il proclamait l'obligation, pour le roi d'Espagne et les nations chrétiennes, de délivrer les captifs et de chasser l'Islamisme de la Méditerranée.

On ignore à quelle époque remonte le *Trato de Argel*. Il est probable que la pièce a été composée à Alger même. Elle est au nombre des « vingt ou trente comédies » que Cervantes dit avoir fait représenter à Madrid, après son retour, et qu'on désigne sous le titre de Premier Théâtre.

L'inexpérience manifeste du poète atteste que l'œuvre est antérieure à la *Numancia*, que de bons juges considèrent comme une merveille dramatique.

Cervantes a placé, au milieu des scènes d'une intrigue romanesque et légendaire chez les esclaves, une suite d'épisodes tragiques, pittoresques, plaisants même, qui forment un ensemble d'une vérité et d'une variété singulières.

On reproche au *Trato de Argel* de manquer aux règles fondamentales de l'art. La pièce est cependant, au moins par la nouveauté de son sujet, supérieure à tout ce qui existait alors. Quand on l'ouvre, après avoir lu d'autres œuvres théâtrales du temps, on est frappé du tableau animé que Cervantes expose devant nos yeux. La peinture est saisissante; elle n'a rien de l'école artificielle de Naharro. Elle procède du naturalisme de Lope de Rueda, mais elle est d'un ordre plus élevé.

Le caractère religieux et politique du *Trato de Argel* donne un grand intérêt au drame. On y trouve des histoires d'amour; on assiste sur le marché à la vente d'une famille de chrétiens; Cervantes, sous le nom de Saavedra, déclame l'appel au roi; un autre acteur fait le récit du martyre d'un prêtre.

Chaque personnage est bien lui-même, le jeune homme, la femme, l'homme fait, le More, le chrétien. Les captifs pleurent, rient, se querellent et jouent des intermèdes de Rueda. Les gardiens les surveillent, les tourmentent. Cervantes reproduit fidèlement ces misères dans une œuvre qui, par l'expression dont il a revêtu sa pensée, est éloquente et nous émeut profondément. Sa représentation fut un succès littéraire et moral. Jamais on n'avait vu sur le théâtre espagnol une composition, bien qu'irrégulière, de proportions aussi vastes et d'une inspiration poétique aussi haute.

Nous avons fait une analyse succincte de la pièce. Les détails de l'intrigue romanesque paraîtront surannés, le goût a changé. Tragiques ou comiques, ces traits pourtant sont de nature à nous instruire. Cervantes a fait revivre, avec puissance, la comédie humaine qui recommence partout où il y a des hommes, même dans les fers.

Une légende ancienne constitue le fond de la pièce. Il s'agit toujours d'une dame moresque amoureuse de son esclave. Aurélio a été fait prisonnier par les cor-

saires; il est marié, et son épouse Silvia, qu'il adore, a été capturée en même temps que lui. Aurélio a pour maître Yzuf, riche renégat d'Alger. Zara, la femme de Yzuf, s'éprend d'Aurélio qui est un Espagnol « très beau ». Elle se déclare ouvertement, et avec une simplicité tout africaine qui nous étonne un peu. Ainsi, Aurélio est obligé d'aller puiser de l'eau; la dame lui dit : « *Otra agua pide mi fuego.* — Ma flamme demande une autre eau... » Fatima, la vieille confidente, pour servir sa maîtresse, poursuit l'esclave de prières et de menaces; mais il est chrétien, il reste inébranlable.

Plus loin Ysuf, le renégat, à son tour deviendra amoureux de Silvia, l'épouse d'Aurélio; mais nous suivons l'ordre établi par le poète.

Cervantes se met lui-même en scène, sous le nom de Saavedra. Il était à Alger, indomptable, et tenait tête à ses bourreaux. Il s'attribue ici un rôle politique. Saavedra est religieux, et profondément attristé par les souffrances de ses compatriotes.

Le *Trato de Argel* est pour Cervantes l'accomplissement de la promesse faite dans l'ode à Mateo Vasquez. Saavedra répète, en effet, sur un ton emphatique, l'ode fameuse. Elle se produit avec un éclat imprévu. L'acteur à genoux débitait ces vers :

Grand prince dont la puissance
Soumet les nations barbares !
Tous, comme moi, le genou en terre,

Les yeux baignés de larmes,
Entourés de tourments inhumains,
Puissant seigneur, te demandent
De tourner tes yeux miséricordieux
Sur tes sujets qui ne cessent de pleurer.

. . . .

Il y a bien un mot contre les Flamands, luthériens rebelles, comme une justification pour Philippe II; ce n'est, en réalité, qu'une précaution oratoire destinée à faire passer la plainte éloquente de Saavedra. Il prêche la croisade.

Quelle habileté ne fallait-il pas pour traiter au théâtre un sujet aussi délicat! La pièce n'avait d'autre but que d'émouvoir l'opinion et de la mettre en opposition avec les secrets desseins du roi.

Il est manifeste que Schiller a défiguré ses héros historiques, dans *Don Carlos* et dans *Fiesque*, par exemple, afin d'obtenir un grand effet dramatique. Ce n'est que plus tard, après les leçons de Gœthe, qu'il put combiner la poésie avec la vérité, comme dans *Wallenstein* et dans *Guillaume Tell*, à supposer que Guillaume Tell ne soit pas un personnage légendaire. Cervantes, à une époque si arriérée, écrivit sa *comedia* en évitant les écueils où Schiller s'est heurté depuis. Il a su peindre des êtres odieux comme Asan, le Dey d'Alger, sans atténuer leurs actions horribles, ni leur ôter tout sentiment humain. Rares sont, de nos jours, les auteurs capables de mener de telles œuvres à bonne fin. Ni Lope de Vega, ni Calderon ne se sont élevés à la hau-

teur de Cervantes quand ils ont essayé de donner à leurs pièces un caractère politique.

Un renégat pirate, arrêté en Espagne, a été brûlé à Valence par l'Inquisition. Il avait fait prisonniers plus de six cents chrétiens. Les musulmans d'Alger, par représailles, s'emparent d'un prêtre. On lie avec des cordes « ces mains qui tant de fois avaient tenu le corps de Dieu ». On le traîne au supplice. Arrivé sur le port, il est attaché à une ancre au milieu d'un large cercle de feu. L'assistance pousse des rugissements de joie, en voyant les vêtements s'enflammer sur la chair du malheureux. La victime, qui appartient à l'ordre chevaleresque de Montesa, porte sur la poitrine une croix qui excite la rage des Mores. Le martyr, à l'agonie, invoque le nom de Jésus-Christ; il adresse aussi une prière à la Vierge. Lorsqu'il est près d'expirer, la populace le lapide.

Un captif, Sébastien, déclame ce récit, qui n'a pas moins de cent soixante vers. Il est véhément. « Le cadavre, dit-il en terminant, gît sur le port, mais l'âme s'est envolée vers la région divine. — Il ne faut pas s'affliger, répond Saavedra, pour ceux qui montent au ciel, mais pour les esclaves qui restent ici. Finir par une telle mort, c'est commencer une vie nouvelle. »

Nous revenons à l'intrigue amoureuse. Yzuf a pris Aurélio en affection; il lui raconte qu'il a acheté d'un Turc une jeune chrétienne très belle. Le Turc l'avait vendue par dépit, renonçant à la fléchir. Yzuf l'a laissée chez un More, parce qu'il n'a pas osé d'abord l'introduire dans sa maison. Elle est « la bonté jointe à la cruauté » et il ne peut triompher de sa résistance. Cependant il se décide à l'amener à sa femme, et il dit à Aurélio : « Tu es chrétien, tu pourras lui parler et me servir; si tu réussis, je te rendrai la liberté et serai pour toi un ami. »

On devine la suite. Cette belle esclave n'est autre que Silvia, l'épouse d'Aurélio. Le captif dissimule, et répond à son maître avec quelque équivoque : « Tu verras si par mes soins... pourra se ménager un chaste dénouement. » Le maître ordonne de lui ôter sa chaîne.

. . . .

Nous sommes transportés sur une des places d'Alger. Cervantes fait la leçon aux marins espagnols.

Un marchand. — Vous avez fait en Cerdagne une course profitable... On dit que les galères de Naples vous ont poursuivis?...

Aidar. — Mais ce n'est pas sérieux; leur poids les embarrasse. Le larron doit, pour n'être pas pris au piège, marcher à la légère... Les galères des chrétiens manquent de pieds et n'ont pas trop de mains... Nous autres, vifs comme la flamme, lorsque nous donnons la chasse, nous mettons le pic au vent, toute toile dehors, les œuvres mortes en bas, l'antenne et le mât en croix; nous naviguons ainsi sans peine contre le vent; mais le chrétien regarde comme un déshonneur de manier la rame.

Puis le poète nous fait assister à une vente d'esclaves chrétiens.

Le crieur. — Qui veut acheter ces petits garçons? Ils sont gentils! De l'un on m'offre cent deux ducats; de l'autre, deux cents...

Juan. — Qu'est cela? Mère, ces Mores nous vendent-ils, par hasard?

La mère. — Oui, mon fils, notre malheur fait leur fortune.

Le marchand. — Quelqu'un achète-t-il la mère et les fils ensemble?

La mère. — Oh ! terribles et tristes extrémités, pires que la mort !

Le père. — Calmez-vous. Si Dieu nous réduit à cet état, il sait pourquoi il le fait.

La mère. — Le sort de ces enfants m'inquiète. Je ne sais où ils iront...

Le père. — Laissez s'accomplir la volonté du ciel.

Le marchand. — Combien demande-t-on de celui-ci ?...

Le crieur. — On en offre cent deux écus.

Le marchand. — Le donnera-t-on pour cent dix ?

Le crieur. — Non, il faut aller au delà.

Le marchand. — Est-il sain ?

Le crieur. — Il est sain. *(Il lui ouvre la bouche.)*

Le marchand. — Ouvre, n'aie pas peur.

Juan. — Ne me l'arrachez pas, seigneur ; elle tombera d'elle-même.

Le marchand. — L'enfant croit que je veux lui arracher une dent.

Juan. — Doucement, seigneur, elle ne me fait pas de mal. Arrêtez ! doucement !... Je me meurs !

Aidar. — De cet autre, combien demande-t-on ?

Le crieur. — On en offre deux cents écus.

Aidar. — Et pour combien le donnera-t-on ?

Le crieur. — Pour trois cents.

Aidar. — Si je t'achète, seras-tu sage ?

Francisco. — Quand bien même vous ne m'achèteriez pas, je serai sage toujours.

. . . .

Le marchand. — Pour celui-ci, j'offre cent trente.

Le crieur. — Il est à toi...

. . . .

La mère. — Mon cœur se brise!

Le marchand.—Camarade, achète l'autre.—Viens, mon petit, viens t'amuser.

Juan. — Seigneur, je ne puis abandonner ma mère et suivre une autre personne.

La mère. — Va, mon fils, tu n'appartiens plus maintenant qu'à celui qui t'a acheté.

Juan. — Ah! mère! m'avez-vous abandonné?

La mère. — O ciel! que tu es cruel!

Le marchand. — Allons, petit, viens avec moi.

Juan. — Allons-nous ensemble, frère?

Francisco. — Je ne puis... Que le ciel te protège.

La mère. — O mon bien! O ma joie! n'oublie jamais le bon Dieu.

Juan. — Où me conduit-on sans vous, cher père et chère mère?

La mère. — Permettez que je parle un moment à mon fils. Accordez-le-moi, car ma douleur sera éternelle.

Le marchand. — Parle-lui autant que tu voudras, puisque c'est pour la dernière fois.

La mère. — Oui! mais c'est bien la première fois que je me vois dans une pareille disgrâce!

Juan. — Gardez-moi avec vous, mère...

La mère. — Le bonheur s'est éloigné de toi... Tu ignores l'infortune, bien que tu sois sa proie. Que tu

es heureux de ne pas la connaître! — Ce que je te demande, chère âme, puisqu'on m'empêche de te voir, c'est de toujours réciter l'*Ave Maria;* car cette mère de bonté, de vertu... te délivrera...

AIDAR. — Regardez la méchante chrétienne! Quels conseils elle donne à l'enfant! Coquine! Menteuse!

JUAN. — Mère, enfin je ne reste donc pas avec vous? Où me conduiront ces Mores?

LA MÈRE. — Avec toi, ils ravissent tous mes trésors!

JUAN. — En vérité, ils me font peur!

LA MÈRE. — J'ai bien plus peur de te voir aller où tu vas et que tu ne te souviennes plus de Dieu, de toi, ni de moi, car que peut-on augurer de tes jeunes années au milieu de ce peuple, inique artisan de fourberies?

LE CRIEUR. — Tais-toi, vieille, mauvaise pièce, si tu ne veux payer de ta tête les propos de ta langue! — De cet autre enfant n'offre-t-on davantage? Il est plus beau et plus gai que son petit frère.

AIDAR. — Pour quelle somme le donneras-tu?

LE CRIEUR. — Ne t'ai-je pas dit que c'était pour trois cents écus d'or?

AIDAR. — En veux-tu deux cent cinquante?

LE CRIEUR. — Ce sont paroles en l'air.

AIDAR. — La bonne mine de ce garçon m'a charmé... Je consens. — Dis-moi, comment t'appelles-tu?

FRANCISCO. — Seigneur, mon nom est Francisco.

AIDAR. — Puisque tu as changé de maître, change Francisco en Maami.

Francisco. — Cela, non, seigneur patron; tu m'appelleras Francisco.

Aidar. — Le bâton te fera changer de nom et d'humeur.

Francisco. — Puisque le destin funeste nous sépare, père, que m'ordonnez-vous?

Le père. — Que vous viviez en fidèle chrétien.

La mère. — Mon fils, que ni les menaces, ni les plaisirs, ni les cadeaux, ni les coups de fouet et de bâton, ni les promesses, ni les sollicitations, ni tous les trésors du monde, ne te fassent renier le Christ pour imiter le peuple more.

Francisco. — En moi, avec l'aide de mon doux Jésus, ne périra pas la foi, par la séduction ou la crainte.

Le crieur. — Comme cet enfant se montre chrétien!... Mais ces petits garçons commencent toujours par beaucoup pleurer; ils se font Mores ensuite plus facilement que ceux qui sont plus âgés.

Nous sommes ramenés chez Yzuf, le renégat.

Yzuf prie Silvia de sécher ses larmes. Il ne l'a point achetée pour qu'elle reste esclave, mais bien pour être la maîtresse de sa maison. C'est lui qui devrait être racheté, l'amour le fait « esclave de l'esclave »... Il la présente à sa femme Zara, qui est toute à son amour pour Aurélio.

Ces scènes ont de la grâce dans le texte espagnol ; elles perdraient à être reproduites en français.

Silvia raconte son histoire à Zara. A son tour, Zara confie à Silvia qu'elle est éprise de son captif. Zara en est à cette extrémité qu'elle supplie Silvia de la servir auprès d'Aurélio, et, en cas de succès, elle lui promet de la renvoyer dans sa chère patrie. Silvia ne manque pas de répondre : « Tu verras ce que peut faire mon habileté, *por tu gusto y por provecho mio*, pour ton plaisir et mon intérêt. » On voit le parallélisme des deux intrigues. C'est la légende.

Des enfants Mores poursuivent dans la rue Saavedra et Pedro Alvarez.

UN PETIT MORE. — Don Juan no venir, y no fugir, ici mourir !

UN AUTRE. — Ici mourir !

UN AUTRE. — Ici mourir, no fugir, ici mourir !

SAAVEDRA. — Mais son frère, l'illustre Philippe viendra. Il serait déjà venu, si les Flamands luthériens, rebelles, n'avaient fait une si grave offense à la couronne royale.

UN AUTRE. — No racheter, no fugir, Don Juan no venir, ici mourir !

PEDRO ALVAREZ. — S'il venait, vous péririez certainement, vous autres ! peuple infâme !

Un autre. — Don Juan no venir, no fugir, ici mourir.

P. Alvarez. — Avant cela, je verrai jetées par terre ces faibles murailles; je verrai brûler cette caverne de larrons, peine bien méritée pour leurs vices abominables.

. . . .

Saavedra. — Laisse-les, ami Alvarez, et dis-moi maintenant si tu songes toujours à t'évader... et comment?

P. Alvarez. — Par terre... Pourquoi différer, Saavedra? Mes vieux parents sont morts. J'ai un frère avare qui détient mon bien; il connaît mon triste esclavage et ne veut pas payer un réal pour me délivrer... Mon maître pense que je suis noble et que l'ordre de la Merci doit acquitter ma rançon... Je souffre de la faim, je suis nu, accablé de fatigue et de froid; je suis déterminé à mourir en fuyant, plutôt que d'endurer une existence aussi douloureuse.

Saavedra. — As-tu préparé ton sac?

P. Alvarez. — Oui, j'ai dix livres de bon biscuit.

Saavedra. — Mais il y a soixante lieues d'ici à Oran, n'emportes-tu pas autre chose?

P. Alvarez. — J'ai fait une pâte de farine et d'œufs, cuite avec du miel, qu'on m'assure être très nourrissante... Il y a aussi des herbes que je mangerai avec du sel.

Saavedra. — Tu as des souliers?

P. Alvarez. — Trois paires.

SAAVEDRA. — Tu connais le chemin? Par où veux-tu aller?

P. ALVAREZ. — Par le bord de la mer. Nous sommes en été; les Arabes se retirent dans la montagne pour chercher l'air frais... J'ai d'abord à passer deux rivières, puis une colline élevée... De là on aperçoit une montagne, qui domine Oran...

SAAVEDRA. — Que Dieu t'accompagne!

Fatima, la vieille servante de Zara, est magicienne; elle se livre sur la scène à des pratiques de sorcellerie pour contraindre Aurélio à partager la passion de sa maîtresse.

La *Furie* qui obéit aux incantations de Fatima lui avoue que ses sortilèges sont vains, parce qu'un cœur chrétien, attaché au Christ, ne redoute pas les artifices du démon. Pour que le captif « languisse d'amour » et adore Zara, il faut recourir à la *Misère*, qui lasse la patience, et à l'*Occasion*, qui tente les malheureux. « Si elles viennent aux prises avec ton Aurélio, tu verras sa résistance vaincue et faire place à la tendresse. »

Pedro Alvarez est en route pour Oran. Il marche la nuit... La faim et la soif le tourmentent. Il fait une

prière : « *Virgen bendita y bella*, soyez mon guide! Vierge de Montserrat!... protégez-moi dans cette affliction; tendez la main à l'infortuné qui succombe! »

Le jour se lève, Alvarez se cache dans un fourré. « Ici, dit-il, j'attendrai la mort. O très sainte Marie! dans ce péril extrême, je vous abandonne mon corps et mon âme. » Alvarez sera sauvé.

Arrive un autre captif. Lui aussi se cache et fait une prière; il n'est pas découragé. L'espoir de revoir sa femme, ses enfants, sa maison, le soutient. Mais celui-ci ne réussira pas; deux Mores le suivaient, qui le saisissent et l'entraînent. Il est voué au supplice; c'est le contraste obligé.

Ensuite paraît un lion. C'est toujours la légende. On la trouve dans l'histoire d'Androclès et dans le romancero du Cid. Alvarez croit qu'il va périr... Mais la mansuétude du terrible animal le rassure, nul doute qu'il ne lui soit envoyé par le ciel... Un lion déjà n'a-t-il pas conduit un captif à la Goulette? Il s'écrie : « C'est votre ouvrage, ô sainte Vierge!... Compagnon, je te suivrai... Tu n'es pas un lion, mais un agneau. »

Le lion guide Alvarez : « Jamais, dit-il, je n'ai cheminé si allègrement. Oran ne peut être loin... Je te rends grâce, Roi divin! Vierge pure... achevez cette œuvre charitable. Et si vous me délivrez, je serai votre esclave. »

Les personnifications de l'*Occasion* et de la *Misère* se présentent sur la scène aux yeux du spectateur; elles sont invisibles pour Aurélio. Il entend seulement leurs voix qui lui disent : « Tes souliers et tes vêtements sont en lambeaux. — Tu couches sur le sol recouvert d'une peau de bête. — Tu peux sortir tout de suite de cette cruelle situation. — Tu n'as qu'à aimer Zara ta maîtresse, ou seulement à feindre de l'aimer. — Elle est si riche et si belle ! — Qui saura ce que tu as fait ?... »

Aurélio. — Cela n'est pas d'un chevalier, et ce n'est pas ce que je dois au Christ et à mon sang de gentilhomme, *á mi hidalga sangre.*

L'Occasion. — Vois comme elle est tendre, douce et amoureuse, la belle Moresque...

Zara. — Tu es seul, Aurélio ?... Entrons dans ma maison...

Il est sur le point de faiblir; puis il se redresse, et s'écrie :

« Aurélio, où vas-tu ?... Arrière les mauvaises pensées !... Je suis chrétien, et dois vivre en chrétien !... Rien ne m'éloignera de mon Dieu !... »

Aurélio et Francisco se rencontrent dans la rue.

Francisco. — Aurélio, as-tu vu mon frère ?

Aurélio. — Tu parles de Juanico ?

Francisco. — Oh ! souverain Dieu ! Je ne saurais dire mon souci. Il te suffira de savoir, pour connaître ma peine, que mon frère a vendu son âme à Satan.

Aurélio. — A-t-il renié, de grâce ?

Francisco. — Dis-tu que renier soit une grâce ? S'il le fait, ce sera une disgrâce. Il a déjà donné sa parole de se faire Turc, et c'est ce qui m'afflige. Ce sont les cadeaux qui l'ont séduit.

Aurélio. — Regarde-le, Francisco, le voilà. Certes il est magnifique. *(Juan paraît, habillé élégamment à la turque.)*

Francisco. — Ces habits l'ont perdu...

Aurélio. — Soyez le bienvenu, Juan.

Juan. — Ignorez-vous que maintenant je m'appelle...

Francisco. — Comment ?

Juan. — Comme mon maître... Soliman.

Francisco. — Un poison serait préférable*, qui empoisonnerait cet homme !... Il a pris son nom. — Que dis-tu, traître ?

Juan. — Qu'il ne soit pas question de cela, sinon je le rapporterai à mon maître. Je m'appelle Soliman... Il me menace ! C'est bon !

---

* Soliman est aussi le nom du *sublimé*, qui est un poison.

FRANCISCO. — Embrasse-moi, frère chéri.

JUAN. — Frère ! Depuis quand ? Que le chien s'éloigne, que sa main ne me touche pas !

FRANCISCO. — Pourquoi, cher frère, changes-tu ma joie en larmes ?

JUAN. — Voilà une grande sottise ! Y a-t-il rien de plus agréable que d'être More ? Vois le beau vêtement que mon maître m'a donné. J'en ai un autre de brocart plus riche et mieux fait. Je mange du kouskous savoureux, je bois des liqueurs sucrées... Suis mon conseil, tu t'en trouveras bien. Et laisse-moi, parce que c'est péché de s'entretenir si longtemps avec des chrétiens. *(Il s'en va avec une gravité affectée et en se moquant.)*

AURÉLIO. — Y a-t-il malheur pareil ? Le démon tend ici ses filets pour empêcher le chrétien d'aller au ciel.

FRANCISCO. — O tendre jeunesse, comme promptement tu es vaincue ! Elle est sollicitée dans cette Sodome, et combattue avec des présents !...

Aurélio et Silvia ont promis d'aider leurs maîtres dans leurs amours ; ils y mettent tant de zèle, qu'ils sont surpris dans les bras l'un de l'autre par Zara et Yzuf. Zara dit à Silvia qu'elle est une chienne et Yzuf menace Aurélio ; mais les coupables s'excusent. Chacun courtisait l'autre dans l'intérêt de son seigneur.

Cela paraît tout simple, et des remerciements succèdent aux insultes. Il faut passer sur ces détails.

Au dénouement, nous assistons à l'audience du roi. Il siège sur une estrade, entouré de Mores. Juan, le petit renégat, se tient devant lui.

Le roi, qui spécule sur la vente des esclaves, est furieux parce qu'à Tetuan, Don Antonio de Toledo a pu se racheter pour sept mille ducats seulement. *Un tan ilustre y rico caballero!* « Un si illustre personnage et si riche ! » Yzuf, lui, a été dénoncé comme possédant des captifs « de rachat ». Le roi est mécontent de Yzuf, qui n'a pas voulu se charger de relever les fortifications d'Alger et de creuser les fossés. On redoute toujours l'arrivée de la flotte espagnole.

Il commande à Yzuf d'amener Aurélio et Silvia, puis il lui rembourse les mille ducats qu'ils lui ont coûtés ; pour leur rançon, il exigera le double. Mais il interrompt l'audience pour statuer sur le cas du fugitif que les Mores ont arrêté sur la route d'Oran.

Le roi l'interroge. Il avoue qu'il a voulu s'échapper.

Le roi. — Tu es Espagnol ?

Le captif. — Je suis né à Malaga.

Le roi. — Ta hardiesse le prouve. Donnez-lui six cents coups de bâton sur les épaules, bien appliqués, et cinq cents autres sur le ventre et sur ses pieds fatigués.

LE CAPTIF. — Sans justice et sans raison, tant de tourments !

Le roi ordonne qu'on écorche le captif; puis il dit : « Je ne sais quelle race est celle de ces chiens d'Espagnols ! Qui s'évade ? les Espagnols ! Qui méprise les chaînes ? les Espagnols !... Dans leur cœur, le ciel suscite un courage indomptable... Je reconnais une vertu chez eux : ils tiennent leurs serments. Les deux Sossa, gentilshommes portugais, qui ont été relâchés sur parole, m'ont confirmé dans cette opinion. Don Fernando de Ormaza s'est aussi rendu en Espagne et s'est acquitté de sa promesse, un mois avant le terme convenu. »

Le trait n'était pas pour déplaire à un auditoire espagnol.

Le roi offre enfin à Aurélio et à Silvia la liberté, moyennant deux mille ducats qu'ils enverront d'Espagne. Ils acceptent.

La dernière scène est empreinte d'un vif sentiment religieux. Le petit Francisco annonce que le vaisseau des Révérends Pères de la Merci entre dans le port, et il dit : « Parmi eux est un Frère Trinitaire... très connu parce qu'il a vécu longtemps à Alger et racheté les captifs. Il a donné l'exemple d'un grand amour de la chrétienté et d'une rare prudence. Son nom est Fray Juan Gil. »

Aurélio dit à son tour : « Fray Jorge de Olivarès, de l'ordre de la Merci, n'a pas fait preuve ici de moins de vertu et d'intelligence. Après avoir dépensé vingt mille ducats, il est resté engagé pour sept mille autres ducats. O l'admirable charité ! »

Saavedra. — Quel beau jour, camarades ! Les religieux de la Merci sont dans le port ! ma délivrance est certaine.

Sébastien. — Je n'espère rien ; il n'y a personne dans mon pays qui puisse m'aider.

Un autre. — Moi, je ne suis pas découragé.

Francisco. — Dieu nous secourra, frères !... Le Seigneur, à qui nous devons la vie, ne nous abandonnera pas. Demandons-lui, comme à un père, de nous ramener ; et supplions Notre-Dame, sa mère, d'intercéder pour nous... Elle est notre force et notre rempart, notre guide et notre refuge.

Saavedra. — Tournez, très sainte Vierge Marie, vos yeux qui sont la lumière et la gloire du ciel, vers les malheureux qui pleurent !... Secourez-nous, bienheureuse et sainte Vierge !

Puis Cervantes, s'adressant au public, dit : « Illustre auditoire... si cette représentation de la vie d'Alger vous semble imparfaite, il faut pardonner à l'auteur, en raison de ses intentions. »

III

LOS BAÑOS DE ARGEL

Lorsque fut publiée la Ire partie du *Don Quichotte*, en 1605, le public y trouva un épisode relatif à l'esclavage ; c'est la nouvelle du *Captif*. Elle est d'une forme parfaite. La fable diffère de celle du *Trato*. Cervantes a déposé sa colère ; il raconte une histoire d'amour dont un des bagnes d'Alger est le théâtre.

Don Lope est un gentilhomme espagnol qui a servi en Flandre et combattu à Lépante. Il a été pris par les corsaires, conduit à Constantinople, et ensuite à Alger. Il est de ceux qu'on sait ou qu'on croit devoir être rachetés, et il n'est pas astreint au travail.

Au-dessus des murs du bagne, s'élevait la maison d'un More opulent dont les fenêtres étaient fermées par des jalousies, suivant l'usage du pays. Un jour Don

Lope vit sortir d'une de ces fenêtres une canne de jonc, au bout de laquelle pendait un paquet. Le jonc s'agitait de haut en bas, « comme s'il eût fait signe de venir le prendre ».

Plusieurs des prisonniers s'approchèrent de la muraille, mais la canne se redressa, « comme si l'on eût dit non, par un mouvement de tête ». Don Lope à son tour s'avança, et la canne tomba à ses pieds. Il détacha le paquet, qui contenait dix pièces de monnaie d'une valeur de dix réaux chacune. Il continuait à regarder la fenêtre, quand il en vit encore sortir une main blanche; c'était évidemment celle de la personne bienfaisante qui avait donné l'argent. Reconnaissants, les captifs firent des salutations à la manière arabe. Peu après, parut, à la même fenêtre, une petite croix de jonc qu'on retira presque aussitôt. Don Lope ne douta pas qu'une chrétienne habitât dans cette maison.

Le jonc et le mouchoir se montrèrent de nouveau; les choses se passèrent comme la première fois. Le mouchoir enveloppait quarante écus d'or espagnols, et un billet en arabe, au bas duquel était tracée une croix. Un renégat lut le billet. Il était ainsi conçu :

« Quand j'étais enfant, mon père avait une esclave qui m'apprit dans ma langue la prière chrétienne, et qui me dit bien des choses de Lella Maryem (la Vierge Marie). La chrétienne mourut, et je sais qu'elle n'est pas allée au feu, mais auprès d'Allah, car depuis je l'ai vue deux fois et elle m'a dit de passer en pays de chrétiens. Je ne sais comment m'y rendre. J'ai regardé

beaucoup de chrétiens par cette fenêtre, mais aucun ne m'a semblé gentilhomme, si ce n'est toi. Je suis jeune et belle, et j'ai beaucoup d'argent à emporter avec moi. Vois si tu peux faire que nous nous en allions. Là, tu seras mon mari, si tu veux; si tu ne le veux pas, Lella Maryem me donnera quelqu'un avec qui me marier. C'est moi qui écris cela; mais prends garde à qui tu le feras lire, et ne te fie à aucun More parce qu'ils sont tous trompeurs... Je voudrais que tu n'en parles à personne, car si mon père venait à le savoir, il me jetterait dans un puits et me couvrirait de pierres. Je mettrai un fil au jonc, attaches-y ta réponse, et, si tu n'as personne qui te l'écrive en arabe, fais-la-moi par signes. Lella Maryem fera que je l'entendrai. Qu'Elle et Allah te conservent ainsi que cette croix que je baise souvent, comme l'esclave me l'a recommandé. »

Don Lope répond à la Moresque qu'il lui sera dévoué jusqu'à la mort. « Tu dis que tu seras ma femme, si tu arrives en pays de chrétiens; je te promets comme bon chrétien d'être ton mari, et tu sais que les chrétiens tiennent mieux leur parole que les Mores. Qu'Allah et Maryem, sa mère, t'aient en leur sainte garde. »

Le captif reçut encore ainsi, en monnaie d'or et d'argent, plus de cinquante écus, « lesquels, dit-il, doublèrent cinquante fois notre allégresse ».

La Moresque était fille d'Agi-Morato, musulman riche et puissant. Quatre jours après, elle fait à Don Lope un autre présent de cent écus d'or, et y joint un billet qui

lui prescrit de racheter ses amis et lui-même, d'aller en Espagne et de ramener une barque pour l'enlever. Zoraïde ajoutait : « On me trouvera dans le jardin de mon père, au bord de la mer, où je passerai l'été avec mon père et mes serviteurs. Je sais que tu reviendras plutôt qu'un autre, parce que tu es gentilhomme et chrétien. »

L'histoire finit bien. Agi-Morato, le père, est un peu maltraité; mais le captif s'enfuit avec Zara sur une barque, et gagne l'Espagne.

La nouvelle est une œuvre toute littéraire. Cervantes l'a refondue dans sa pièce *los Baños de Argel*, où il a repris avec véhémence et amertume la plainte du *Trato de Argel.*

La pièce a le même sujet que la nouvelle. Elle n'a jamais été jouée. Le poète nous fait d'abord assister à une descente de Mores sur les côtes d'Espagne. Caurali, capitaine à Alger, et le renégat Yzuf font une expédition contre la petite ville de Mollorido. Yzuf est originaire du pays; c'est lui, le traître, qui sert de guide aux corsaires.

La ville est fortifiée, mais les gardiens sont en défaut et les Mores triomphent facilement. Ils allument l'incendie. Les habitants sortent de leurs maisons, em-

portant ce qu'ils possèdent de plus précieux. Ils sont dépouillés et faits prisonniers. Sur le rempart paraît d'abord *el Viejo*, ou le Père, avec ses deux enfants dans ses bras. Épouvanté, il s'écrie : *Turcos son!* « Voilà les Turcs ! » Puis arrivent le sacristain qui sonne la cloche d'alarme, et un gentilhomme, Don Fernan, qui au milieu de la confusion cherche la belle Constanza, *su dulce y honrada esposa*.

Avant le retour de l'expédition, Cervantes nous introduit dans le bagne du roi. Le surveillant Baxi appelle les captifs; il les injurie et les frappe. Il en envoie un au port, un autre va fendre du bois; trente montent sur une barque; soixante sont employés aux fortifications. Un des esclaves dit : « Il y en aurait deux mille que la besogne ne leur manquerait pas. » Un autre s'enquiert de ce qu'on fera des Espagnols nobles : « Attends à demain, répond Baxi; où il y a de l'argent, il y a le repos. »

Don Lope est un gentilhomme de distinction. Il est accompagné de Vivanco, de condition inférieure. Sans être assujettis au travail, ils traînent la chaîne aux pieds.

Don Lope intervient en faveur d'un prisonnier malade, exténué, que le gardien maltraite. « Je le guérirai, réplique Baxi, avec la sueur de ce bâton. » Le chrétien est un brave soldat, digne de pitié. On n'écoute pas Don Lope. « Quand un esclave meurt, remarque

Vivanco, les Mores disent que le malheureux était malade ! »

Don Lope se promène avec Vivanco. Il aperçoit à la fenêtre étroite d'une maison qui domine le bagne, un mouchoir qui pend au bout d'une canne de jonc. Vivanco se présente, la canne se relève. Don Lope s'avance à son tour, la canne s'abaisse devant lui. Le mouchoir contient onze écus d'or et un doublon, qui est comme « le *pater noster* de ce rosaire ». « La pêche est bonne, dit Vivanco, bien qu'on la doive à Mahomet. » C'est l'histoire même du *Captif*.

Hazen est un renégat repentant, le bon renégat, qui veut retourner en Espagne et abjurer ; mais pour rentrer dans son pays, il lui faut des attestations émanant des plus considérables parmi les chrétiens d'Alger.

Hazen prie Don Lope de lui accorder un témoignage qui sera tout-puissant. « Encore très jeune, il a été contraint à se faire Turc ; il a toujours traité les captifs avec humanité et, dans son cœur, jamais il n'a cessé d'éprouver les sentiments d'un chrétien. » Don Lope consent à le servir ; mais il voudrait savoir quelle est la personne généreuse qui a donné l'argent. Hazen lui apprend que la maison appartient au More Agi-Morato. Sa fille, très belle, doit épouser un prince arabe, Muley-Maluco, futur roi de Fez. Elle a été élevée par une esclave chrétienne, Juana, « la couronne des captives », qui lui a enseigné sa religion.

La canne de jonc se montre. Don Lope s'approche.

C'est toujours la même scène. La Moresque ne fait pas voir sa main blanche, comme dans la nouvelle, mais la somme, cette fois, est importante, et il y a un billet. Don Lope et Vivanco sont interrompus au moment où ils vont le lire.

Arrivent, en effet, un More et le gardien conduisant un esclave, la tête entourée d'un linge taché de sang. On lui a coupé les oreilles. C'est la troisième fois qu'il s'échappe. Le maître est irrité; il a payé trente *doblas* pour le faire reprendre. « Je t'avais averti, lui dit-il, qu'il t'adviendrait malheur si tu essayais de te sauver par terre. »

L'esclave réplique qu'il ne renoncera jamais à s'évader : « Augmente le poids de mes chaînes, dit-il, tu peux me regarder comme perdu... rien ne m'empêchera de fuir par terre, par les airs, par l'eau, par le feu, si tu ne me coupes aussi les pieds. »

Un More demande : « Celui-là n'est-il pas Espagnol? » et le maître répond : « Ne le vois-tu pas à sa bravoure? »

Don Lope et Vivanco lisent enfin le billet. C'est celui de la nouvelle du *Captif*. Cervantes le transcrit fidèlement. Il se termine ainsi : « Fais-moi savoir comment on te nomme, ne te fie à aucun More ou renégat. Mon nom est Zara. Que Dieu te garde. »

Don Lope et son suivant sont pénétrés de gratitude; c'est le ciel qui se manifeste sur la terre dans cet événement « d'un caractère divin ».

Nous sommes sur le port. Voici un douloureux spectacle auquel Cervantes a dû assister souvent. Le roi, le cadi, une foule de Mores, et Hazen, le bon renégat, attendent Caurali, Yzuf, le mauvais renégat, et sa troupe qui reviennent de l'expédition en Espagne. Ils débarquent, on les complimente. Ils ramènent de Mollorido cent vingt prisonniers. Yzuf se vante d'avoir mis son pays à feu et à sang. On voit le malheureux père, le *Viejo*, et ses deux enfants, qui sont les neveux d'Yzuf, puis le sacristain et Don Fernan. L'indignation de Hazen est à son comble. Cervantes prépare ainsi la scène tragique qui éclatera tout à l'heure entre le bon renégat et le mauvais. Caurali a prudemment caché Constanza. Le roi interroge le sacristain et l'appelle *Papaz*, prêtre. Le personnage est vêtu d'une soutane en guenilles. Il joue le rôle comique du *gracioso*. Il déclare être le sonneur ou le musicien du ciel... Le roi demande si, dans le nombre des prisonniers, il y a des hommes capables de manier la rame, des chefs et des petits garçons. On lui présente les fils du *Viejo;* ils sont d'une grande beauté, mais trop jeunes. Ils feront des « pages pour Mahomet ».

Resté seul avec Yzuf, Hazen l'invective, profère des menaces terribles, le renvoie « aux lacs de Sodome », puis le frappe et le blesse. Le cadi arrive. Yzuf dénonce Hazen comme chrétien, et meurt. Hazen est arrêté et aussitôt condamné.

Hazen est le renégat qui paye sa faute de la vie; il

confesse hautement sa foi. Une croix de bois entre les mains, il s'écrie : « Chrétiens, je ne suis pas More, mais chrétien. Dites-le en Espagne, à mes parents, si vous sortez jamais de cet exil. » Le cadi lui fait couper la langue. Son attitude ne laisse pas que de provoquer l'admiration. « Si le chien est Espagnol, dit le cadi, il n'y a rien qui doive m'étonner ».

Nous retrouvons l'intrigue romanesque. Constanza a été placée par Caurali dans son sérail. Alima, sa femme, lui témoigne de la bienveillance. Don Fernan, l'époux de Constanza, est aussi l'esclave de Caurali. Alima se prend, bien entendu, de passion pour le captif. De son côté, Caurali est amoureux de Constanza. C'est un jeu auquel se plaisait Cervantes. Don Fernan feint de servir les intérêts de Caurali auprès de sa propre femme, et Constanza s'engage par une promesse analogue envers Alima. Ils sont surpris... On a vu une scène pareille dans le *Trato de Argel*.

. . . .

Zara, la bien-aimée de Don Lope, vêtue élégamment, visite Alima. Elles sont amies. Zara est allée sur le

port, où elle a assisté au supplice de Hazen. Très émue, elle fait un long récit, à l'imitation de celui de la mort du prêtre dans le *Trato de Argel*. Hazen bravait les tourments avec joie. Il semblait goûter déjà la félicité céleste. Tous avaient les larmes aux yeux. Zara elle-même a pleuré; mais elle a l'âme tendre, c'est son excuse. Elle n'ose pas avouer encore qu'elle est chrétienne.

Le *Viejo* rencontre le sacristain dans la rue. Il lui reproche d'être trop familier avec les femmes, et peu scrupuleux sur l'observation des lois de l'Église. Le sacristain répond qu'il appartient à un janissaire, « un bon chien qui ne le mord pas et n'aboie pas »; il mange ce que son maître lui donne...

Ils sont assaillis par une troupe d'enfants mores qui les poursuivent de leurs moqueries. Cette scène avait beaucoup plu dans le *Trato de Argel*, et Cervantes l'a reproduite ici pour obtenir un nouveau succès.

Un petit More dit : « No racheter, no fugir. »

. . . .

Le sacristain répond : « Oh! fils de putain, petit-fils de cornard, neveu de coquin, frère de traître et de sodomite!... Écoutez, petits chiens, sus, sus, soyez attentifs. Je vais vous expliquer pourquoi Don Juan ne

vient pas. Il doit y avoir une grande guerre dans le ciel, et Don Juan est le général. Attendez qu'elle soit finie... Vous verrez qu'il vous arrangera bien. »

Le sacristain porte un baril plein d'eau; un Juif passe.

Le viejo. — N'est-ce pas un Juif?

Le sacristain. — Holà! Juif, écoute.

Le Juif. — Que me veux-tu, chrétien?

Le sacristain. — Que tu te charges de ce baril...

Le Juif. — C'est aujourd'hui le sabbat, je ne puis... Demain, bien que ce soit un dimanche, j'en porterai deux cents...

Le sacristain. — Demain, c'est ma fête à moi! Chien de Juif, ne disputons pas!

Le Juif. — Quand tu me tuerais, te dis-je, je ne puis pas prendre le baril.

Le sacristain. — Vive Dieu! chien, je t'arracherai les entrailles...

Le Juif. — Aïe! Aïe! misérable que je suis! par le Dieu saint, si ce n'était pas le sabbat, bon chrétien, je te le porterais.

Le viejo. — Laisse-le, je t'en prie.

Le sacristain. — Je le fais pour toi... Si je te rencontre une autre fois...

Le Juif. — Je te baise les pieds et les mains! Que le Seigneur te paie le bien que tu m'as fait!...

Les deux enfants du *Viejo* ont été achetés par le cadi. Le *Viejo* les rencontre dans la rue, conduits par un esclave. Ils sont habillés à la turque.

Le viejo. — Mes chers trésors, quels costumes élégants!... Où sont les vêtements pauvres qui faisaient voir que vous étiez les brebis du Christ?

Juan. — Père, ne vous affligez pas, nous n'avons pu faire autrement; vous n'avez rien à craindre... Nous restons fidèles à Dieu... le vêtement ne défait pas ce que le cœur a fait.

Francisco. — Père, avez-vous quelque chose pour notre goûter?

Le viejo. — Se peut-il? Une créature aussi simple!

Juan. — Simple! Il montrera son intelligence.

L'esclave, *au Viejo*. — Mon ami, ne vous arrêtez pas. Si cela vous plaît, venez avec nous.

Juan. — Non, il vaudrait mieux qu'il ne vînt pas avec nous.

. . . .

Francisco. — Père, prenez cette croix qu'on m'avait enlevée et mettez-la à mon rosaire.

Le viejo. — Je le ferai volontiers.

JUAN. — Père, laissez-nous, nous sommes en retard. — Où allons-nous?

L'ESCLAVE. — Nous nous rendons au jardin d'Agi-Morato. Il faut beaucoup de temps...

FRANCISCO. — Marchons donc, ne nous arrêtons plus.

L'ESCLAVE. — Là, nous serons seuls, nous pourrons danser, jouer des instruments, faire des cabrioles... C'est l'intention du cadi que, le vendredi, nous nous réjouissions et prenions une agréable récréation.

JUAN. — Il ne faut pas demander à notre père de nous accompagner, cela fâcherait le maître.

FRANCISCO. — Père, je m'appelle Francisco et non Hazan, Ali ou Jaer. Je suis chrétien, et chrétien je resterai quand même on me mettrait deux garrots et le couteau à la gorge.

JUAN. — Vous voyez comme il parle : il agira mieux encore.

L'ESCLAVE. — Allons, chantez quelque chose!

Tous, en chœur, chantent un cantique patriotique :

Au bord de la mer
Sont quatre captifs malheureux,
Les yeux tournés vers leur patrie.
Ils pleurent et ils chantent :
« O chère Espagne,
Qu'il serait doux de te posséder! »

. . . .

Surviennent le cadi et Caurali.

Le cadi, *au Viejo.* — Chien, ne t'ai-je pas interdit de voir tes fils?

Francisco. — Pourquoi? N'est-il pas notre père?

Juan. — Tais-toi, mon frère, n'excite pas le tyran contre nous.

Francisco. — Tu veux m'ôter le plaisir de voir mon père? Jamais tu ne seras bon chrétien. — Père, emmenez-moi avec vous. Cet ennemi ne me dit que de méchantes paroles.

Le cadi, *au Viejo.* — Qu'attends-tu? *(A l'esclave.)* Chien, si tu laisses ce chien parler aux enfants, tu verras ce qui t'arrivera.

L'esclave. — Ce sont des lambeaux de son âme.

Le cadi. — Chien, tu répliques...

Caurali. — Tiens-toi, ne dis rien.

Francisco. — Dieu me soit en aide!... La *Moresquerie* est irritée...

Juan. — Tais-toi, frère, par ta vie!

Caurali. — Cet enfant a une grâce singulière.

Le cadi. — Tu l'as vu? Sache que je l'adore et que je veux l'adopter, lorsqu'il se sera fait More.

Francisco. — Sachez aussi que je me moquerai de lui, quand même il me donnerait des montagnes d'or et encore trois réaux de poids, entiers et valables, et deux maravédis par-dessus le marché.

Le cadi. — Que dis-tu de ces gentillesses?

Caurali. — Elles sont merveilleuses.

Don Lope et Vivanco sont libres. Ils se sont rachetés avec l'argent de Zara. Celle-ci avertit Don Lope, dans un billet, qu'elle sera le vendredi suivant à la promenade et qu'ensuite elle ira dans le jardin de son père pour mener à bonne fin leur projet de fuite et leur intrigue. Vivanco remarque judicieusement qu'ils auront gagné bien plus qu'ils n'ont dépensé, si cette âme est véritablement chrétienne.

On assiste au rendez-vous. Zara et Alima paraissent sur la promenade, voilées et cachées sous des manteaux ; elles sont accompagnées de Constanza et d'une autre amie.

Don Lope et Vivanco s'attachent aux pas des dames. Il y a encore ici une scène dont le français ne saurait rendre l'élégance tout espagnole. Zara se fait connaître de Don Lope. Ils se mettent d'accord...

Le P. Haedo blâme sévèrement les Moresques qui couraient ainsi la ville, à la faveur de leur voile. Il est rare, dit-il, qu'elles soient honnêtes, *rara es la que es casta*. Mais il les excuse : « Les maris ont de mauvaises mœurs et méprisent leurs femmes... »

Juan et Francisco jouent à la toupie, dans le jardin du cadi.

Francisco. — Tu troubles mon repos, cesse tes sanglots. As-tu vu plus belle toupie? Que Dieu te sauve!

Juan. — Laisse cela. Bien d'autres soucis nous attendent.

Francisco. — Tu t'inquiètes de cela, frère?... Ne pense pas que je veuille me faire More, quoi que cet être inhumain puisse m'offrir d'argent ou d'or, car je suis Espagnol et chrétien!

Juan. — Voilà ce que je crains, et je pleure.

Francisco. — Comme je suis peu avancé en âge, tu doutes de mon courage!

Juan. — C'est la vérité.

Francisco. — Imagine que j'ai une force divine contre les tyrannies humaines. Je ne sais ce qui me conseille. C'est une voix muette dans le cœur, qui ne parle pas à mon oreille, mais qui m'inspire un grand désir de la mort. Je dois être un nouveau juste; et toi, sois un autre pasteur.

. . . .

Juan. — Qu'il en soit ainsi, Divin Amour! Je me soumets à ta volonté. Laisse cet amusement et récitons nos prières.

Francisco. — L'*Ave Maria* me ravit.

Juan. — Et le *Pater noster?*

Francisco. — Aussi.

Juan. — Et le *Credo?*

Francisco. — Je le sais par cœur.

JUAN. — Et le *Salve ?*

FRANCISCO. — Quand on me donnerait deux toupies, je ne me ferais pas More.

JUAN. — Quelle puérilité !

FRANCISCO. — Penses-tu que je veuille rire ?

JUAN. — Nous discourons de ces choses comme si nous étions des hommes. Est-il bien de s'entretenir de toupies ?

FRANCISCO. — Il ne faut pas pleurer toujours, mon frère... et prenez garde que la tourmente de Mahomet ne vous engloutisse... Je sens en moi une âme altérée de Dieu, et ni la toupie, ni la corde, ni les fontaines d'Alger n'apaiseraient ma soif. Malgré mes enfantillages, ne croyez pas que je sois sans courage, car en moi-même il n'y a pas une place que Dieu ne remplisse. Ayez souci de vous-même et vous recommandez à Dieu dans l'assaut qui nous menace. Sinon je combattrai pour nous deux. J'ai l'*Ave Maria* cloué dans le cœur ; c'est l'étoile qui me guide sur cette mer d'afflictions, vers le port d'allégresse...

JUAN. — Dieu se mire dans tes paroles, je ne m'en étonne pas, en t'entendant t'exprimer si noblement... Malheur à nous, voilà le cadi avec ses importunités !...

FRANCISCO. — Recours à l'*Ave Maria*, tu verras quelles forces il a.

LE CADI. — Allons, enfants, à quoi êtes-vous occupés ?

JUAN. — Comme vous voyez, mon frère joue à la toupie.

Le cadi. — Et toi, que fais-tu ?

Juan. — Je faisais mes prières... car je suis pécheur.

Le cadi. — Quelles prières dis-tu ?

Juan. — Seigneur, celles que je sais.

Francisco, *jouant à la toupie.* — Il répond parfaitement... Il récitait l'*Ave Maria.*

Le cadi. — Il pourrait cesser de jouer en ma présence... Cet enfant me fait peine... *(A Francisco.)* Que dis-tu ?

Francisco. — *Ave Maria.*

Le cadi, *à Juan.* — Que réponds-tu ?

Juan. — *Gratia plena.*

Caurali. — L'aîné est le maître du petit.

Juan. — Je ne le fais pas voir. Il a, lui, une belle intelligence.

Francisco. — Oh ! qu'il convient bien de répéter ici le *Pater noster*... Je veux réciter la dernière prière que ma mère m'a enseignée et qui est bonne pour la mort.

Le cadi. — Que vas-tu dire ?

Francisco. — *Je crois en Dieu le Père...*

Le cadi. — Par Allah... je me dispose à sa perte.

Francisco. — Vous vous troublez déjà? Si cela vous indigne, qu'arrivera-t-il quand vous m'entendrez réciter le *Salve Regina ?*... Les quatre prières que je sais, ce sont des boucliers contre tes cimeterres aigus et tes honteux artifices.

Le cadi. — Lève seulement le doigt en disant : « *I la, I lala* »...

FRANCISCO. — Dans le livre de prières, cela ne se trouve pas, je ne puis le répéter.

JUAN. — Et moi, je ne le veux pas.

LE CADI. — C'est nous lasser en vain. Ramenez-les à ma maison. Ils devront périr.

FRANCISCO. — Jetez la toupie au loin! J'abandonne ce costume grossier, mon âme se fait invincible; il convient d'alléger celui qui veut parcourir une telle carrière... *(Il se dépouille de ses vêtements.)* Mon frère, soyez le pasteur courageux. Un juste qui est un petit pécheur, avec la grâce de Dieu, marchera derrière vous. Allons, tyrans féroces... Dans cette lutte où vous faites appel à la rage, vous n'arracherez pas autre chose de ma bouche que l'*Ave Maria*.

CAURALI. — Entrons, le régal le fera plutôt changer que le fouet et le bâton.

LE CADI. — Je serai maudit par Mahomet, si je ne dompte ces deux enfants.

FRANCISCO. — Tu ne le crains pas?

JUAN. — Je ne le crains pas.

C'est le jour de Pâques au bagne; les captifs s'apprêtent à représenter dans la cour un *auto*, après la messe. Baxi, le gardien, est à la porte. Il perçoit deux aspres par personne. — « Ces Espagnols sont des satans, dit-il, de vrais diables, ils sont aptes à tout. Je

ne céderais pas ma place pour dix écus. Les voilà qui viennent à l'office. »

Le *Viejo* veut entrer, mais comment? il n'a rien. Don Lope paye pour lui. Le sacristain acquitte le droit en donnant un mouchoir qu'il a dérobé à un Juif.

Un More s'approche : « Je parie qu'ils sont plus de deux mille... Voyons, de la porte, comment ils célèbrent leur fête... C'est aujourd'hui que leur Christ est ressuscité. »

On fait une grande musique de contre-point. Le cadi a prêté ses chanteurs. Caurali est dans l'assistance.

Vivanco remarque combien il est étrange que les infidèles permettent aux captifs de célébrer la messe dans le bagne. Mais les Mores ne sont pas toujours aussi tolérants. Plusieurs fois, la cérémonie a été troublée, et le prêtre, encore revêtu de ses ornements, a été traîné dans les rues et massacré.

On commence par jouer un *coloquio* de Lope de Rueda, « aussi vieux que le temps ». Mais on sait qu'il « fera plaisir ». C'est en effet une joie pour les Espagnols que ce souvenir de la patrie. Le sacristain interpelle Caurali ; on le chasse. Vivanco demande s'il y aura des bergers couverts de peaux de chèvre, *pellicos*, comme en Espagne : « On dirait des mendiants ! Quelle triste comédie de prisonniers mourants de faim et quelle misérable mise en scène ! » — Don Lope répond qu'il faut tenir compte de l'intention. *(On chante.)*

VIVANCO. — Mieux vaudrait pleurer.
DON LOPE. — Il n'y a pas de larmes un pareil jour.
VIVANCO. — Cette musique est hérétique...

Tout à coup, un More crie : « Chrétiens, alerte! Ouvrez à un de vos frères qui est blessé et fermez les portes! »

Deux chrétiens entrent, ensanglantés. L'un d'eux explique que les Mores ont cru voir l'*armada* d'Espagne en mer; c'était un mirage. La population a été saisie d'une terreur folle et d'une violente fureur. Il semblait que la flotte de Don Juan, avec ses flammes et ses banderoles, pénétrait dans le port. Les janissaires se sont jetés sur les chrétiens et en ont tué un grand nombre.

Mais voici l'autre chrétien qui raconte que le cadi, exaspéré de ne pouvoir contraindre le petit Francisco, « ce joyau du baptême », à se laisser circoncire, l'a fait attacher à une colonne et l'a tellement frappé que l'enfant est une véritable image du Christ. « J'ai cru, dit-il, qu'il avait expiré. »

Le *Viejo* élève alors la voix et profère cette plainte : « Douce moitié de mon âme... que Dieu garde sa vie jusqu'à ce que j'aie pu voir l'affligé dans cette vallée d'amertume... » — Le chrétien reprend : « Est-ce le père, seigneur? » — Don Fernan répond : « Oui, le père est ce pauvre hidalgo, un bon chrétien. Nous sommes de la même ville. Que ces fêtes finissent! les

comédies des captifs se terminent souvent comme les tragédies... »

Nous sommes dans le palais du roi.

Le cadi. — C'est une étrange chose!... On a vu tomber des pluies de sang, des morceaux de cimeterres et de boucliers...

Le roi. — Les chrétiens appellent cela des prodiges...

Baxi. — Cette plaisanterie t'a coûté plus de trente esclaves.

Le roi. — Peu importe! quand même tous auraient été égorgés!

Le cadi. — La surprise m'a fait tomber des mains le nerf de bœuf...

Le roi. — Que faisais-tu?

Le cadi. — Je fustigeais un chrétien... Il est très jeune, et ni cadeaux, ni promesses, ni menaces ne réussissent à le faire More.

Le roi. — Serait-ce l'enfant espagnol de l'autre jour?

Le cadi. — Lui-même.

Le roi. — Ne t'étonne pas; puisqu'il est Espagnol, tes bons procédés, tes colères, tes châtiments ne le

convertiront point. Tu connais mal cette canaille rude, entêtée, féroce, arrogante, indomptable et hardie...

. . . .

On amène un chrétien arrêté en mer. Il s'était enfui sur un radeau fait de roseaux et soutenu par des calebasses. Il espérait être poussé vers la terre d'Espagne.

Le roi. — Tu es Espagnol?
Le chrétien. — Je ne le nie pas.

Entrent le sacristain, portant un enfant au maillot, et un Juif.

Le Juif. — Ce chrétien m'a volé cet enfant qui est mon fils.
Le cadi. — Pourquoi as-tu pris cet enfant?
Le sacristain. — N'est-il pas bon que ces Juifs le rachètent, s'ils ne veulent pas que je lui enseigne le *Pater noster?* Que dites-vous, Rachel, Sédécias, Sadoc ou Zabulon, ou Diable?
Le Juif. — Seigneur, cet Espagnol est la ruine de notre Juiverie, il n'y a rien qui soit à l'abri de ses griffes.

Un More et un autre chrétien se présentent.

Le More. — C'est un Espagnol qui s'est évadé pour la vingt et unième fois.

Le roi. — Quand nous tiendrions audience quatre jours, il ne s'agirait que de plaintes contre des Espagnols... Papaz, remets l'enfant à ce Juif... Qu'on ne fasse pas de mal à ce chrétien pour avoir exposé son corps à un si grand danger; son âme devait être dans une terrible angoisse... Et tu es Espagnol?

Le chrétien. — De Valence.

Le roi. — Recommence à fuir! Si on te ramène, je te ferai empaler.

Le sacristain. — Seigneur, faites-moi payer, par ce giton de Juif, le temps que j'ai perdu à courir après lui, et aller à la recherche de ce fils de putain!

Le cadi. — C'est bien dit! Débourse quarante aspres et donne-les au Papaz qui les mérite.

Le sacristain. — Tu entends, ami Juif?

Le Juif. — J'entends bien, mais je ne les ai pas sur moi.

La décision du cadi n'est pas très conforme à la justice, mais dans l'esprit de Cervantes il n'y a point de justice pour les Juifs, même de la part des Mores.

Le *Viejo*, le père, se tient à la porte d'un palais.

Le père. — Oserai-je entrer? Oh! crainte misérable! *(Un rideau s'ouvre, on aperçoit Francisco attaché à une colonne de la façon qui peut le plus exciter la pitié.)*

Francisco prie son père de l'aider à s'étendre sur le sol.

Le père. — Non de cette manière. Il faut encore imiter le Christ; si tu t'achemines vers le ciel, tu ne dois pas te coucher à terre.

Francisco. — O père, approchez-vous de moi; vous voir est une consolation... La mort glacée, avec sa cruelle agonie, m'invite à vous quitter.

Le père. — Mets ton âme sur mes lèvres... Hélas! il meurt.

Francisco. — Adieu, je meurs.

Le père. — Dieu, vers qui tu aspires, veuille nous réunir là où je désire atteindre... Il exhale le dernier soupir... Va en paix, belle âme, vers celui qui te rendra heureuse! Tu le vois, demande-lui de nous soutenir dans sa foi pure, allègre. Sainte relique, que je puisse t'arroser de mes larmes!

Maintenant voici un cortège nuptial. C'est celui de Zara, fille d'Agi-Morato. Elle devait épouser Muley-Maluco, le futur roi de Fez. Mais Zara a confié son secret à Alima qui consent à prendre sa place dans la cérémonie et à jouer, en apparence, le rôle de la mariée. C'est un spectacle brillant qu'une noce turque, avec ses chants, ses guitares et ses flambeaux. Alima, voilée, est portée sur un brancard. Une bruyante foule de Mores l'entoure.

Zara, de sa fenêtre, appelle Don Lope et Vivanco. Elle ouvre la porte de la maison et les introduit. « Cette double Zara, à la noce et à la fenêtre, ne manque pas de mystère, » dit Vivanco. Don Lope promet d'aller en Espagne et de revenir pour enlever Zara et l'emmener *en su tierra*, dans son pays. Elle attendra son fiancé dans le jardin de son père. Don Lope jure par la Vierge et par son Fils de ne l'oublier jamais. Il est Espagnol, chevalier et chrétien. « Tu as fait un serment, répond Zara, ne jure pas davantage. »

On apprend, par les propos des Mores, que Muley-Maluco s'est engagé à respecter sa femme et à la laisser *entera*, jusqu'à ce qu'il ait reconquis son royaume. Il partira immédiatement. Autrement la ruse de Zara risquait de mal tourner.

La noce continue. Toujours couverte de son voile,

Alima est étendue sur un lit de parade. Il y a des danses moresques, des chants; la foule est joyeuse.

Les Juifs rachètent le sacristain, et le rendent à la liberté pour se débarrasser de lui.

Un chrétien annonce l'arrivée des Pères Rédempteurs de la Merci. Cervantes glorifie le prudent homme de bien, *varon*, Fray Jorge de Olivarès, et un autre religieux, Fray Rodrigo de Arce, comme les bienfaiteurs des captifs.

Agi-Morato a permis aux esclaves de suivre sa fille dans son jardin. Don Lope reparaît avec un vaisseau sur lequel Zara, Constanza, Don Fernan, Vivanco, le sacristain et le *Viejo*, qui emporte les restes de son fils, s'embarquent pour l'Espagne, pendant qu'Alima demeure endormie.

A la fin de sa comédie, Cervantes, sous le nom de Don Lope, interpelle le public en ces termes : « Je n'ai pas tiré cette histoire de mon imagination; elle est véridique; c'est un conte d'amour, un doux souvenir qui existe à Alger... On peut encore y voir la fenêtre et le jardin. »

La chute est heureuse, mais l'impression cruelle du

drame subsiste. Nous sommes pénétrés de compassion pour les esclaves chrétiens. La foi qui les anime fait notre admiration. Leurs souffrances et leurs lamentations sont d'un autre âge ; mais il nous est impossible de ne pas partager, aujourd'hui encore, les sentiments qui inspiraient le poète.

Voilà quelles ont été les deux manifestations de Cervantes contre l'Islamisme. Il a emprunté encore ici la légende. Il s'en est servi pour produire son éloquente protestation.

On a critiqué l'irrégularité de ces compositions et leur versification négligée. Le reproche peut être fondé. Elles contiennent cependant de beaux morceaux de poésie, d'une piété ardente ; les tableaux qui nous font assister successivement au martyre du prêtre et à la vente de la famille chrétienne sont des inspirations de génie qui émeuvent les cœurs au nom de l'humanité et de la religion.

Ces pièces complètent notre récit, et font apprécier la force d'âme du captif, qui est, à nos yeux, un héros au moins égal à l'auteur du *Don Quichotte*.





IV

CERVANTES REVIENT EN ESPAGNE

CERVANTES est resté à Alger jusqu'au commencement de l'année 1581. On croit qu'il débarqua à Valence. Il se prosterna, suivant l'usage des captifs délivrés, sur la terre sacrée de l'Espagne; il la baisa, puis il alla, pieds nus, suspendre ses chaînes aux murs d'une église. Il était âgé de vingt et un ans lors de son départ pour l'Italie. Il avait maintenant trente-trois ans.

Les premiers moments passés dans la joie du retour, il dut s'occuper des affaires de sa famille. Elles n'étaient pas prospères. Cervantes avait le souci de trouver un emploi. Il fallait non seulement vivre, mais encore se-

courir sa mère. La paix avait fait réformer tant d'officiers qu'il ne pouvait plus songer à briguer un commandement.

A la suite de l'expédition du duc d'Albe en Portugal, Philippe II s'était rendu au couvent de Thomar, où les Cortès étaient réunies. Cervantes voulut s'acquitter de sa promesse aux captifs d'Alger, presque tous anciens soldats ou marins, en portant leurs plaintes aux pieds du souverain. Il le trouva entouré d'une troupe nombreuse de solliciteurs italiens, espagnols et portugais. Le poète obtint une audience. Nous voyons, dans le IV[e] livre de la *Galatée*, qu'il demandait aussi une place dans l'Administration.

L'attente était longue, et Cervantes, dépourvu de ressources, se désespérait. On a dit qu'il adressa alors, sous le nom de *Lauso*, une ode à Mateo Vasquez, qu'il appelle *Largiles*, dans laquelle il faisait une satire de la cour. Il a inséré la pièce dans la *Galatée*. Nous ne pouvons croire à une pareille faute. Cervantes était trop prudent pour la commettre et s'exposer au mécontentement du prince dont il implorait la protection.

Nous ne connaissons pas les détails de l'audience; nous savons seulement que, le 21 mai 1581, Philippe ordonna qu'on lui remît cent ducats. Cinquante devaient lui être payés à Thomar même, et cinquante à Carthagène. La somme est considérable pour un *soldado raso*. Cervantes, dans la célèbre supplique de 1590, énumère ses services. C'est lui qui avait apporté les

lettres et les avis, *cartas y avisos*, de l'alcade de Mostagan, et qui était allé à Oran. Cette circonstance est très curieuse; elle prouve que Cervantes a été chargé de négociations politiques. Il n'en a jamais parlé.

Il faut savoir qu'au mois de mai 1581, Uluck-Ali s'était présenté devant Oran avec une escadre, dans l'intention de bombarder la ville et de s'en emparer, bien que l'Espagne fût en état de trêve avec la Turquie. La flotte de Philippe II croisait sur les côtes de Portugal. Cervantes avait dû entretenir des intelligences avec l'alcade de Mostagan pendant sa captivité, et on pourrait s'expliquer ainsi qu'il soit resté à Alger après son rachat. Ce sont des conjectures que les termes mêmes de la supplique rendent plausibles.

Une lettre du 1er avril 1584, publiée dans la *Revista de España*, par M. Gayangos, et qui émane d'un dignitaire de l'Ordre de Santiago, nous apprend que Cervantes, à cette époque, régissait le district de Montanchès, pour le compte de l'Ordre, probablement depuis son retour d'Oran.

Montanchès était un domaine de quatorze communes, de la province actuelle de Cacerès. Cervantes a résidé au monastère de Guadalupe, dont il s'est souvenu dans le *Persiles*. On lit dans ce poème un des épisodes les plus touchants qu'il ait écrits, celui de Féliciana. La date de la lettre semble indiquer que Cervantes n'avait pas dû prendre part aux expéditions faites

à la Tercera. S'il avait assisté à la bataille navale, il s'en serait vanté. Jamais il n'a manqué de rappeler Lépante. Il y a aussi une autre raison. Mosquera Figueroa, qui a publié une relation de ces événements et placé un sonnet de Cervantes en tête de son livre, n'aurait pas oublié le poète s'il avait figuré parmi les combattants, car il nomme son frère Rodrigo. Peut-être Cervantes avait-il déjà été pourvu d'un emploi dans l'administration militaire.

Cervantes fait un éloge chaleureux des Portugaises dans le *Persiles;* il était sensible au charme de leur beauté. On a même prétendu qu'une fille serait née de ses relations avec une dame du pays. Cette assertion est aujourd'hui démentie. L'exaltation poétique de ces années doit être attribuée aux projets de mariage qu'il avait alors formés avec doña Catalina de Palacios de Salazar y Vozmediano, qui depuis devint sa femme.

Les amours de Cervantes furent contrariées par un parent de la jeune fille et protégées par un autre parent qui était prêtre. La *Galatée* passe pour contenir l'histoire de son mariage. On n'y voit pourtant rien de relatif à ce sujet; mais on remarquera dans le *Gallardo Español* divers passages où se lisent le nom de Saavedra et celui de doña Catalina Vozmediano.

Cervantes, dit-on, était pauvre, ce qui explique les hésitations de la famille. Don Manuel Victor Garcia, en 1867, rapporte, d'après une légende de la Argama-

silla, que l'oncle ou le parent opposant était un certain Alonso de Quijada. Dans le *Voyage au Parnasse*, Cervantes déclare qu'il a chanté Filena comme d'autres pasteurs chantaient Filis. Les biographes ont soupçonné une erreur de transcription; ils préfèrent « Silena », qui se retrouve dans le romance de *los Celos* de la *Galatée*. Lauso, qui est Cervantes lui-même, aime Silena et lui adresse des pièces de vers, dans lesquelles on sent quelque chose de l'inspiration de Luis de Leon. Silena n'est autre que doña Catalina.

Le roman de la *Galatée* est souvent cité au cours de ce travail. Cervantes s'était appliqué à la composition de cette pastorale avec un soin particulier. La critique cependant l'a traitée avec sévérité.

A son retour d'Alger, Cervantes vit combien, dans son pays, la situation des lettres et des lettrés était différente de ce qui existait en Italie.

Le roi et les seigneurs dédaignaient les productions espagnoles, comme grossières et profanes. Le goût était tout italien. Sans doute on lisait encore la prose et les vers castillans, mais la littérature nationale ne jouissait pas de la protection qui devait lui être accordée plus tard, sous le règne de Philippe IV. Cela est dit expressément dans le prologue de la *Galatée :* « Aujourd'hui on a en médiocre estime ceux qui cultivent les lettres. Je sais qu'on pense que la langue castillane est indigente. Mon dessein est de triompher de ces préventions, et je me prépare à pu-

blier des œuvres plus importantes. » Cervantes pouvait écrire une nouvelle comme la *Célestine*, ou une pastorale narrative et dialoguée à la mode italienne. Mais l'ère des imitations de la *Célestine* était passée. Seule, la pastorale ouvrait à l'auteur un champ vaste et varié. Elle admettait tous les genres, il était permis d'y faire entrer tous les sujets et d'y essayer toutes les formes dans lesquelles il est loisible à l'écrivain de s'exercer. Le modèle était cette fameuse *Diane* de Montmayor, alors en si grand honneur, et dont Cervantes savait des pages entières par cœur. Ce fut aussi celui qu'il choisit.

Il dédia son livre à Ascanio Colonna, fils du général Colonna et neveu du cardinal Acquaviva, en s'excusant de lui offrir les prémices de son petit génie, *corto ingenio*.

La *Galatée* parut en 1584, à la fois à Madrid, à Alcala et à Lisbonne. Il en a été fait deux éditions à Paris, en 1591 et en 1611.

Pendant qu'on imprimait la *Galatée*, les difficultés qui avaient empêché le mariage de Cervantes et de doña Catalina s'étaient aplanies, et le poète, âgé de trente-sept ans, épousait sa fiancée qui n'avait que dix-neuf ans, le 12 décembre 1584.

Dans le même temps, Luis de Leon publiait la *Perfecta Casada*, « l'Épouse parfaite », et les trois premiers livres de *los Nombres de Cristo*, « les Noms du Christ ». Ces ouvrages excellents, qui devaient avoir une influence pré-

pondérante sur la langue castillane, étaient dans toutes les mains; mais ce fut la *Galatée* qui obtint le plus de succès.

Pour Cervantes, si la *Galatée* était une revendication en faveur de la poésie espagnole contre les appréciations des Italiens, elle devait être aussi une défense de l'amour honnête et chrétien, contre les tendances païennes de toutes les pastorales depuis Sannazar. Sannazar était le dieu du genre. Raphaël lui a donné une place dans son Parnasse.

La *Célestine* a la réputation d'être immorale, mais il faut la juger par rapport aux autres écrits, souvent licencieux, de la même époque. La mort tragique des amants et le discours éloquent qui clôt le drame sont la condamnation de l'amour profane et la glorification de l'amour divin. On a cru pouvoir dire que l'esprit de la *Célestine* ne diffère pas de celui des mystiques, comme Jean de la Croix, Jean d'Avila, Louis de Grenade. Quoi qu'il en soit, malgré des détails très libres, la *Célestine* doit être avant tout admirée comme une œuvre d'art.

La vogue des pastorales a cessé et la renommée de la *Galatée* en a souffert. Elle mérite toujours d'être lue pour l'étude de la langue; mais l'ouvrage, bien que très important, ne sera jamais populaire.

Le résultat combla les espérances de l'auteur bien

que le livre ne fût pas achevé et que la suite, annoncée à la fin de la Ire partie, n'ait jamais paru. Cervantes l'interrompit, entraîné par sa passion pour le théâtre.

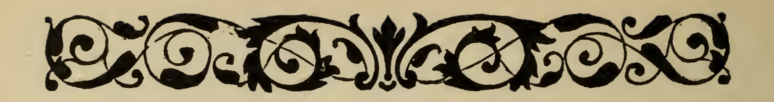
Le produit des éditions faites à Alcala et à Madrid, joint à la dot de sa femme, lui permirent de vivre dans l'aisance. Il demeura à Esquivias, auprès de sa belle-mère, puis revint à Madrid. Une fille naquit de son mariage. Il déclare dans le *Persiles* qu'il est très heureux. « Il est doux, dit-il, d'être tranquille et de parler de la tourmente, en pleine santé; et au milieu de la paix présente, de raconter la guerre passée. » C'est un souvenir de Lucrèce.

A la mort de son père, en 1585, Cervantes avait pris le nom de *Saavedra*, pour se distinguer de deux de ses parents. Il avait alors trente-huit ans. C'était un homme élégant, aux allures militaires, très sûr de lui-même. Il était d'une extrême propreté et se coupait les ongles. En cela il ne respectait pas la mode, qui était de les porter aussi longs que possible. C'est une des recommandations que fait Don Quichotte à Sancho, lorsqu'il est enfin nommé gouverneur de son île. Le poète aimait à se vêtir avec recherche. Don Quichotte dit aussi que les habits négligés dénotent un esprit désordonné. Par un sentiment de dignité, il marchait lentement. Il montait bien à cheval. « Le cavalier ne doit pas se tenir sur son cheval comme s'il était à âne; monter à cheval, pour les uns, c'est être chevalier, et pour d'autres,

valet d'écurie. » Ses ressources étant bornées, il ne dépensait plus l'argent comme jadis en Italie. La captivité, la ruine de la famille, la gêne éprouvée en rentrant en Espagne, l'avaient rendu économe. Il était secourable aux pauvres. Sa vie était modeste, mais telle encore qu'il convient à un hidalgo. Enfin on a remarqué qu'il ne prenait pas le « Don ».

Cervantes avait le culte de l'honneur. L'homme sans honneur, disait-il, est pire qu'un cadavre, et les lâches, bien que riches, sont toujours misérables comme les avares. « Être riche, ce n'est pas posséder la richesse, mais savoir user de la richesse. » On relève dans ses écrits, dans le *Don Quichotte* particulièrement, nombre de sentences ayant trait aux règles qui doivent guider le gentilhomme dans la pratique de la vie.





V

LE THÉATRE DE CERVANTES

La légende veut qu'à son retour de Portugal, Cervantes se soit arrêté à Valence, auprès du capitaine Cristobal de Virues, soldat de Lépante, son ami, alors chef d'un groupe de poètes épris de l'art du théâtre et qui formaient une véritable académie. On assure qu'il lui soumit plusieurs de ses ouvrages et qu'il reçut ses encouragements. Plus tard, Virues a été le maître de Lope de Vega.

Le métier de soldat lui étant interdit, Cervantes sollicitait un emploi, et pour occuper ses loisirs il revint à ce qu'il appelle « son ancienne oisiveté », *su antigua ociosidad*. Il « se remit à ses travaux littéraires », *se dedicó*

á sus tareas literarias. Une troupe d'acteurs donnait à Madrid des représentations d'églogues, de saynètes et de ballets. Des poésies populaires, chantées et dansées par des Andalouses, plaisaient beaucoup. Les *comedias* de Cervantes néanmoins furent accueillies avec faveur.

Ses vœux étaient accomplis. Il avait réussi, et maintenant il ne parlera qu'avec satisfaction de ses succès, hélas! bientôt suivis de revers.

Les vingt ou trente pièces de cette époque sont désignées sous le nom de Premier Théâtre. Elles sont perdues, sauf le *Trato de Argel*, la *Numancia* et un intermède, *los dos Habladores*.

Le Second Théâtre, publié en 1615, comprend huit comédies et huit intermèdes ou saynètes.

Les littérateurs espagnols disent généralement que les comédies de Cervantes sont d'une médiocrité absolue; que le public avait bien pu, quelque temps, leur accorder un peu d'attention, mais que depuis l'apparition de Lope de Vega, il s'était refusé à les entendre. Les étrangers cependant, les critiques allemands et français, regardent l'œuvre dramatique de Cervantes comme excellente.

L'opinion qui condamne Cervantes remonte au siècle dernier. En 1749, Blas de Nazarre fit une nouvelle édition du Second Théâtre de Cervantes qui était tombé dans l'oubli, et qu'on n'avait pas réimprimé depuis 1615. Il y joignit, plus tard, le *Trato de Argel* et la *Numancia*.

Moratin, le fils, s'acharna sur ces pièces qu'il comparait aux tragédies de Racine. La thèse est ridicule.

Aussi les modernes n'ont-ils pas suivi Moratin sur ce point; mais ils ont voulu établir un parallèle entre le théâtre de Cervantes et celui de Lope et de Calderon, ce qui est tout aussi déraisonnable. Personne n'ose dire que Calderon fût devenu un dramatiste aussi éminent, s'il n'avait connu Lope de Vega; et Lope lui-même n'eût pas acquis le titre de *Fenix de los Ingenios*, si Cervantes avant lui n'avait écrit pour la scène.

C'est seulement après l'enseignement de Cervantes que Lope de Vega trouva sa voie; ses premières *comedias* n'ont point de valeur. Lope et Calderon ont sacrifié l'étude des caractères et des mœurs à la beauté lyrique de la versification, à l'arrangement ou à l'intrigue. Cervantes, au contraire, a subordonné le lyrisme à la vérité et à la sincérité de la composition du drame qu'il mettait au premier rang, n'accordant à la versification ou à la forme qu'une importance secondaire.

Les seuls écrivains que l'on puisse opposer à Cervantes, sont ses prédécesseurs. Comment pourrait-on rapprocher Cervantes de Lope de Vega, contre l'art duquel il a toujours protesté?

Pour apprécier le génie de Cervantes, il faut savoir ce que le théâtre espagnol était avant lui.

Lope de Rueda n'est pas le premier qui ait fait jouer des comédies en Espagne, mais bien le premier qui ait reproduit les mœurs et les passions de son temps. Ses paysans pensent, parlent et agissent comme des paysans, et ses nobles pensent, parlent et agissent comme des nobles.

Torrès de Naharro était prêtre, lettré, nourri de l'antiquité, homme de goût, versificateur habile. Il avait mené une vie d'aventures. Captif à Alger, racheté, il était venu à Rome sous le pontificat de Léon X. Après la publication de sa *Propaladia*, il dut se réfugier à Naples, alors au pouvoir des Espagnols. Il précédait Rueda, mais l'Inquisition avait interdit ses pièces. Si ses drames sont construits plus ingénieusement que ceux de Rueda, il ne s'est guère préoccupé, à part quelques scènes d'une réalité un peu choquante, de l'étude de la nature. Ses comédies, représentées non à Rome, mais à Naples, sont un tissu d'éléments romanesques ; il ne s'agit que de princes et de princesses qui cachent leur rang sous d'humbles déguisements ; d'amoureux qui passent la nuit sous le balcon de leurs belles, de frères jaloux et terribles qui se calment subitement au seul mot de mariage ; enfin de valets poltrons, gourmands et goguenards. Naharro a laissé un *auto*, huit comédies et deux drames. Certains de ses personnages, qui ne manquent pas d'esprit, emploient toutes les langues dans une même scène : espagnol, italien, catalan, portugais, français, latin.

Que le lecteur suppose maintenant que dans un pareil moment de transition surgisse un Lope de Vega, lequel, après quelques essais, écrira un chef-d'œuvre comme l'*Étoile de Séville*. Il dira que Lope de Vega a dû procéder d'un maître qui n'était ni Rueda, ni Naharro ; et, en effet, ce maître a existé : il n'est autre que Cervantes.

Nous connaissons ses idées sur le théâtre. Il les a exprimées dans le *Don Quichotte*. Elles sont nées de la lecture des classiques. La réflexion les a fortifiées. Imbu de l'art naturel de Rueda, il se pénétra aussi de l'art factice de Naharro. Dans ses comédies se combinent la vérité humaine et « l'idéalité », comme dans le *Trato de Argel* et dans la *Numancia*, les seules pièces de son Premier Théâtre qui aient survécu.

Qui ne regrette que les autres soient perdues? De quel intérêt ne serait pas pour nous la *Batalla naval*, sans doute un tableau de la bataille de Lépante, et la *Confusa*, dont il a dit qu'elle n'était pas laide, *nada fea*, et qu'« on l'avait admirée au théâtre », *pareció en los teatros, admirable!*

Les titres du *Bosque Amoroso*, de la *Amaranta*, de la *Bizarra y unica Arsinda*, font penser aux pièces de Shakespeare, telles que la *Tempête*...

La *Numancia* prouve que Cervantes comprenait la tragédie comme les Grecs. Elle était pour lui une œuvre poétique dans laquelle tous les efforts de l'homme, en lutte avec la destinée décrétée par les Dieux, se brisent contre cet obstacle mystérieux, la fatalité. Mais il vivait à une époque où l'Espagne était plus puissante que les autres nations, et il ne pouvait moins faire que de voir, dans l'événement sur lequel repose le drame, le siège de Numance par les Romains, une signification pour l'avenir. Aux yeux de Cervantes, cet événement était préparé par le ciel pour mani-

fester l'héroïsme des Espagnols, qui, avec une grandeur d'âme sans égale, savaient supporter les plus affreux malheurs, et pour leur promettre, dans les siècles futurs, un triomphe sur Rome même. Il laissait apercevoir, dans le lointain, Rome envahie par les Goths, et plus tard prise d'assaut par le duc d'Albe et par le connétable de Bourbon. Ces derniers faits étaient relativement récents; les allusions exaltaient l'enthousiasme populaire. — On a joué de nouveau la *Numancia* en 1808. — Ces idées sublimes sont dignes de la tragédie. Rien de plus légitime, pour faire éclater cette glorification de l'Espagne, que de recourir à des moyens en dehors de la nature. Il était rationnel que le poète montrât, par des allégories, la personnification de la guerre, de la famine, de la peste, de l'Espagne elle-même et du fleuve le Duero.

Rome et Numance sont en présence. Scipion, Jugurtha, Marius, Q. Fabius commandent l'armée de Rome. Les défenseurs de Numance sont des prêtres, des soldats, puis des habitants, hommes et femmes. On connaît la fable. La ville est réduite par la famine après un long siège; lorsque les assiégeants pénètrent dans ses murs, les Numantins ont péri jusqu'au dernier. Chacun de ces héros est marqué d'un caractère individuel, historique. Les Romains ne sont pas des figures de convention, les Numantins ne sont point non plus des déclamateurs de mélodrame.

Cependant la pièce a été fort critiquée. Ses dé-

tracteurs ne louent que quelques épisodes et quelques vers. Mais ce qui mérite d'être admiré plus que les vers et les épisodes, c'est la pensée, son expression générale, et la nouveauté de l'œuvre même entre toutes les productions de l'art contemporain.

Les succès dramatiques de Cervantes durèrent trois ans. Alors parut Lope de Vega, *el monstruo de la naturaleza*, « le miracle ou le monstre de la nature », et non pas « un prodige de naturel », comme traduit Sismondi. Le poète dit qu'il a fait jouer « vingt ou trente comédies », il ne sait pas au juste quel en est le nombre, et qu'il a ensuite trouvé d'autres sujets d'occupation, *otras cosas que ocuparme*. Il se retira silencieusement de l'arène.

Les huit comédies du Second Théâtre sont : *el Gallardo español*, *la Casa de los Celos*, *los Baños de Argel*, *el Rufian dichoso*, *la Gran Sultana*, *el Laberinto de Amor*, *la Entretenida* et *Pedro de Urdemalas*. Il faut ajouter les huit *entremeses* ou saynètes.

On ne peut ici faire une analyse, même sommaire, de ces œuvres. Nous ne nous sommes arrêté qu'à celles qui révèlent quelque fait relatif à la vie de Cervantes lui-même, comme le *Gallardo Español*, la *Gran Sultana*, *los Baños de Argel;* nous y joignons la *Entretenida*, à cause de sa beauté littéraire et de la réputation dont elle jouit.

El Gallardo Español, « le brillant ou le brave Espagnol », nous attire, parce que le soldat Fernan de Saavedra n'est autre que Cervantes.

Saavedra s'est battu en duel, en Espagne, avec le frère de doña Margarita de Vozmediano qu'il avait demandée en mariage. Il l'accusait d'avoir fait repousser ses prétentions. Le roi est sévère pour les duellistes. Saavedra a fui en Italie, puis est venu à Oran s'engager dans l'armée qui soutient le siège contre les Turcs et les Mores.

Dès la première scène, on voit don Fernan de Saavedra sur les murs de la place, à côté du général, le comte d'Alcaudete, et de son frère don Martin de Cordoba, dont le souvenir est cher à l'ancien captif. Don Martin avait fomenté le soulèvement des chrétiens d'Alger en 1559. A la suite des chefs marche un religieux, le Fratin, ingénieur militaire renommé.

Parmi les Espagnols se distingue un soldat, Buytrago, de *buitre*, « vautour », en haillons, affamé, religieux, féroce, téméraire et misérable, qui porte une épée nue attachée par une corde, et qui demande son pain tout en quêtant pour les âmes du purgatoire. Il parle avec une rudesse plaisante. Il dit que les âmes des guerriers morts pendant le siège sont terribles. *Yo lo vi*, « je l'ai vu, » dit Cervantes. — Le poète est ainsi frappé souvent par le trait pittoresque.

Dans le camp des infidèles, trône Arlaxa, princesse moresque, qui s'éprend de Saavedra au récit de ses exploits. Elle a pour amant un des princes de l'armée, Ali-Muzel. A titre d'épreuve, elle lui ordonne de provoquer le Gallardo Español et de le lui amener « sans blessures et sans rançon ». Sa main est à ce prix.

Saavedra est défié par Ali-Muzel. Le général lui défend de répondre, mais il saute dans le fossé. Il est aussitôt fait prisonnier et conduit devant Arlaxa. Il cache son nom et prend celui de Lojano.

Arlaxa interroge Lojano sur le fameux Saavedra.

Arlaxa. — Est-il brave ?

Don Fernan de Saavedra. — Comme moi.

Arlaxa. — Est-il beau de visage ?

Don Fernan. — Non, car il me ressemble beaucoup.

Arlaxa. — A-t-il un amour au cœur ?

Don Fernan. — Cela est fini !

Arlaxa. — Il est inconstant?

Don Fernan. — Le désir ne peut être éternel.

Arlaxa. — Est-il brillant?

Don Fernan. — Il a aussi de la force.

Arlaxa. — Est-il galant?

Don Fernan. — Il est très élégant.

Arlaxa. — Est-il adroit aux armes ?

Don Fernan. — Comme un autre dieu Mars.

ARLAXA. — Est-il hardi ?
DON FERNAN. — Comme un lion.

. . . .

Arlaxa dit qu'avec de pareilles qualités on ne peut s'empêcher de l'adorer.

Doña Margarita de Vozmediano est aussi éprise de Fernan de Saavedra, qui l'a demandée en mariage, quoiqu'ils ne se soient jamais vus. Elle a quitté son couvent, déguisée en cavalier, pour suivre Saavedra. Un écuyer, son parent, l'accompagne. Elle arrive à Oran au moment où don Fernan tombe au pouvoir des Mores. Elle s'enrôle, avec l'intention avouée de se rendre à l'ennemi. Son écuyer déplore cette folie de l'amour et reste prudemment dans la ville. Margarita se livre en effet. Dans le tumulte du combat, Saavedra la rencontre ; naturellement, il en devient amoureux et l'amène à Arlaxa.

Margarita raconte ses malheurs à la dame, en présence de Saavedra qui comprend tout et se tait. Arlaxa contraint l'Espagnole à s'habiller en femme arabe. Puis Margarita retrouve son frère don Juan, qui est aussi prisonnier. Don Juan maltraite sa sœur ; à la vue de son costume mahométan, il l'accuse d'avoir abjuré...

La pièce se termine par un spectacle militaire. Dans un assaut donné par les infidèles, Fernan, toujours dans leurs rangs, se conduit, bien entendu, avec héroïsme, et rend d'utiles services aux chrétiens. Don Francisco

de Mendoza débarque dans le même temps avec des renforts et fait lever le siège. Il obtient du général en chef la grâce de Fernan de Saavedra, puis tout le monde se marie : Saavedra avec Margarita, et Arlaxa avec Ali-Muzel.

« J'ai voulu, dit Cervantes à la fin de la pièce, allier les vérités de l'histoire aux fictions de la fable. »

Quelles sont ces vérités ? Il n'est pas facile de les deviner. S'agit-il du roman de Margarita ? Rien n'autorise à penser que Cervantes se soit battu en duel avec un frère de sa femme. L'histoire cependant est singulière, elle corrobore ce qu'on a dit plus haut de sa fuite en Italie. A-t-il voulu seulement, par fantaisie, se représenter lui-même sous le nom de Saavedra ? Le personnage glorieux ne ressemble guère à cet autre Saavedra, d'une attitude si recueillie et si noble, que nous avons vu dans le *Trato de Argel*. Il est probable que ce n'est là qu'un jeu d'esprit, et que le Saavedra de la pièce est imité des héros chevaleresques de l'Arioste, alors à la mode. La fable est très romanesque, mais nous ne devons rien négliger de ce qui se rapporte au poète.

La *Gran Sultana* est inspirée d'une autre légende qui plaisait aussi aux captifs, et Cervantes y a laissé sa trace.

Une jeune fille espagnole, très belle, Catalina d'Oviedo, a été capturée en mer par les corsaires, avec ses parents, dans une traversée de Malaga à Oran. Elle

est conduite à Tetuan; puis son maître la vend parce qu'il ne peut la convertir au mahométisme. Elle a été achetée par le renégat Morato-Raez, qui l'emmène à Constantinople, où elle est placée dans le sérail du Grand Turc. Un eunuque, Rustan, qu'on accuse d'être demeuré secrètement chrétien, la cache au milieu des deux cents femmes du maître. Un jour, Rustan est dénoncé. Le sultan voit l'Espagnole; il en devient amoureux, mais elle lui résiste. Le Commandeur des Croyants veut l'épouser, et il la proclame « la Grande Sultane ».

Une autre belle personne, Clara, fille d'un gentilhomme de Prague, a été enlevée par Lamberto, son amant; tous les deux ont été faits prisonniers et enfermés aussi dans le sérail. Lamberto est déguisé en femme; il prend le nom de Zelaïda, et Clara s'appelle maintenant Zaïda.

Des corsaires ont encore capturé l'Espagnol Madrigal, qui joue le rôle du comique.

Cervantes dans la *Gran Sultana* oppose la fermeté de la chrétienne à la tyrannie du grand seigneur musulman. Cette tyrannie ne se manifeste ici que par des témoignages d'amour; c'est un autre danger.

Catalina s'exprime comme Pauline dans *Polyeucte*. Elle est chrétienne : *Cristiana soy!* Elle demande si ce n'est pas un crime que de s'allier à un infidèle. Son confident, Rustan, lui conseillerait de fuir si cela était possible, « mais, quand la force l'emporte sur le droit et la raison, il n'y a point de péché; l'intention seule nous condamne ou nous absout ».

Cervantes a dit souvent que Dieu pardonnera aux captifs les fautes que la violence les a contraints de commettre.

La Sultane proteste; elle aime mieux le martyre, *martyr seré.*

Resuelta estoy de morir
Primero que darle gusto.

Elle s'avance, le rosaire à la main, et récite une prière. « Vierge plus belle que le soleil, Mère de Dieu... Étoile de la mer!... »

Le Sultan, respectueux, suit Catalina et l'encourage : « Prie, prie, Catalina! »

Maintenant qu'elle est libre, elle veut reprendre son costume. On cherche un tailleur par la ville et on amène un vieil hidalgo captif, qui n'est autre que le père de la Grande Sultane. Il a reconnu sa fille et lui fait des reproches sévères sur sa vie criminelle; elle ne peut être parvenue à ce comble de gloire que *por culpas suyas* ou le déshonneur.

« Ma fille, dit-il, tu es en état de péché!... » Elle menace de se tuer, et le père discute gravement la question du suicide. « Judas fut moins coupable en livrant le Christ qu'en se donnant la mort. »

Ces scènes, propres à toucher le public de Madrid, sont entremêlées de divertissements brillants, auxquels la Sultane participe. Elle est habillée *bizarramente*, très élégamment. Une croix d'ébène est suspendue à son cou. Les musiciens sont des esclaves espagnols qui

chantent des airs nationaux avec des guitares. Elle danse à ravir. « Il n'y a pas de femme espagnole, dit Madrigal, qui ne sorte, en dansant, du sein de sa mère. »

Le Sultan est transporté d'admiration. Il tend les bras à sa bien-aimée : « *Bien vengas, hermosa diosa*. Beauté divine, sois la bienvenue... »

La Grande Sultane profite de son autorité pour délivrer les captifs; on excepte cependant Clara, Lamberto et Madrigal. Dès le début de la pièce, Madrigal est conduit garrotté devant le cadi. Il a été surpris, *en fragante*, avec une musulmane. C'est un cas pendable. Le cadi le mettra en liberté à la condition d'épouser sa complice. Madrigal s'y refuse obstinément.

Todo es muerte, todo es pena.

« C'est la mort de toute façon, » dit-il.

Le cadi est grotesque. Madrigal se donne pour sorcier. Il professe le basque, « la langue la plus ancienne », l'espagnol, le bergamasque d'Italie, le gascon de France, le *gerigonza* ou le jargon des aveugles et « les langues mielleuses », la valencienne, la portugaise. Il interprète le langage des oiseaux, se vante de faire parler les muets et s'engage, en dix ans, à enseigner le turc à l'éléphant du Sultan. On lui demande s'il sait le turc, à quoi il répond : « Dans dix ans, le roi, l'éléphant ou moi, nous mourrons. »

Le cadi prie Madrigal de lui expliquer ce que disent les oiseaux.

. . . .

LE CADI. — Cette grive, sais-tu ce qu'elle raconte?

MADRIGAL. — Une niaiserie qu'il est inutile que tu saches... Elle prétend que tu cours après un petit garçon, et d'autres choses plus vilaines.

LE CADI. — Que Lucifer l'emporte! Comment s'occupe-t-elle de moi?

MADRIGAL. — S'il y a quelque chose de vrai dans ce que je dis, tu verras bien que je la comprends.

. . . .

LE CADI. — Elle ne se trompe pas absolument, mais n'en souffle mot à personne.

MADRIGAL. — Je serai muet sur ces médisances et ferai toujours ton panégyrique... Si les grives publient ton infamie, si les chardonnerets en jasent, si les ânes dans leur braire dévoilent ton indignité... si les corbeaux dans leurs croassements et les canards dans leurs cris le répètent, comme je suis le seul qui les entende, je serai discret.

LE CADI. — N'y a-t-il pas un oiseau qui chante mes vertus?

MADRIGAL. — Ils te respecteront, cadi! A peine ouvriront-ils le bec sur tes méfaits, que je leur couperai la langue.

Cervantes n'a pas manqué de se moquer des Juifs. Madrigal se glisse dans une de leurs demeures et ajoute méchamment un morceau de lard au pot-au-feu. Ce

sont des querelles et des injures pareilles à celles que nous avons vues dans *los Baños de Argel*.

Voici une scène un peu scabreuse. Le Sultan, malgré sa passion pour Catalina, jette le mouchoir à Zelaïda, qui n'est autre que Lamberto, comme on sait; un eunuque conduit la fausse Zelaïda au Sultan. Cervantes n'a pas résisté au comique de la situation. Mais discrètement il n'a fait que l'indiquer.

Enfin Catalina se résigne à épouser son seigneur, et tout se termine par des fêtes somptueuses.

Au commencement, le commandeur des croyants se rend à la mosquée escorté de « six mille soldats ». Puis on assiste à une audience que le prince accorde à l'ambassadeur de Perse, et Cervantes saisit l'occasion pour faire l'éloge du roi Philippe II.

La Grande Sultane usant de son pouvoir en faveur des captifs espagnols, était une image chère à Cervantes. Nous avons là un de ces récits qui dans sa bouche charmaient ses compagnons du bagne.

La pièce se termine par une apothéose de la grande sultane. « Élevez la voix, enfants, criez : Vive la Grande Sultane doña Catalina, Grande Sultane et grande chrétienne, gloire de sa nation et de sa patrie! Que Dieu comble ses désirs... »

La *Entretenida* a été très critiquée, par Mérimée notamment. C'est une comédie à la façon des pièces de cape et d'épée. La donnée n'est autre que celle de toutes ces compositions où chacun, maîtres et valets, poursuit la satisfaction d'un intérêt personnel. Mais entre la pièce de Cervantes et celles de ses rivaux il y a une différence qu'il faut signaler. La *Entretenida*, pour nous, procède de la même idée que la *Célestine*.

Le drame de la *Célestine* se passe dans la noblesse au siècle de Rojas. La *Entretenida* est une peinture de la vie civile au temps de Cervantes : des galants rôdent dans la rue de leur bien-aimée et escaladent leur balcon ; des dames s'offrent elles-mêmes aux jeunes gens qui leur plaisent, et des amis s'aident mutuellement dans les affaires d'amour ; on nous explique l'organisation domestique de la maison et les relations qui existent entre ses membres ; nous voyons enfin les ennemis qui sapent la famille dans sa fortune et dans son honneur.

Ce n'est pas seulement un trait de l'homme que Cervantes met sur la scène, mais bien l'homme même sous ses faces multiples. Toutes les comédies de Calderon n'apprendraient pas grand'chose sur ce sujet. Pour apprécier le mérite de ce tableau, il faut regarder en arrière, où l'on ne découvre que des pièces indigentes de vues et souvent misérables d'invention,

Les intermèdes ou saynètes sont des divertissements qui remplissaient les entr'actes des grandes *comedias*. Le genre est ancien en Espagne, il remonte à l'origine du théâtre. Rueda et Cervantes l'ont transformé en petites comédies.

Les huit intermèdes publiés par Cervantes en 1615 ont été réimprimés à Madrid par Nazarre, en 1749, et en 1816 à Cadix, par Sanchez. Nous nous bornons à citer la *Cave de Salamanque*, une esquisse peut-être trop réaliste; le *Vieillard jaloux*, qui n'est pas, quoiqu'on l'ait écrit, la reproduction du *Viejo extremeño* des *Nouvelles Exemplaires;* la *Garde vigilante*, aujourd'hui populaire; le *Tableau des Merveilles*, le *Juge des Divorces*, l'*Élection des Alcades*, et enfin *los dos Habladores*, œuvre classique, que l'on trouve dans tous les recueils. Ces scènes très brèves, d'allure vive, qui s'attaquent aux faiblesses, aux ridicules de l'humanité, ont toujours été très goûtées du public. Les *Pasos* de Rueda sont célèbres; les *Entremeses* de Cervantes n'ont pas moins de prix.

La question de savoir si Cervantes est l'auteur d'un certain nombre de saynètes qui lui ont été attribuées, a soulevé une discussion dans laquelle nous ne saurions prendre parti.

Dans le *Don Quichotte*, Cervantes avait censuré Lope de Vega. Il tenait pour les règles classiques, pour la division de la *comedia* en cinq actes. Dans le prologue

de son Second Théâtre, il abandonne ces opinions. Même il affirme qu'il a été le premier à écrire une comédie en trois *jornadas* ou trois actes. Hélas! il cherche le succès. Il s'excuse en disant que le temps amende toutes choses et perfectionne les arts.

Los tiempos mudan las cosas
Y perfectionan los artes.

Laissons maintenant le théâtre de Cervantes; on aura encore l'occasion d'en parler. Il faut suivre le poète en Andalousie, où il va remplir une charge publique. Pendant dix ans, il gardera le silence.





VI

CERVANTES EN ANDALOUSIE

En 1588, Cervantes fut enfin nommé dans l'Administration. Le *Proveedor* ou Intendant général des armées et des flottes des Indes, Don Antonio de Guevara, l'avait choisi comme un des quatre auxiliaires qu'il était autorisé à s'adjoindre. On a dit que la fonction était de peu d'importance; Cervantes cependant fut très satisfait et se rendit immédiatement à Séville.

Philippe II, dans la commission, lui commandait de marcher la vare haute dans les villages et les cités. *Yo os mando que luego vais con vara alta de mi justicia à las villas y ciudades*. Cervantes portait le titre de commissaire du roi.

On sait qu'en 1590 il avait sollicité le poste de Contador Mayor de la Nouvelle-Grenade, ou de gouverneur de Soconuzco, ou de payeur de la marine à Carthagène, ou enfin de corrégidor de la ville de La Paz, au Pérou; ces charges étaient alors vacantes. Il dit que si Sa Majesté veut bien lui confier un de ces offices, il l'acceptera; qu'il est *hombre habil suficiente y benemerito*, « habile, capable et très digne » de la grâce qui lui sera octroyée. Il voudrait finir sa vie au service du roi.

Philippe II annotait de sa main tous les papiers qui passaient sous ses yeux; il écrivit sur la supplique : « *Busque, por acá, en que se le haga merced.* Voir à lui faire quelque faveur en ce pays-ci, » c'est-à-dire en Espagne. Si Cervantes était allé aux Indes, il n'eût probablement pas fait le *Don Quichotte*.

L'exercice de cet emploi de collecteur, de percepteur ou d'intendant a été pour lui, à plusieurs reprises, la cause de graves ennuis. En 1592, accusé d'avoir vendu illégalement une certaine quantité de blé, il fut détenu à la prison de Castro del Rio, par ordre du corrégidor de Encija. Cervantes appartenait à l'armée, et c'est devant le conseil de guerre qu'il eut à se justifier.

En 1594, il recueillait les taxes et droits régaliens à Grenade et dans d'autres villes du Midi. Imprudemment il remit une traite de sept mille quatre cents réaux à un nommé Simon Freire, qui devait verser

le montant au Trésor de Madrid ; Simon Freire tomba en faillite, et Cervantes fut condamné à payer la somme.

Enfin, en 1597, la vérification de ses livres le constitua en déficit de deux mille six cent quarante-six réaux. Il s'acquitta, mais non sans difficulté, et après avoir été emprisonné de nouveau à Séville, au mois de septembre. « Nous soupçonnons que Cervantes, dit Mérimée, n'était pas un grand financier, et qu'il n'avait pas les qualités nécessaires à un bon comptable. »

Cette opinion repose uniquement sur un préjugé des romantiques qui dénie aux poètes et aux artistes l'intelligence des affaires. Cervantes avait été malheureux dans le choix de ses subordonnés. Sa probité ne fut pas suspectée. Pourtant la faillite qui l'a ruiné et l'emprisonnement arbitraire qu'il a subi lui ont été reprochés.

Il conserva son titre de commissaire royal, mais sans en remplir les fonctions. Il se fit receveur de rentes et avocat consultant à Séville.

Il a ainsi vécu en Andalousie depuis 1588 jusqu'en 1600, au milieu de préoccupations qui n'ont rien de littéraire. Mais pendant qu'il achète du blé et de l'orge pour le compte du roi, il signe, avec un directeur de théâtre à Séville, un traité par lequel il s'engage à lui livrer, dans un délai déterminé, six comédies, à raison de cinquante ducats chacune. Comment a-t-il pu exécuter son contrat? Nous l'ignorons. L'intermède

du *Rufian dichoso* et d'autres pièces du même genre ont peut-être été écrits à cette époque.

En Andalousie tout le monde faisait des vers, dansait dans les rues au son des castagnettes, et chantait sur la guitare les romances du Cid, de Bernardo del Carpio... Les poésies andalouses choquaient Cervantes par leur contradiction avec l'art classique, mais l'inspiration lui en plaisait. La simplicité de ce peuple, qui croyait à la réalité des personnages légendaires et à tout ce qu'on racontait de leurs exploits, l'étonnait et le touchait à la fois. Il en était de même des épopées chevaleresques qui avaient passé dans le *romancero;* elles se transmettaient de bouche en bouche. Peu de gens savaient lire alors. On les répétait en toute sincérité comme les complaintes de la Passion.

A cet amour pour la musique et la poésie, correspondait un autre mouvement littéraire dans les hautes classes de la société. A Séville florissait une académie de théâtre. Juan de la Cueva nous apprend que ses drames, *farsas*, étaient représentés dans le jardin, *huerta*, d'une dame très noble, Doña Elvira, illustre artiste et protectrice éclairée des lettres. Les pièces de Juan de Malara avaient précédé celles de Juan de la Cueva. Il est probable que les comédies commandées à Cervantes ont obtenu la même faveur sur la scène de Dóña Elvira*.

* Voyez *la Dorotea* de Lope de Vega. Paris, Lemerre, 1892.

Cervantes, dans ses garnisons d'Italie et dans les cachots d'Alger, écrivait des vers. Il serait singulier qu'il n'en eût pas fait à Séville où tous les petits barbiers et les portefaix sont poètes. Il était l'ami de Fernando de Herrera, *el Divino*, le chef de l'école de Séville. Il le confondait dans son admiration avec Garcilaso et Fray Luis de Leon. Le chant de Chrysostome, le sonnet à la mémoire de Herrera, l'ode à l'archevêque de Tolède et d'autres morceaux encore ont été composés en Andalousie.

En 1595, Cervantes prit part à la joute littéraire qui eut lieu à Saragosse pour les fêtes de la canonisation de San Jacinto. Il reçut le prix de « la gloire », deux mesures de soie, *dos varas de tafetan*. Mais il finit par céder aussi au charme picaresque des poésies populaires. Ce genre convenait à son humeur gaie et moqueuse. Il s'y adonna avec succès. Ajoutez quelques autres pièces de vers. — Mais la prose?

Entre la *Galatée* (1584) et la Ire partie du *Don Quichotte* (1605), Cervantes n'avait rien publié en prose. La différence de la forme, cependant, entre les deux ouvrages, est si essentielle, qu'il semble impossible que le poète, d'un seul coup d'aile, ait touché à ce sommet.

La prose de la *Galatée* est comme un manteau brodé d'or; c'est un produit savant, réfléchi, laborieux, de la phrase musicale des anciens écrivains espagnols alliée à la clarté majestueuse des Latins. Dans la langue

courante du *Don Quichotte* tout vestige de ces éléments s'est effacé. La métamorphose est complète. Le pur castillan a prévalu. La prose de Cervantes, affranchie désormais de tout souvenir classique, est sobre, alerte et d'une telle variété de tours et de tons, qu'on a pu dire qu'il n'existe rien chez les anciens ou les modernes qui puisse lui être comparé.

Si certains critiques croient qu'un livre pareil a été fait au hasard, par un simple effort de volonté, ils se trompent grossièrement. Il fallait, au contraire, que l'auteur eût atteint tout le développement de son talent, pour revêtir d'une expression aussi belle la pensée mûrie par la guerre et la captivité. Cette union intime constitue la force et l'originalité, le talent même de Cervantes.

Mais cette perfection ne pouvait résulter que d'une suite d'essais, qui sont comme les anneaux d'une chaîne partant de la *Galatée* pour aboutir au *Don Quichotte.*

Cervantes, lors de son arrivée en Andalousie, était un maître dans l'art d'écrire la langue castillane, imprégnée de latinité. Mendoza et Luis de Leon ne lui étaient pas supérieurs.

Mais voici la Ire partie du *Don Quichotte;* elle est d'une grâce enchanteresse et d'un esprit dont il n'y a pas trace dans la *Galatée* qui, malgré des qualités brillantes, manque de légèreté et d'élégance, comme d'ailleurs beaucoup d'ouvrages du XVIe siècle.

Comment cette métamorphose s'est-elle opérée?

La question n'est pas sans intérêt, et on a cherché dans son œuvre les phases intermédiaires par lesquelles a dû passer l'écrivain.

On distingue dans le *Don Quichotte* trois espèces de styles. Le premier est familier, d'un naturel exquis et purement castillan. C'est celui du livre presque entier. Dans le second, le naturel et le coloris poétique se fondent harmonieusement avec la science de la forme. On le trouve dans la description des deux armées, dans les discours sur l'âge d'or, sur les lettres et les armes... Le dernier, très étudié et très élégant, n'a cependant pas la liberté du premier... on y sent la préoccupation de l'école. L'histoire des amours de Cardenio et de Lucinde, de Don Fernan et de Dorotea, et celle du *Curieux indiscret* nous en offrent l'exemple. Ces deux épisodes sont antérieurs au *Don Quichotte*. Cervantes n'a plus rien produit de pareil, même quand il a fait son *Persiles*, où il s'est souvenu du latin plus qu'il ne convenait à sa gloire.

Il est vraisemblable que ces nouvelles de Cardenio et du *Curieux indiscret* faisaient partie d'un recueil, à l'imitation du *Décaméron* de Boccace, qui devait porter le titre de *Semanas del Jardin*, recueil souvent annoncé et qui n'a jamais été publié. Elles sont deux des anneaux de la chaîne que nous nous appliquons à rétablir.

Cervantes poursuivait à la fois de nombreux projets littéraires, allant de l'un à l'autre, selon l'humeur du

moment. Il n'a pas terminé la *Galatée;* c'est le chanoine qui nous apprend qu'il avait commencé un poème chevaleresque en prose. Il s'agit du *Bernardo*, souvent annoncé aussi et qui n'a pas vu le jour. Cervantes en a encore parlé dans la dernière lettre qu'il ait écrite, la veille de sa mort, au comte de Lemos.

L'épisode de Cardenio et Lucinde, de Don Fernan et Dorotea, a été inséré après coup dans la fable du *Don Quichotte*. Ces intercalations, à peine dissimulées, ont été signalées par la critique. Elles trahissent les remaniements que Cervantes a fait subir à son texte.

Dorotea, par exemple, a dit au curé et au barbier dans la Sierra Morena, qu'elle et son amant sont originaires de tel endroit qu'elle ne nomme pas, *de esta Andalucia*, « de cette Andalousie », quand il semble évident qu'elle est encore en Castille. Dans la version primitive, les amants devaient raconter leur histoire dans une localité de l'Andalousie. Cervantes a omis la correction.

Le chapitre XXIV débute ainsi : « Don Quichotte écoutait attentivement le misérable chevalier de la Sierra Morena, *astroso caballero*, lequel, continuant l'entretien... » — La vérité est que Don Quichotte ne pouvait écouter Cardenio, qui n'avait pas encore pris la parole.

Cardenio explique au curé et au barbier comment Don Fernan a découvert un billet de Lucinde dans un volume de l'*Amadis de Gaule*. Il rappelle ici la fameuse

narration qu'il a déjà faite à Don Quichotte et à Sancho en présence du chevrier; mais dans cette partie même il n'était point question du billet.

Dorotea déclare qu'elle ne lisait que des livres de dévotion; cependant quand elle est informée que le curé se propose de tirer Don Quichotte de la Sierra Morena, elle s'offre spontanément pour jouer le rôle de la princesse malheureuse, parce qu'elle avait lu quelques livres de chevalerie... Cervantes a ajouté cette circonstance pour les besoins de son histoire, sans se souvenir de ce qu'il avait déjà écrit.

Ginès de Passamont, larron insigne, délivré par Don Quichotte, dérobe l'âne de Sancho. L'événement frappe beaucoup le lecteur, qui aime Sancho et l'âne. Puis (Ire partie, chapitre XXIII), un peu avant le récit de Cardenio, comme si de rien n'était, Don Quichotte ordonne à Sancho, qui est à pied, de descendre de sa monture... Cervantes a oublié le vol commis par Ginès. Le grison ne reparaît qu'au chapitre XXX. Le trouble apporté dans le manuscrit primitif par l'introduction de l'aventure de Cardenio, la négligence de Cervantes, qui ne travaillait qu'à de longs intervalles, expliquent la faute qui est rejetée sur l'imprimeur.

Sancho Panza trouve à l'hôtellerie le curé et le barbier, qui sont à la recherche de Don Quichotte. Le curé a imaginé de se travestir en princesse errante, qui va implorer l'appui du chevalier; le barbier lui sert d'écuyer. Bien qu'ils soient très éloignés du lieu

où ils doivent le rejoindre, ils revêtent leurs déguisements dans l'hôtellerie même, et cela bien inutilement. Un moment après, le curé, par scrupule, se ravise et se refuse à prendre des habits de femme. Il change de rôle avec le barbier. Cervantes n'avait pas pensé d'abord à mettre le curé et le barbier en rapport avec Cardenio et Dorotea, avant de leur faire rencontrer Don Quichotte. Il ne s'agissait pas de transformer la jeune dame en princesse; enfin, la fable primitivement ne contenait rien de relatif à l'aventure de Cardenio et Lucinde, de Don Fernan et Dorotea.

Cardenio est l'amant de Lucinde. Ils se sont engagés l'un à l'autre. Don Fernan, ami de Cardenio, s'est, lui aussi, épris de Lucinde. Il s'insinue dans les bonnes grâces de la famille et la jeune fille est forcée de contracter avec lui un mariage secret. Cardenio, dissimulé derrière un rideau, assiste à la cérémonie. Désespéré, il s'enfuit dans la Sierra Morena. Lucinde, après avoir prononcé le oui fatal, s'évanouit. Une lettre cachée dans ses vêtements révèle qu'elle est la femme de Cardenio. Ce point n'est pas très clair. La jeune fille se réfugie dans un couvent.

Mais Don Fernan, avant de s'attacher à Lucinde, avait fait la cour à Dorotea, jeune paysanne, belle, riche et intelligente, et l'avait séduite. Lorsque Dorotea apprend que son amant a épousé Lucinde, elle s'abandonne à son tour au désespoir et, déguisée en homme, se rend aussi dans la Sierra Morena, où le curé et le barbier la surprennent au bord d'une fontaine.

Le chevalier Don Quichotte, qui veut imiter Amadis, se livre, dans la Sierra Morena, à des extravagances qui doivent témoigner de son amour pour Dulcinée. Le voilà mêlé à l'histoire de Cardenio.

La nouvelle du *Curieux indiscret*, comparée au *Don Quichotte*, atteste la même différence d'origine; les discours de Lothaire et d'Anselme sont dans le goût de ceux de la *Galatée*. Encouragé par le succès de ce qu'il avait fait pour l'aventure de Cardenio, Cervantes a renoncé à mettre le *Curieux indiscret* en harmonie avec le reste du récit et à nous y montrer Don Quichotte.

Il n'y a point de discours dans la nouvelle de Cardenio, mais on y rencontre de violentes apostrophes proférées par Dorotea contre Don Fernan; elles dénotent l'ancienneté du texte. On ne les verra plus nulle part dans les écrits de Cervantes. Cardenio aussi débite, avec une emphase qui fait sourire, des imprécations en s'adressant à Don Fernan : « O ambitieux Marius! O Catilina cruel! O Sylla criminel! O avaricieux Judas!... » On en peut lire de pareilles dans la *Galatée*.

Une troisième nouvelle, celle du *Captif*, a été insérée pareillement dans le *Don Quichotte*. Nous y remarquons pour la première fois une qualité qui n'existe dans aucune des autres productions antérieures de Cervantes : la familiarité du ton. La première lettre de Zoraïde au captif est ingénue et charmante. A mesure que le récit avance, le style se fait plus limpide et plus aisé.

Le capitaine Viedma, dans le *Captif*, dit qu'il est entré dans l'armée lorsque le duc d'Albe alla en Flandre (1567), et que depuis il s'est écoulé vingt-deux ans. Le *Captif* remonte ainsi à 1589.

La même date de 1589 peut être assignée à la *Tia Fingida*. Cette nouvelle, retrouvée dans la bibliothèque d'un chanoine de Séville, et imprimée pour la première fois en 1814, à Madrid, figure maintenant au nombre des *Nouvelles Exemplaires*. Elle est fort libre. Puis viennent *Rinconete y Cortadillo*, que Cervantes avait eu d'abord l'intention de placer dans le *Don Quichotte*, et les *entremeses* ou intermèdes, qui sont du même temps. Ces œuvres indiquent une modification profonde dans la manière de l'écrivain.

L'idolâtrie que professaient les prosateurs castillans pour les modèles latins, leur faisait considérer la prose comme chose inférieure. Qu'on ne s'y trompe pas. A peine le *Don Quichotte* achevé, Cervantes retournera au goût de l'école par le *Persiles*.

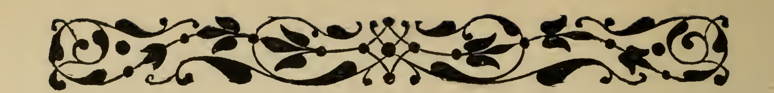
Ces degrés franchis, il atteignit le comble de l'art. Désormais tous les éléments de son éducation littéraire, arabes, latins, castillans, se fondaient en un langage divin. L'évolution était accomplie.

Le caractère même de Cervantes ne contribua pas peu à cette transformation. Après le retour de la captivité, le succès obtenu au théâtre l'avait enorgueilli. Puis le discrédit dont fut frappée son œuvre dramatique, à l'avènement de Lope de Vega, l'accabla au point qu'il parut, pendant un certain temps, avoir

renoncé au culte des lettres. A la longue cependant, la puissance de son talent, son ironie spirituelle et surtout sa générosité naturelle ramenèrent la paix dans son âme. C'est après ces années d'épreuves que se révéla son génie.

Il y avait longtemps que le pauvre grand homme, percepteur d'impôts et agent d'affaires, se proposait de publier un livre qui rajeunît sa gloire. Il s'essayait dans des nouvelles qui devaient rappeler son nom. Ce sont les *Nouvelles Exemplaires*. La chaîne est maintenant rétablie. Nous touchons au *Don Quichotte*.





VII

OBSERVATIONS PRÉLIMINAIRES AU *DON QUICHOTTE*

I



En quel lieu et dans quelles circonstances la Ire partie du *Don Quichotte* a-t-elle été composée ? Suivant une légende qui s'est formée au commencement du siècle, ce serait à la Argamasilla de Alba. Mais cette opinion est erronée.

De 1600 à 1603, l'histoire perd la trace de Cervantes. En 1603, on le retrouve à Valladolid. Il est vraisemblable que jusqu'à cette date il était resté à Séville. Les biographes affirment, sans preuve, qu'il serait venu en Castille vers 1598, où il aurait obtenu un emploi. On ne sait pas bien s'il a été, à la Arga-

masilla, collecteur d'impôts ou directeur d'une fabrique de poudre et de salpêtre appartenant à l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem. Aucun document imprimé ou manuscrit de nature à justifier ces allégations n'a été découvert.

D'après cette légende, Cervantes aurait abusé de son pouvoir et gravement mécontenté les habitants de la Argamasilla, qui se seraient saisis de sa personne et l'auraient séquestré dans une grotte, la *Cueva de Medrano*. C'est là qu'il aurait pris la plume pour charmer ses ennuis.

Au début du *Don Quichotte*, il déclare que son héros vivait dans un village, *lugar*, de la Manche, dont « il ne veut pas se rappeler le nom », *cuyo nombre no quiero acordarme;* et comme il disait dans le prologue que son livre *se engendró en una carcel*, « avait été engendré dans une prison », on en a conclu que ce *lugar* devait être la Argamasilla.

A la fin de la Ire partie, figurent plusieurs pièces de vers que Cervantes attribue aux Académiciens de la Argamasilla. Ce sont des sonnets et des épitaphes à la gloire de Don Quichotte, de Sancho Panza, de Dulcinée et de Rossinante, qu'on suppose avoir été enterrés dans cette localité.

Notre poète avait fait sur les lettrés de cette petite ville une plaisanterie dont le sens nous échappe, dans le genre de celle des *Mémoires de l'Académie de Troyes* *;

* L'ouvrage est intitulé : *Mémoires de l'Académie des Sciences, Belles-*

mais la tradition s'empara du nom, et on a cru que Cervantes avait été détenu à la Argamasilla.

Avellaneda, l'auteur de la continuation du *Don Quichotte*, a dédié son livre à l'Alcade et aux *Regidores* de la Argamasilla. Sans s'appuyer sur aucune autorité, il assure que Don Quichotte était originaire de ce lieu. Mais Avellaneda n'en savait rien et n'en pouvait rien savoir.

Aureliano Fernandez Guerra dit que la pièce célèbre de Quevedo, *le Testament de Don Quichotte*, a été improvisée à la Argamasilla même, où Quevedo serait venu en pèlerinage; cependant cette improvisation non plus ne prouve rien.

Un autre critique, Don Manuel Garcia, dans un article publié en 1867, à Madrid, a le premier réclamé en faveur d'Esquivias. Pour lui, le prototype de Don Quichotte est un hidalgo ridicule, ivrogne, Alonso Quijada, fort adonné à la lecture des romans de chevalerie, et qui demeurait à Esquivias. Il était parent de doña Catalina et s'était opposé à son mariage. Cervantes avait eu à se plaindre de lui pendant son incarcération à Séville. Telle serait la cause de son ressentiment. Esquivias était le domicile de Cervantes

---

Lettres, Beaux-Arts... établie à Troyes en Champagne (Troyes, 1744). On y lit un *Projet de voyage en Espagne pour constater un fait important de l'histoire du chevalier Don Quichotte. — Lu à l'Académie, le 16 mai 1741.* C'est l'œuvre d'un mystificateur, J.-B. Grosley. Navarrete y a été pris. Il fait gravement observer que tous les personnages et tous les faits du *Don Quichotte* de Cervantes sont « *ideales ó alegoricos* ».

et de sa femme; ils habitaient une maison voisine de la rue des *Quijadas;* c'est le nom même de la famille.

Tous les détails des sorties du chevalier — Cervantes connaissait très bien le pays — se rapportent à Esquivias. On n'en citera qu'un exemple. Lorsque Don Quichotte, armé en guerre, fait sa première sortie, il entre tout de suite dans le *campo* ou la plaine de Montiel; l'indication s'applique parfaitement à Esquivias. La Argamasilla, au contraire, est assez éloignée.

A la vérité, Esquivias est en Castille et non dans la Manche; mais Quijada était né à Valdepeñas, dans la Manche. Ces fantaisies de Cervantes étaient faites pour dérouter le lecteur. Il donne le nom de Don Quichotte à son héros, et le décore du titre de Chevalier de la Manche.

Le poète ne dit pas que son livre a été écrit en entier *en una carcel*, mais seulement qu'il a été engendré dans ce lieu funeste, *donde todo triste ruido hace su habitacion.* Il s'agit de Séville, où il avait été troublé par des cris et des bruits de fers.

A la Argamasilla on montre la cave de *Medrano*, où la tradition veut que Cervantes ait été enfermé. Le public la visite pieusement; mais une pareille cave n'a jamais pu servir de prison, et certainement on n'y a jamais entendu ces bruits qui avaient attristé Cervantes.

Les faiseurs de légendes ont été égarés par le souvenir de la détention à Séville; on connaît les motifs qui l'ont déterminée. Il en est autrement à la Argamasilla. Sur ce point, Navarrete a fait l'enquête la plus

exacte, avec le concours du clergé et des fonctionnaires. On a fouillé toutes les archives, les recherches n'ont produit aucun résultat. La tradition existe cependant, transmise de père en fils, mais elle ne repose sur aucun fondement sérieux.

Cervantes n'avait pas d'abord imaginé son œuvre telle que nous la possédons. Son intention paraît avoir été tout autre; on peut croire qu'il voulait seulement faire une plaisanterie très cruelle pour celui qui en serait l'objet, son parent Quijada, devenu fou de chevalerie, et à qui l'on prêtait une aventure amoureuse au Toboso. Cervantes a dissimulé le nom d'Esquivias, il a aussi équivoqué sur celui de Don Quichotte. Il nous dit que Quichotte dérive de Quesada, Quisada, Quijada ou Quejano, et qu'il descend *en linea directa de varon*, « en ligne directe de mâle », de *Gutierre Quijada*. On a retrouvé l'acte de décès d'un Quijada de Salazar, à la date de 1604, à Esquivias, et ce nom de Salazar appartient à la femme du poète.

Après avoir choisi Quijada à Esquivias comme le héros de sa fable, Cervantes a naturellement groupé autour de lui les différents personnages, tous marqués d'un caractère de réalité absolue, qui vivaient dans son village : le curé Pero Pérez, le barbier Maese Nicolas, Sancho Panza, Sanson Carrasco... Il devait placer son ingénieux hidalgo dans des conditions qui rendissent sa folie vraisemblable. Don Quichotte est célibataire. Une femme, des enfants et des serviteurs

eussent été d'insurmontables obstacles à l'exécution de son entreprise.

Cervantes commençait une nouvelle dans le goût de celles qu'il avait déjà composées, le *Licenciado Vidriera*, par exemple. Il se proposait de mettre Quijada aux prises avec la société contemporaine. Le récit de la première sortie n'est qu'une imitation des romans de chevalerie. L'auteur dit au chapitre IX « qu'il mérite la louange pour avoir publié cette agréable histoire », et que le monde aurait été privé du plaisir « qui peut bien durer deux heures ».

Sous sa plume, ce récit acquiert un développement qui n'était pas dans ses prévisions. En achevant le chapitre VIII, il promet une seconde partie (le second livre), qui terminera le roman, et il répète : « *Con esta imaginacion*, on ne désespère pas d'arriver à la fin de cette agréable histoire. » Mais cette fin qu'il croit prochaine s'éloigne encore, et il ajoutera quarante-quatre chapitres à ce qu'il a déjà écrit.

On voit par là que le plan de Cervantes n'était pas bien arrêté. Il n'est pas d'abord question de Sancho Panza. Don Quichotte a pour domestique (chapitre I) un jeune garçon, *mozo*, qui sellait le cheval et maniait la serpette. Il n'en sera plus parlé dans le reste de l'ouvrage. Sancho Panza n'apparaît qu'au chapitre VII, et Cervantes n'est pas bien fixé sur son compte. Il dit que Sancho a plusieurs enfants, *hijos*, et il semble ensuite qu'il n'a qu'une fille. Plus tard, surgit un petit Sancho.

La femme de l'écuyer est désignée sous plusieurs noms : Juana Gutierrez ou Mari Gutierrez, Juana Panza et Teresa Sancha. Tout ce qui concerne Dulcinée est fort incertain. Don Quichotte avoue (partie II, chapitre IX) qu'il n'a jamais vu la *sin par*, la sans pareille Dulcinée. Il ne se souvient plus qu'il a déclaré lui-même (partie I, chap. XXV) que ses amours n'ont pas été au delà d'un *honesto mirar*, d' « innocents regards ». La nouvelle devait se borner à ce que nous appelons la première sortie, c'est-à-dire à l'aventure du Biscayen et celle des moulins à vent. Cervantes a interverti l'ordre dans lequel il les avait d'abord annoncées, lorsqu'il a conçu les scènes de l'hôtellerie. Spirituellement, l'hôtelier avertit Don Quichotte de ne pas voyager sans linge blanc et sans argent, puis il le congédie. Le chevalier reviendra avec Sancho Panza. Le poète n'avait pas non plus imaginé d'attribuer son histoire à un auteur arabe, Cid Hamet ben-Engeli*. Il disait que ses matériaux étaient empruntés aux archives de la Manche.

Au commencement du livre, Don Quichotte emploie les formes de l'espagnol ancien. Il use de mots, de tournures antiques, peut-être pour établir un contraste entre la langue du temps passé et les choses du temps présent, et au moment où il quitte l'hôtellerie, après avoir été armé chevalier, il parle comme tout

* Le nom de « ben-Engeli » signifie « fils de cerf », par allusion au nom de Cervantes.

le monde à la moderne, ce qu'il continuera de faire, hors en quelques occasions qui ont été remarquées.

Ce changement subit ne peut être expliqué que par l'interruption du travail de Cervantes, au sortir de la prison de Séville. Quand il s'y remit, il avait oublié son premier dessein, qui était de prêter à son chevalier des locutions surannées. De même, au chapitre v, la nièce et la servante disent au curé et au barbier qu'il y a six jours que l'hidalgo a disparu. En réalité, il n'y en a que deux. On a reproché à Cervantes de ne s'être jamais relu.

Jusque-là, Don Quichotte est un fou furieux, presque grotesque, sur lequel s'abat la raillerie de l'auteur. Désormais, sans cesser d'être fou, et quelquefois furieux, il ne sera plus ridicule. Le chevalier fait preuve, dans le discours classique de l'âge d'or, de l'esprit le plus cultivé. De chapitre en chapitre, il dépouille le vieil homme, jusqu'à ce qu'il devienne un philosophe, un sage.

Quand Cervantes vit son œuvre s'étendre, il mit en tête le titre de Ier livre, et celui de IIe livre à l'endroit marqué actuellement par le chapitre ix de la Ire partie. La division en chapitres n'a été faite que plus tard et presque au hasard. Après le chapitre v, lorsque le curé et le barbier vont brûler la bibliothèque du chevalier, il n'y a plus de fin ni de commencement de chapitre; le récit est suspendu par des points, et la coupure est arbitraire. Une observation analogue s'ap-

pliquerait au passage du chapitre VIII au chapitre IX; à celui du chapitre XII au chapitre XIII, et aussi à celui du chapitre XIII au chapitre XIV.

En terminant le chapitre XIV, l'écrivain s'aperçoit que sa nouvelle exigera un IIIe livre. Plus loin, après le XVIIIe chapitre, paraît une autre formule; ce que dit Sancho est renvoyé au « chapitre suivant ». Pour la première fois Cervantes parle de cette division. Ce IIIe livre se clôt au XXVIIe chapitre par ces mots : « C'est ici que mit fin au IIIe livre le sage et diligent historien Cid Hamet ben-Engeli. » Cervantes entame le IVe livre qui, dans sa pensée, complétera l'ouvrage.

Le Ier livre contient huit chapitres, le IIe six, le IIIe treize. Le IVe en aura vingt-cinq.

Au XXVIIe chapitre, Cervantes nous fait espérer qu'il s'enhardira, *se animara á sacar y buscar otras (historias)*, « à chercher d'autres histoires, sinon aussi véritables, au moins d'une aussi belle invention et d'aussi gracieux passe-temps ». Il publie les sonnets des Académiciens de la Argamasilla, *con esperanza de la tercera salida*, « en attendant la troisième sortie »; c'est là qu'il annonce que Don Quichotte ira à Saragosse, *Don Quijote, la tercera vez que salió de su casa, fué á Zaragoza*. Avellaneda a profité de l'avis. Et ce n'est pas sans surprise qu'on lit la déclaration de Cervantes, citant ce vers de l'Arioste :

Forse altri canterá con miglior plettro,

cédant ainsi la place à « un autre » plus habile que

lui, qui serait tenté d'achever l'histoire de l'ingénieux hidalgo.

Cervantes doutait alors du succès de son œuvre; il ignorait s'il devait la continuer.

II

Le personnage de Don Quichotte n'était pas facile à mettre en scène. Il n'a point de précédent; comment le faire comprendre et accepter ?

La nouvelle romanesque a cet avantage, qu'une fois l'exposition bien établie, l'auteur est en possession d'un sujet déterminé autour duquel, bien ou mal, il peut nouer l'intrigue et la dénouer suivant son génie. Dans le roman d'aventures raisonnables, il n'y a rien à conclure de l'exposition. Elle est nécessairement brève, et doit laisser la place à un panorama qui se déroule devant le spectateur et occupe toute son attention. Il faut que le poète soit armé d'une expérience consommée de l'humanité, comme l'auteur de *Guzman de Alfarache* ou celui de *Marcos Obregon;* sinon il succombe.

Si le roman d'aventures demande beaucoup d'étude et de soins, le *Don Quichotte* exigeait davantage. Non seulement il fallait imaginer les événements qui sont

le fond de ces sortes d'ouvrages, mais il fallait encore que ces événements répondissent à l'idée principale du livre, qui est la manifestation du caractère de Don Quichotte, et aussi qu'ils montrassent la folie chevaleresque aux prises avec la société. Nous voyons aujourd'hui l'œuvre entière et parfaite. Elle peut paraître simple. Dans les arts, ce qui paraît le plus simple est souvent ce qui a coûté le plus à l'ouvrier. Cervantes lui-même avoue que l'enfantement de son épopée a été laborieux : *Mucho me ha costado componer*. En effet, que de calculs! que de combinaisons entre la phrase qui annonce l'entrée en campagne du chevalier et le récit de ses deux premiers exploits! Chaque pas de l'expédition est marqué par un effort pénible. Voilà l'épisode des moulins à vent et celui du Biscayen; et après? que trouver? Il n'y a rien à tirer de ce qui précède pour ce qui va suivre. Chaque incident a sa solution. Il faut incessamment recommencer.

Cervantes, pour composer un roman d'aventures, était doué à la fois de l'habileté de l'écrivain et de la science de l'inventeur, qui permettent de préparer les contrastes, lesquels sont l'essence même du genre, puisqu'ils sont la source du rire. Ces qualités cependant ne suffisent pas à l'artiste, si la réflexion ne les accompagne, la réflexion qui examine, juge, choisit. Cervantes y a dépensé beaucoup de temps. Après la rixe avec le Biscayen, il suspend la narration pour nous offrir la pastorale de Marcela et Chrysostome. C'est

un repos qu'il se donne. Puis il crée l'aventure des Yangois dont le dénouement nous mène à l'hôtellerie. Là nous rencontrons Maritorne et les muletiers. Il est déjà étonnant d'imaginer une pareille succession de faits ; il faut, de plus, les présenter avec art pour qu'ils excitent l'intérêt et causent la surprise. Voici les troupeaux de moutons ou les deux armées, puis le convoi funèbre et la chaîne des galériens... Ce n'est ainsi qu'une suite de péripéties imprévues. A la vérité, il en est de même dans les romans de chevalerie ; mais on ne lit plus l'*Amadis*, et le *Don Quichotte* est toujours en faveur.

Dans les chapitres XI, XIV et XVIII, on a cru voir la preuve de la lenteur avec laquelle Cervantes écrivait au début. Le discours de l'âge d'or, celui de Marcela, la description des deux armées, sont des morceaux de langue très châtiée, faits à loisir, et non au courant de la plume. Ces pièces probablement sont antérieures et rapportées.

Le prologue et les vers placés en tête du *Don Quichotte* ne sont qu'une critique de l'*Ysidro* et du *Peregrino* de Lope de Vega, publiés en 1604. C'est à cette époque qu'appartiennent aussi les derniers chapitres.

Le curé, lorsqu'il procède avec le barbier à l'examen des livres du chevalier, fait un éloge du *Tesoro de varias poesias* et, comme vivant encore, de son auteur qui n'est pas nommé, Juan de Padilla, ami de Cervantes. Padilla est mort en 1599 ou en 1600. Les dates sont dès lors

fixées. La Ire partie du *Don Quichotte* a été commencée en 1597 et achevée en 1604. Qu'on ne croie pas que Cervantes ait employé sept années à coordonner ses inventions et polir son langage. On sait qu'il travaillait à plusieurs œuvres à la fois.

Dans la IIe partie, Cervantes dit, au chapitre XIV : « Cid Hamet, dans l'original de ce récit, mit à ce chapitre un exorde que l'interprète n'a pas traduit exactement. C'est une plainte que le More s'adresse à lui-même pour avoir entrepris une histoire aussi sèche et aussi limitée que celle-ci, dans laquelle il est forcé de parler sans cesse de Don Quichotte et de Sancho, sans oser s'étendre en digressions plus sérieuses et plus attrayantes... Avoir l'intelligence et la main toujours occupées à écrire sur un seul personnage, et ne s'exprimer que par la bouche d'un petit nombre de gens, est une besogne insupportable dont le fruit ne paie pas les peines de l'auteur; que pour éviter cet inconvénient, il avait usé d'artifice en intercalant dans la Ire partie quelques nouvelles comme celles du *Curieux indiscret* et du *Capitaine captif*, qui sont en dehors du sujet, tandis que dans les autres événements figurait Don Quichotte lui-même, et qu'il n'avait pu les passer sous silence. »

La confession est curieuse. Cervantes avoue ainsi qu'il n'a pas compris d'abord ce qui devait faire, pour sa génération et pour la postérité, la véritable importance de son livre, c'est-à-dire l'antagonisme de la folie et de la réalité. Dix ans après, lorsqu'il a fait paraître la

IIe partie du *Don Quichotte*, il rappelait encore ses incertitudes et ses scrupules.

C'est par concession à l'école littéraire très artificielle de son temps, que Cervantes altéra son ouvrage en y plaçant ces nouvelles et ces morceaux écrits à l'avance, qui sont d'un tout autre genre. Il lisait ses compositions à ses amis, qu'il se plaisait à consulter, comme il le dit dans le *Persiles*. Il a dû soumettre le *Don Quichotte* à leur jugement dès les premiers chapitres. Ces amis, idolâtres des anciens, ne virent dans le roman de Cervantes qu'une satire ingénieuse, pleine de sel, mais à leur gré trop vulgaire ; et c'est sur leurs conseils qu'il ajouta ces épisodes destinés, dans leur opinion comme dans la sienne, à embellir son récit.

Il existe une lettre de Lope de Vega, datée de Tolède en 1604, dans laquelle il affirme que l'on ne faisait cas ni de Cervantes ni du *Don Quichotte*. Lope de Vega, qui n'avait peut-être eu connaissance que d'un fragment du manuscrit, disait la vérité, non sans un grain d'exagération que la rivalité lui inspirait. Dans la classe des lettrés, *Don Quichotte* ne jouissait pas du prestige que valurent à leur auteur la *Galatée*, les *Nouvelles Exemplaires* ou le *Persiles*.

Plus tard, Lope modifia son avis, sans doute sous la pression du sentiment général. Tout ce qui est nouveau et singulier choque de telle façon les écrivains en possession de la renommée, ou qui appartiennent à une coterie, qu'ils le rejettent comme mauvais et grossier.

Cela doit être, puisque la nouveauté est la contradiction du goût dominant.

Cervantes est un artiste original, mais par son éducation il était resté classique. Il y a en lui l'humoriste des nouvelles, des saynètes et du *Don Quichotte*, et le rhétoricien au style poli qui a créé laborieusement la *Galatée* et le *Persiles*. Pendant toute la vie de Cervantes, les doctrines de ses maîtres ont lutté contre son génie propre; il lui a fallu l'applaudissement de l'Europe pour qu'il se décidât à continuer le *Don Quichotte*, sans y mêler aucun élément étranger.

Lorsqu'il écrivait la première partie de son *Don Quichotte*, il n'avait pas cet encouragement. Il était retenu au contraire par ses préférences personnelles, et par les critiques des doctes confrères qui l'entouraient. Aussi a-t-il donné aux incidents la même importance qu'à l'œuvre principale. Il a même dit : « Heureux, trois fois heureux, furent les temps où naquit l'audacieux chevalier Don Quichotte de la Manche qui a pris cette honorable résolution de ressusciter la chevalerie errante. Nous jouissons aujourd'hui non seulement des douceurs de son histoire véridique, mais encore des contes et des épisodes qu'elle renferme, non moins agréables pour la plupart, non moins ingénieux et véritables que l'histoire elle-même. »

Cervantes se proposait de terminer son livre au plus vite. Le curé, le barbier, Sancho, Cardenio et Dorotea ramènent Don Quichotte à l'hôtellerie pour y

opérer la réconciliation des deux couples d'amoureux, Cardenio avec Lucinde et Don Fernan avec Dorotea. La princesse de Micomicon, qui n'est autre que Dorotea, indique la situation de ses royaumes, et le curé, préparant le dénouement, dit : « S'il en est ainsi, il faut que nous passions au beau milieu de mon village; de là, Votre Grâce suivra le chemin de Carthagène. » Mais le poète, entraîné par les événements, ajoute vingt-trois chapitres aux vingt-neuf déjà écrits.

On reproche à Cervantes d'avoir fait dîner ses personnages deux fois le même jour. C'est une distraction. On a relevé ainsi des fautes de détail dont les admirateurs de *Don Quichotte* auraient tort de s'affliger.

Don Quichotte, arrivé dans la Sierra Morena, est exalté par les souvenirs de ses histoires antiques; il reprend le langage solennel dont il s'est servi dans les premiers chapitres. La lettre qu'il adresse à Dulcinée en offre encore un exemple. Il en est un autre dans la scène de la Damoiselle infortunée.

Le curé, le barbier, Cardenio, Lucinde, Dorotea, Don Fernan s'apprêtent à accompagner Don Quichotte à son retour dans son village, et il n'est d'abord question ni du *Curieux indiscret* ni du *Captif;* on ne sait pas même si l'aventure des outres de vin devait figurer ici; mais le curé suscite un incident.

Cervantes, à chaque page, s'attaque aux fables chevaleresques. Au chapitre xxx, le curé parle de la folie de Don Quichotte et des livres qui lui ont troublé le

cerveau. L'hôtelier dit qu'il possède deux ou trois de ces livres, renfermés dans une malle, qui font ses délices et celles des gens auxquels il veut bien les communiquer; l'approbation royale dont ils sont revêtus est la garantie de leur véracité. Don Quichotte, ailleurs, emploie le même argument. L'hôtelier a encore découvert dans la malle d'autres papiers d'une très belle écriture. Il les apporte au curé qui les lit à haute voix, et la nouvelle du *Curieux indiscret* entre ainsi, mais très arbitrairement, dans le roman.

Pour rompre la monotonie de cette lecture Cervantes fait reparaître Don Quichotte, qui est un peu oublié. Sancho est représenté d'abord en auditeur attentif, puis l'auteur dit qu'il était resté dans une chambre voisine. En effet, Sancho accourt tout ému : Don Quichotte se bat avec des géants! C'est l'épisode des outres de vin.

Cervantes introduit cette bataille et la nouvelle du *Curieux indiscret* après avoir combiné la rencontre de Cardenio, Dorotea, Don Fernan et Lucinde. A ce moment, l'hôtelier, sur le pas de sa porte, s'écrie : « Voici une belle troupe d'hôtes : s'ils s'arrêtent ici, nous aurons du *gaudeamus.* » Cette troupe est conduite par Don Fernan, qui, à la tête de cavaliers, a enlevé Lucinde de son couvent.

Lorsque Cervantes en a fini avec les aventures de ses amoureux, il revient au dessein de ramener Don Quichotte dans son village. Mais il s'attarde de nouveau en faisant arriver le captif, le capitaine Viedma, et

Zoraïde, la Moresque. Le captif raconte son histoire, et nous sommes prévenus qu'elle était écrite antérieurement. Un peu après surviennent aussi l'*Oidor* ou le Conseiller, avec sa fille Clara et leur suite, dans laquelle est un étudiant amoureux de la jeune personne et déguisé en muletier. Les présentations faites, les dames se retirent dans le grenier. Les hommes se tiennent dans la salle à manger. Il semble que tout ce monde n'a plus qu'à se livrer au sommeil. Mais, subitement, le capitaine soupçonne que l'*Oidor* est son frère. Il le dit au curé, qui ménage la reconnaissance. Les frères s'embrassent. Enfin l'heure du repos est venue. Seulement, dès l'aurore, l'étudiant entonne une romance en l'honneur de sa belle; et alors se produit le récit des amours du chanteur et de Clara.

C'est au milieu de cet imbroglio que Don Quichotte prononce à table le discours fameux sur « les armes et les lettres », morceau classique composé aussi antérieurement.

On remarque, avec étonnement d'ailleurs, que le chevalier écoute, sans dire un mot, la narration du captif Viedma. Il n'est plus question de la reconnaissance des deux frères; Viedma et Zoraïde disparaissent comme si le texte les avait engloutis. Nous avons maintenant l'explication de ces singularités.

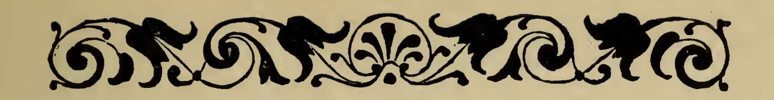
Il faut encore noter l'intervention de la Sainte-Hermandad. Elle est à la poursuite de l'étudiant muletier. Puis survient le petit barbier sur qui Don Quichotte a conquis l'armet de Mambrin... Nous n'avons peut-être

que trop insisté sur cette partie de l'ouvrage, étrangère à l'histoire de l'ingénieux hidalgo.

Après tant d'événements, le curé se décide à faire enfermer Don Quichotte dans une cage. L'action se précipite. Peu auparavant, Cervantes nous a montré le héros aux prises avec la Sainte-Hermandad, qui doit l'arrêter comme un criminel. Mais il s'est endormi; l'emprisonnement est plus facile. Ici, nous pouvons supposer une large interruption dans le travail de Cervantes. Il est évident que cette fin était écrite avant l'intercalation de tous ces incidents. Don Quichotte se croit victime d'un enchantement; il est réduit à l'impuissance; il part enfin, escorté par ses amis.

L'hôtelier a remis aussi au curé une nouvelle dont il n'avait pas été parlé jusque-là, et qui était dans la malle avec les livres et d'autres écrits, *otros papeles.* Cervantes se proposait de l'insérer à cet endroit. Cette nouvelle n'est autre que le *Rinconete y Cortadillo* des *Nouvelles Exemplaires;* mais l'auteur s'est heureusement ravisé. Les épisodes d'Anselme et des Flagellants, et le discours du chanoine sur les romans de chevalerie et les comédies, l'ont remplacé. Seul, le titre est resté.





VIII

LE *DON QUICHOTTE*

PREMIÈRE PARTIE

Le *Don Quichotte*, imprimé par Juan de la Cuesta, parut à Madrid, à la librairie de Francisco de Roble, en 1605. Il se vendait huit réaux, ce qui était très cher pour l'époque. Le livre était connu à l'avance; l'approbation royale remontait à 1604, et Cervantes avait communiqué son manuscrit. Plusieurs éditions furent faites, presque simultanément, à Madrid, à Lisbonne et à Valence.

Le succès fut si rapide, si bruyant, que depuis le *Roland Furieux* ou la *Jérusalem délivrée*, rien de pareil ne

s'était vu en Europe. La fable imaginée à la fin du siècle dernier, et suivant laquelle le public aurait accueilli froidement le *Don Quichotte*, parce qu'il ne le comprenait pas, est fausse de tout point. On a même prétendu que Cervantes aurait écrit une courte brochure, *el Buscapié*, le Serpenteau, pour exposer les beautés de son roman. Mais le *Buscapié* est apocryphe. Avant la publication du livre, Don Quichotte et Sancho Panza étaient populaires. La noblesse, le clergé, les pages, les étudiants, les dames, les bourgeois, les marchands s'arrachaient le volume comme chose précieuse. On continua à l'éditer en plusieurs villes d'Espagne, et Sanson Carrasco a pu dire : « Il y a aujourd'hui plus de douze mille exemplaires de cette histoire imprimés à Barcelone, à Valence et en Portugal. » Il omet la Castille, on ne sait pourquoi. « On l'imprime à Anvers; c'est un livre qui n'a pas besoin de commentaires, car il est très clair. » Les commentaires abondent cependant.

Cervantes a fait hommage de la Ire partie du *Don Quichotte* au duc de Béjar. On fut très frappé de l'élévation des termes dans lesquels il s'exprimait. Personne n'avait jamais douté que sa dédicace fût une pièce originale, quand, à une date récente, Hartzenbusch découvrit que Cervantes l'avait copiée sur une épître remontant à 1580, adressée au marquis de Ayamonte par Hernando de Herrera, en tête des poésies de Garcilaso de la Vega, et sur un prologue de Francisco de Medina pour la

même œuvre. L'émotion des lettrés fut extrême. La pensée de ce que nous appelons une supercherie littéraire ne pouvait être admise. Mais comment expliquer un fait semblable ? Tout uniment comme on explique les nombreux emprunts faits par Cervantes aux anciens littérateurs espagnols : ces phrases magistrales s'étaient gravées dans sa mémoire. On est allé jusqu'à prétendre qu'il avait cru faire honneur à Hernando de Herrera et à Francisco de Medina en se servant de leur prose. Le trait est curieux et méritait d'être noté. Cette dédicace a été supprimée dans la plupart des éditions du *Don Quichotte*, et presque aucun traducteur français ne paraît avoir soupçonné l'intérêt qu'elle présente.

Dans l'éloge que Cervantes se décerne, nous retenons le passage où il nous apprend que « plusieurs aiment mieux entendre parler Sancho Panza, l'écuyer, que Don Quichotte, son maître; qu'ils goûtent aussi un vif plaisir à lire les nouvelles et que tous demandent s'il y aura une deuxième partie ».

Le poète attribuait ainsi le succès à ses héros, et Sanson Carrasco dit encore très bien : « Je ne sais pourquoi l'auteur s'est plu à ajouter ces nouvelles et ces contes étrangers au sujet, lorsqu'il y avait tant à raconter sur Don Quichotte. » Voilà l'opinion du public. C'est pour cela qu'on ne trouve plus, dans la IIe partie, aucune de ces nouvelles qui détournent l'attention.

Cervantes n'a pas eu égard aux critiques qu'avait provoquées son roman, peut-être par indifférence,

peut-être aussi était-il embarrassé pour corriger les fautes et les erreurs qui lui étaient signalées. Il s'est excusé sur les difficultés de l'art. Il nous avertit que « pour faire un livre, il faut un jugement solide et un mûr entendement. Plaisanter avec grâce et écrire d'une façon spirituelle, *decir gracias y escribir donaires*, est le propre des grands esprits. Le rôle le plus piquant de la comédie est celui du niais; et il ne faut pas être niais pour le bien représenter... — Il y a des auteurs qui débitent leurs compositions comme des beignets. Mais il arrive souvent que ceux qui se sont fait une grande renommée, la perdent en livrant leurs écrits à l'impression... — Je voudrais que les censeurs, sans s'arrêter aux taches minimes, *atomos*, d'un ouvrage éclatant comme le soleil qu'ils critiquent, fussent plus miséricordieux... — Le bon Homère aussi sommeille quelquefois. » Il faudrait tout citer.

Il s'est d'ailleurs accordé ce témoignage flatteur « qu'il n'y a point de salle chez les seigneurs où le livre ne passe de main en main; que l'histoire est de celles qui sont du plus agréable et honnête divertissement, et qu'on n'y peut reprendre une parole inconvenante, ni l'expression d'un sentiment qui ne soit purement catholique. »

Enfin, sous prétexte de répondre aux censeurs, Cervantes proclame (IIe partie, prologue et chapitre 11) que la bonne renommée est ce que doit le plus rechercher un homme vertueux et éminent; pour lui, « la réprobation de ses concitoyens serait pire que la

mort », *ninguna muerte se le igualara.* L'homme vertueux et éminent, c'est lui-même. Il se met en opposition avec Lope de Vega.

Ainsi, après un silence de dix années, Cervantes retrouvait le même succès qu'autrefois et se révélait, par le *Don Quichotte*, le premier des écrivains espagnols.

Le genre comique était alors dédaigné, même au théâtre, malgré l'exemple de Térence et de Plaute. On ne pressentait pas l'esprit qui plus tard devait animer la comédie de Molière; et tout ce qui était plaisant était renvoyé aux intermèdes ou aux pièces qualifiées de picaresques.

Les lettrés se refusaient à reconnaître la franchise et la sincérité de la satire dans l'ouvrage de Cervantes; les attaques contre Lope ne choquaient pas absolument, bien qu'elles semblassent trop violentes. Tous pourtant étaient révoltés de la sottise des romans de chevalerie et désiraient les voir disparaître. Le *Don Quichotte* bénéficia de ces dispositions. On rendait justice aux intentions de l'auteur; certains lui surent même gré d'avoir mêlé à son récit quelques épisodes, comme le *Captif* ou le *Curieux indiscret*, qui étaient tout à fait dans le goût du jour. Le livre par là acquérait un parfum d'humanisme. On était loin cependant de le mettre au même rang que la *Galatée*, et généralement on pensait que Cervantes ne devait pas lui donner de suite. Mais le public, étranger aux préventions d'école, et qui formait la partie la plus active

et la plus vivante de la nation, porta aux nues le *Don Quichotte*, qui fournit le sujet de tous les entretiens. On se demandait lequel était préférable, du combat contre les moulins à vent ou de la chevalerie conférée par un hôtelier.

Un hidalgo honorable, sec, décharné, d'opinions surannées, fut appelé Don Quichotte; le nom de Sancho Panza passa en proverbe; de quelque bidet maigre on disait : Voilà Rossinante, et tous les ânes profitèrent de la sympathie qui s'attacha à la monture de l'écuyer. Ces figures étaient populaires. Le peuple espagnol comprit que c'était pour lui que Cervantes avait écrit. Nous voyons, en effet, l'inauguration d'une littérature nouvelle, gaie et familière, positive et puissante.

On ne conteste pas que le poète ait eu le dessein de ruiner l'idéal chevaleresque. Mais son *Don Quichotte* offrait-il aussi, comme on l'a prétendu, un sens allégorique ? L'ingénieux hidalgo de la Manche serait-il une caricature de Charles-Quint ou de Philippe II? Rien n'est moins soutenable. Cervantes déclare que « le livre dit ce qu'il veut dire » sans aucune allusion. En effet, il a tous les caractères de la spontanéité. Mais que Cervantes ait eu en vue certains individus pour peindre Don Quichotte et Sancho Panza, cela est non moins incontestable; l'épisode du convoi funèbre, celui de Cardenio et d'autres encore, ont été inspirés par des événements contemporains, on n'en saurait douter. Tous les écrivains agissent ainsi; ils retracent d'après leurs impressions les faits dont ils ont été témoins.

Il ne faut pas s'imaginer non plus que les différents types du *Don Quichotte* soient des personnifications morales. Si séduisante que paraisse cette interprétation pour les dissertations des philosophes, elle est fausse. Loin de rabaisser le mérite de l'ouvrage, l'explication toute simple le grandit.

Les œuvres des conteurs et des poètes sont une représentation idéale de la société de leur époque. L'art du moyen-âge, nécessairement incohérent et dénué de formes polies, et qui a produit cependant l'*Amadis de Gaule* et le *Palmerin d'Angleterre*, fut le plus parfait qui pût alors exister.

La foi aux géants, aux nains, aux sorciers, était universelle. On croyait à l'existence de pays enchantés, hantés par des fées et des monstres. Le défaut de communications autorisait tous les contes. La littérature a donné une expression à ces fables; elle a décrit des magnificences qui excitaient l'admiration. Le miroir de l'humanité était le chevalier loyal, vaillant, courtois, entreprenant, secourable, galant, fidèle, formidable et irrésistible. Il était le héros d'aventures prodigieuses. Les princes, les prélats, les seigneurs lisaient et faisaient lire devant eux, à leurs familles et à leurs gens, ces compositions barbares et folles mais où étaient exposées et dépeintes les idées et les mœurs du temps. Elles appartiennent par là à l'histoire.

Cervantes n'a pas eu l'intention de déprécier cette littérature elle-même. On sait combien il l'aimait; et

s'il était né deux ou trois cents ans plus tôt, il eût écrit des romans de chevalerie; mais au XVIIe siècle il a voulu combattre l'influence de ces élucubrations qui menaçaient de se survivre. On s'en moquait déjà un peu. Elles faisaient pourtant les délices de l'Europe entière. Tous les acteurs du *Don Quichotte* savent l'*Amadis* par cœur.

Les pays nouveaux avaient été découverts, et les nations, autrefois séparées, entretenaient entre elles des relations suivies. La guerre était devenue une science, le chevalier errant n'avait plus sa place dans la société; cependant il était toujours proposé comme un modèle d'héroïsme et d'honneur. Cervantes prit la plume et protesta contre ces productions étranges et gothiques. Sa pensée était si raisonnable qu'elle lui valut l'approbation de tous. S'il est vrai que l'art a pour base la réalité, il doit nécessairement se modifier avec elle. L'écrivain combattait un anachronisme de jour en jour plus choquant et plus dangereux.

Un effort semblable avait été tenté en Italie par Pulci avec le *Morgante Maggiore*, et par l'Arioste dans le *Roland Furieux*. Tous deux avaient échoué. Leurs poèmes étaient une satire des extravagances qui, du moyen âge, étaient arrivées jusqu'au temps de Cervantes. En Espagne aussi, on déplorait qu'elles eussent pénétré dans les chants du *romancero;* mais Pulci et l'Arioste avaient usé des mêmes artifices et des mêmes procédés que ceux dont ils prétendaient se moquer. Ils contaient

des histoires pareilles et prenaient pour héros les personnages de la tradition, ornés des mêmes attractions merveilleuses et enchanteresses et couverts des mêmes armures. Le lecteur ne fut point désillusionné; au contraire, il goûta beaucoup ces œuvres élégantes, qu'il accepta comme excellentes, et qui sont, celles de l'Arioste tout au moins, très célèbres. Est-il vrai que Cervantes ait voulu dire, à propos du *Roland Furieux* (Ire partie, chap. VI), que peu de gens ont compris la pensée de son auteur? — En tout cas, il connaissait l'écueil et résolut de l'éviter en rendant aussi manifeste que possible l'absurdité de ces récits. N'a-t-il pas atteint son but avec une habileté surprenante?

Il imagina donc de faire revivre un chevalier errant, en chair et en os, et de le mêler violemment à la vie de ses contemporains. La situation était si comique, l'effet produit fut si éclatant, que le siècle condamna tous les romans de chevalerie sans en excepter un seul.

Il nous paraît maintenant que l'idée était naturelle et qu'elle dut se présenter d'elle-même à Cervantes. L'Arioste et Pulci, cependant, ne l'ont pas eue.

Le plan dressé, il fallait inventer l'action à l'aide de laquelle Don Quichotte, sans manquer aux vraisemblances, se mettrait en contradiction avec la société, et l'attaquerait avec l'impétuosité du taureau qui saute dans le cirque.

Mais d'abord, comment supposer un homme s'érigeant en « redresseur de torts », quand chacun avait conscience que la chevalerie errante ne pouvait plus exister ? Et comment lui donner, non seulement des coopérateurs indispensables, mais encore des adversaires ? Comment la lutte pourrait-elle s'engager et persister au moyen d'événements raisonnables ? Le héros ne devait-t-il pas succomber tout de suite, enserré dans les liens de l'organisation moderne ?

Pour l'exécution du plan abstrait et du plan poétique, Cervantes se décida sans doute instinctivement, guidé par son génie. L'expérience du monde l'amena à concevoir un être de tempérament nerveux, de sang pauvre, de haute moralité, très instruit et d'origine noble. La lecture de ses romans a troublé sa cervelle et son premier acte de folie sera de partir en guerre. L'indignation de l'honnête hidalgo contre les injustices de son temps lui inspire un ardent désir de réformes. Confiné dans un village, l'exagération de ses opinions n'est pas corrigée par l'influence de la vie commune. Sa constitution physique, son éducation, sa naissance particulièrement, l'obligent à chercher le remède dans la force des armes ; il n'y en a pas d'autre pour lui, et il ne doute pas que la noblesse seule puisse le fournir. Par nature, il est porté à l'enthousiasme. A présent que Don Quichotte est fou, comme il ne voit dans ses rêves que des Amadis qui secourent les veuves, défendent les orphelins et protègent les damoiselles, il sera con-

vaincu que l'ordre de la chevalerie peut être ressuscité; que son rétablissement est une panacée universelle, et que c'est à lui qu'incombe le devoir de mettre l'épée à la main. L'invention de la figure de Don Quichotte rendait évidente l'absurdité d'un genre de littérature si contraire à la réalité.

La solution du problème poétique n'aurait pas été complète si, à Don Quichotte, Cervantes n'avait opposé un personnage destiné à signaler un autre péril que faisait courir au bon sens populaire la croyance aux histoires fabuleuses. C'est Sancho Panza. Il n'était pas moins difficile de représenter l'aberration d'un paysan attaché à la terre; car celui-ci, par sa conditionhumble et sa vie matérielle, ne pouvait admettre qu'un chevalier seul fût capable de retourner l'humanité de haut en bas. Sancho est un être simple, né plutôt pour obéir que pour commander. La connaissance très limitée qu'il a du monde le rend crédule. Il ne manque pas de raison, mais il est imbu d'un enseignement vulgaire qui lui a appris à être égoïste, défiant et casuiste. La pauvreté de sa famille est son unique souci. Il est d'ailleurs religieux, et très respectueux de la hiérarchie sociale.

Qu'on expose son intelligence faible et sa misère aux déclamations et aux promesses de notre fou, ne sera-t-il pas naturel qu'il espère être un jour gouverneur d'une île, qu'il se fasse écuyer errant, et qu'il aille à la recherche des aventures? Cette figure n'est pas moins vraie que la première, avec laquelle elle fait contraste.

Le critique qui examine ces deux héros est pénétré d'admiration. Chacun d'eux peut servir de thème, en effet, pour un cours de philosophie.

Malgré les protestations de Cervantes, on a soutenu que le *Don Quichotte* avait une portée politique. Il semblait sous-entendre que Charles-Quint et Philippe II se sont laissé halluciner par des entreprises chimériques; qu'ils n'ont accompli aucune œuvre utile; qu'ils ont perdu la nation en dissipant ses richesses et ses forces.

Et Sancho Panza, n'est-ce pas le peuple même, aveuglé par des chefs qui flattent ses passions, et que son défaut d'éducation livre aux charlatans qui préconisent des remèdes prompts et violents pour la guérison de ses maux?

Les philosophes sont libres de disserter comme il leur plaît. Mais Cervantes n'a voulu attribuer à Don Quichotte et à Sancho Panza qu'un intérêt romanesque et poétique; et si ingénieuses que soient les intentions qu'on veuille lui supposer, tout se borne à des paradoxes subtils. Pour la doctrine qui émane du livre, il en est autrement. Cervantes, sous le masque de son généreux chevalier, ne se lasse pas de proclamer les règles les plus sûres de l'honnêteté et de la justice.

Don Quichotte est partagé entre les succès et les disgrâces. L'impatience de Sancho Panza est calmée par d'heureuses aubaines. Le chevalier ne se décourage jamais; l'écuyer attend son gouvernement.

Les protagonistes sont trouvés ; il faut maintenant voir la lutte s'engager. Cette lutte ne doit pas être sans gravité, sous peine, pour le roman, de perdre tout attrait. Il est aussi nécessaire qu'elle puisse se prolonger, pour permettre d'amener une démonstration complète.

Don Quichotte et Sancho Panza violent les lois ; ils arrêtent des voyageurs inoffensifs, et sont en état de rébellion contre l'autorité elle-même. Après quoi, ils disparaissent ; ils parcourent des villages écartés et des chemins déserts. Ils sont insaisissables. Mais le Biscayen a la tête fendue ; les religieux sont maltraités ; nos deux réformateurs mettent en fuite les serviteurs du roi et délivrent les galériens...

Était-il possible d'imaginer d'une manière plus raisonnable le conflit des deux éléments contraires ? D'un côté, l'État avec son organisation, sa législation et ses mœurs : il est puissant et tranquille ; de l'autre, un furieux qui l'attaque avec frénésie et parfois surprend son adversaire et en triomphe.

Dans ces alternatives, se développe le caractère archaïque de Don Quichotte. Il est un modèle de résignation, mais il est aussi d'une ténacité très grande. C'est un fanatique. Il ne dort pas, ne se repose jamais ; il combat et parle sans trêve. Dans les moments difficiles, il se console par l'espoir de la gloire sur la terre, et, s'il succombe, de la récompense dans le ciel.

Le chevalier errant livre bataille à la société pour

la rendre heureuse; la dérision est admirable. Il est séduit par une chimère. Les armes à la main, il croit qu'il va d'un seul coup changer les lois et substituer un régime, d'ailleurs absurde, à ce qu'il veut détruire. L'écuyer suit; lui aussi s'en prend à la société. Au fond du cœur, il tient pour l'ordre établi et proteste contre les actes de violence dont il est complice à son corps défendant. A chaque pas, il prévient le chevalier qu'il n'a pas affaire à des géants, mais à des moulins à vent. Cependant il le suit. Il attend toujours son gouvernement.

Et ces deux personnages ne sont point des caricatures. Les mœurs du chevalier sont pures. Il est humain et religieux. L'écuyer est ami de la paix et de la concorde. Il désirerait seulement enrichir les siens; sa conception de l'honnêteté ne dépasse pas celle de la plèbe, et il est animé de la malice populaire. Le maître et le serviteur doivent être regardés, à part la folie, comme des hommes respectables.

Cela n'est pas indifférent. Pour ridiculiser la folie, il ne faut pas rabaisser les fous. Cervantes a doté ces deux êtres de beaucoup de qualités et même de vertus; il les a préservés l'un et l'autre de toute action vile et de tout vice odieux. Don Quichotte et Sancho Panza sont placés dans des conditions honorables. Ils sont ainsi autorisés à faire la leçon à l'humanité.

Au début, l'hidalgo agit avec une candeur et une expansion qui divertissent les spectateurs rudes et gros-

siers. Tout n'est que gaîté et contentement. Le danger de l'entreprise est cependant déjà visible; mais à raison même de son excès de naïveté, elle n'inspire aucune inquiétude. La société, au lieu de s'alarmer, réprimande le fou et le renvoie sans le châtier.

La première sortie nous montre donc Don Quichotte à l'école. Dans l'effervescence de l'enthousiasme, il s'imagine que sa lance est d'assez bonne trempe pour n'avoir besoin du secours de personne; que toutes mesures de prévoyance sont inutiles et que l'univers entier l'accueillera avec applaudissement. Il ne se tient pas d'aise; à l'avance il se félicite de la réussite de son expédition. Il s'encourage à entrer en guerre immédiatement, la victoire est pour lui certaine et l'immortalité assurée!

Qui ne rirait, en effet, d'une pareille simplicité? Qui ne raillerait le nouveau paladin?

Mais les paysans le poursuivent, les muletiers lui jettent des pierres... On sait la suite : il est vaincu, battu. Cependant il ne rentre dans sa maison que pour préparer une autre expédition, et il ne tarde pas à exécuter son projet.

La deuxième sortie débute sous un aspect plus sérieux, mais qui n'exclut pas l'élément comique. L'enthousiasme du chevalier n'a pas anéanti ses autres facultés. Au contraire, il devient prudent et terrible; c'est bien le même homme, mais déjà expérimenté.

Son premier soin sera de s'adjoindre un compagnon.

Il ne peut le choisir parmi ceux de son rang. Il s'adresse à Sancho Panza. Pour le séduire, le fou offre à cet ignorant qui ne connaît rien du monde, un gouvernement politique. Le fou est très rusé et sait prendre l'ignorant par l'endroit sensible. Sancho a entendu dire que les récompenses ne sont pas toujours décernées aux plus dignes, mais à ceux qui sont le mieux protégés. Il n'hésite pas à trouver que l'entorse donnée au droit, à son profit, est la plus juste des choses.

Le renfort de l'écuyer procure à Don Quichotte une satisfaction de vanité. Il change ses armes, se munit d'argent, et, à peine rétabli, rouvre les hostilités. Le voilà donc, pour la seconde fois, qui entreprend la lutte. Sa simplicité fera-t-elle rire encore? Sa colère et sa violence le rendent redoutable. Évitant les grands centres, il s'enfonce dans les déserts, où l'autorité se fait moins sentir. On est dans l'attente; la situation est aussi comique qu'auparavant, mais quelque incident grave peut survenir. Les péripéties de l'expédition sont mêlées d'avantages et de revers; et, bien qu'elle soit regardée comme un acte de folie, on ne peut nier qu'elle n'ait porté atteinte au bon ordre. Au désastre des moulins à vent, succède la victoire sur le Biscayen et la défaite des religieux. Le carnage de l'armée des moutons est suivi d'une humiliation : l'aventure des moulins à foulon; cependant la mise en liberté des galériens, la conquête de l'armet de Mambrin et le massacre des outres de vin décident du succès en faveur de l'hidalgo.

A la vérité, tout se termine par l'emprisonnement dans une cage. Mais Don Quichotte sait qu'il est victime des enchanteurs, — lesquels ne se commettent pas avec tous les chevaliers. — Cela est honorable. Il reste dans les meilleures dispositions. Dès qu'il aura recouvré sa liberté, il reprendra la campagne. Sancho Panza ne désire pas autre chose. Il a été berné, il a eu les côtes froissées et a reçu quelques horions; mais il rentre dans sa maison avec les cent ducats trouvés dans la Sierra Morena.

A voir Don Quichotte supporter l'adversité avec tant de courage, manifester dans la victoire tant de modération et de modestie, à voir Sancho Panza si résigné au milieu de ses misères et si ingénu dans ses allégresses, qui ne serait enclin à leur pardonner?

Don Quichotte parle; ses discours, d'une logique fausse, mais d'une éloquence surprenante, étonnent et charment. Comment en vouloir à un pareil homme? Comment le traiter en criminel? Comment n'avoir pas pour lui de la pitié, du respect même, et jusqu'à de l'amour?

Lorsque Don Quichotte a perdu une bataille ou qu'il est dans la peine, ou si seulement le gîte est mauvais, Sancho se soumet comme Job, tout en reniant la chevalerie et maudissant ceux qui l'ont inventée. S'il a été lui-même battu, il murmure, s'exaspère, pousse des cris, se plaint de son maître, mais sans cesser d'être affectionné et fidèle. La bonne fortune revient-elle, il songe à ses profits, à son futur gouvernement, aux esclaves noirs qu'une princesse lui offrira.

Sans doute, c'était une folie que de recourir à la chevalerie pour réformer la société. Personne cependant n'a contesté que le siècle ne fût plein d'abus. N'était-il pas plaisant de voir un vieil hidalgo, sans forces, chargé d'armes surannées, monté sur un cheval qui n'avait que le souffle, campé au centre du pays comme un général en chef, troubler l'organisation de l'État le plus puissant qui existât alors, et prétendre être plus habile que tous les législateurs et les philosophes ? Don Quichotte se trompait sur les moyens, mais les vices de son époque étaient la cause même de son erreur.

Cervantes était le fils d'une antique monarchie. Il considérait comme définitif l'ordre civil et politique établi. Il était dévoué au souverain et croyait que l'Espagne était le patrimoine légitime de la Maison royale. Il trouvait juste que de grandes familles opulentes et de noblesse ancienne exerçassent l'autorité, en vertu d'un droit héréditaire, sur les masses du peuple. Il lui paraissait naturel que ce peuple souffrît de défauts ou de maux essentiels pour lesquels nul remède ne semblait possible ; ces défauts, ces maux, pour lui, étaient incurables. L'ironie saisissante du livre était de présenter, sous la figure de Don Quichotte escorté de Sancho, c'est-à-dire d'un fou qui entraîne un pauvre d'esprit, une critique de ce pouvoir formidable qui faisait trembler l'Europe.

A part quelques faiblesses, Cervantes ne s'est jamais

écarté de l'étroit sentier de l'observation. Il fait voir ce qu'il a vu et fait sentir ce qu'il a senti. Aussi « l'immortel roman », dégagé de sa partie épisodique, est-il une œuvre vivante, bien supérieure au *Roland Furieux* et à la *Jérusalem*, qui rentrent dans un genre où l'abstraction l'emporte sur l'imitation de la nature. Le *Don Quichotte* a exprimé le caractère du monde nouveau. Les chants de l'Arioste et du Tasse ne nous montrent que des figures, dessinées sans doute avec talent, mais qui n'ont jamais vécu. Sans conteste, Cervantes a surpassé ces maîtres de la Renaissance.

On s'est étonné que l'auteur ait donné aux deux héros qui symbolisent le principe de la chevalerie une ampleur et un relief aussi considérables, et qu'il n'ait placé en face d'eux aucune autre création importante pour produire le contraste. Cervantes a mis un soin extrême à décrire avec lenteur l'hidalgo et son écuyer, qui sont l'anachronisme. Il s'est ensuite borné à esquisser des personnages, volontairement laissés dans l'ombre, qui servent à faire ressortir l'élément moderne. Il n'a pas voulu opposer un défenseur attitré et formel de la société de son temps aux représentants du passé. S'il avait restreint l'idée de la civilisation à un ou deux champions pour répondre à Don Quichotte et à Sancho Panza, il eût rétréci le cercle de l'action, et, au lieu de mettre ses deux paladins aux prises avec l'État constitué, il nous eût offert quatre rhéteurs discutant, comme des thèses d'école, avec

plus ou moins de compétence, les grandes questions qui intéressent l'humanité. La lutte n'aurait pas été aussi naturelle, bien que les contradicteurs soient choisis comme au hasard, et n'aient pas été armés à l'avance.

La bataille est donc engagée. La folie du chevalier s'attaque aux coutumes, aux mœurs et aux lois. Le panorama qui se déroule et se renouvelle à chaque page, est d'une variété inépuisable. Tout est nouveau et imprévu. Les vallées s'ouvrent vertes et tranquilles; là, serpentent les rivières aux eaux fraîches; dans le lointain on aperçoit les ailes gigantesques des moulins à vent; on voit aussi l'humble hôtellerie. Voici les vastes prairies où paissent les troupeaux; les bergers enterrent un étudiant qui vivait aux champs et qui est mort d'amour; un voyageur isolé suit un sentier; un groupe de la Sainte-Hermandad se montre dans le chemin; un coche au loin s'avance pesamment. Dans le fond, se dessinent les crêtes vagues et vaporeuses de la Sierra Morena; le théâtre est majestueux, le paysage plein de noblesse et de charme. Nous découvrons des habitations, puis des hommes : des seigneurs, des plébéiens, des lettrés, des malfaiteurs et des archers. Nous avons l'aperçu de la famille, de la loi politique et civile, en un mot, de l'État tout entier, sans que Don Quichotte et Sancho perdent rien de leur valeur. Les éléments sociaux se révèlent, les épisodes se suivent avec leurs incidents, et

gardent leur importance. Tout est clair, précis; chaque chose se soutient par sa propre force.

Les représentants de la civilisation sont tellement nombreux qu'on ne saurait les compter. Don Quichotte sur sa route rencontre tout un monde. Voici d'abord le curé, le barbier, le laboureur, ses voisins; puis un hôtelier gros, pacifique, moqueur, et dans l'hôtellerie les jeunes damoiselles de médiocre vertu et les muletiers. Qui ne se rappelle la naïveté du malheureux Andrès et la méchanceté de son maître, et l'irascible Biscayen, les moines effrayés, le clerc de l'enterrement nocturne, les rustiques chevriers, l'infortuné Cardenio, l'orgueilleux Don Fernan et tant d'autres?

Les femmes que Cervantes a introduites dans son poème forment un ensemble qui dépasse en diversité tout ce qu'on peut concevoir, en commençant par la nièce de l'hidalgo et en finissant par Léandra. La nièce, la gouvernante, Marcela, Maritorne, Clara, Lucinde, Dorotea, l'hôtelière, sa fille, Zoraïde, offrent chacune un type différent. L'invention d'une pareille multitude d'acteurs, lorsqu'on y réfléchit, cause un étonnement profond; toutes ces femmes sont peintes d'une main délicate et sûre; la touche est fine et juste. Toutes ne parlent pas, toutes cependant portent la marque d'un trait distinctif.

Le caractère de Don Quichotte et celui de Sancho Panza se manifestent dans leurs conversations et dans les harangues enthousiastes du chevalier; on entend

aussi les plaintes incessantes de l'écuyer. Ces discours sont un tissu d'idées originales et d'expressions heureuses. On ne peut oublier, quand on les a lus une fois, les entretiens du maître et du serviteur; les monologues grandioses du premier et les lamentations empreintes de réalisme du second nous expliquent l'âme des deux interlocuteurs. Don Quichotte invoque la raison à l'appui de ses arguments; Sancho fait appel à la morale douteuse de ses proverbes populaires pour donner du poids aux siens. Don Quichotte professe le plus généreux désintéressement; Sancho, au contraire, affiche un égoïsme grossier. Naturellement, le langage du premier est élégant et noble, celui du second commun et trivial. Ces morceaux nous fournissent le modèle d'un art exquis.

Souvent, le comique n'est produit ni par la phraséologie ni par les idiotismes, mais par la contradiction inattendue entre ce qu'on imagine et ce qui arrive en réalité; le tour ironique n'est pas non plus, on l'a assez répété, un des procédés les moins importants de l'écrivain.

Cervantes trouve l'effet satirique dans la préparation des éléments qu'il met en opposition et dans le choc résultant de leur contact. L'impression causée par la plaisanterie est légère, si vive et gaie qu'elle soit; celle reçue d'un contraste comique ne s'efface jamais.

L'attaque des moulins à vent, la délivrance des galériens, la conquête de l'armet de Mambrin, l'aventure des moulins à foulon... sont des chefs-d'œuvre.

L'homme qui est parvenu à écrire avec une si grande force avait beaucoup souffert, beaucoup vu et réfléchi. Il n'y a point là d'esquisses, ni d'improvisations. Ce ne sont point de simples ébauches. Cervantes connaît à fond les sujets qu'il a traités.

Nous avons déjà dit que le premier mérite de l'auteur avait été d'abandonner les traditions de l'école pour se servir de sa langue maternelle, la langue castillane. Il l'avait étudiée et il l'aimait. Dans quelques parties, il a mis en œuvre ses précieuses qualités avec un art qui n'a pas été surpassé. Il subordonne toujours le style à l'objet qu'il doit peindre. Il est relativement sobre, il sait se contenir. La flexibilité de sa plume est merveilleuse; elle se joue au milieu de caprices pittoresques, sans cesser jamais d'être exacte. De la manière la plus heureuse, il évite la sécheresse et la profusion, la monotonie et la convention. Son langage n'est ni uniforme, ni confus, ni bas, mais fluide et éloquent, alerte, coupé de périodes ou de sonorités brèves et régulières; du parler castillan il fait une harmonie. On a remarqué d'ailleurs que Cervantes cherche certains effets par l'arrangement des mots, ressemblant en cela à Rabelais, qui s'est complu à les grouper de façon à surprendre et amuser le lecteur.

La correction grammaticale rigoureuse a donné lieu cependant à de nombreuses observations. Bien des locutions que Cervantes a employées, et notamment des italianismes qui lui étaient familiers, ne sont pas irréprochables. Il écrivait avec confiance et à la hâte. Il sui-

vait sa pensée sans se préoccuper de la forme; aussi sa phrase est-elle parfois imparfaite. Telle période pourrait être divisée en plusieurs parties, et, si l'écrivain revenait au monde, il retoucherait peut-être plusieurs endroits de son livre. Mais la vie qui circule dans ces pages est si intense, qu'elle fait pardonner les négligences, les fautes matérielles, les répétitions, les obscurités.

Ses narrations sont rapides, sans digressions ou développements inutiles. Le premier chapitre est sous ce rapport un des récits les plus charmants de l'ouvrage. Cervantes choisit ce qui est typique et le plus en vue; il le décrit, passant d'une chose à une autre, avec la légèreté ou le sérieux que requiert le sujet.

La mise en scène mérite aussi l'éloge. Cervantes commence par une exposition sobre et claire, puis il continue en peignant une succession de portraits et de tableaux. Rarement il s'arrête à un détail qui n'est pas indispensable. Il se défend des oppositions outrées, et procède le plus souvent par demi-teintes. On constate de fréquentes variations dans sa méthode. Il consacrera trois lignes à Don Quichotte et douze à Maritorne. C'est l'humeur du moment. Souvent il oublie de nous faire voir le site là où ce serait nécessaire; ses paysages d'ailleurs sont indiqués par grandes lignes. On sait que de son temps l'art du paysagiste n'existait guère.

Don Quichotte a près de lui deux femmes très simples, la nièce et la gouvernante, qui ne peuvent le

surveiller. Aussi leur échappe-t-il pour courir de nouveau la campagne, escorté cette fois de Sancho Panza. Justement inquiètes, elles s'adressent à leurs amis le curé et le barbier, qui consentent à se mettre à la recherche du malade.

Cervantes nous fait un récit jour par jour des exploits du chevalier et de son écuyer; c'est l'histoire de la seconde sortie, ce qu'on a appelé la partie chronologique du livre.

Mais lorsque le curé et le barbier sont arrivés dans la Sierra Morena, Cervantes imagine un intermède, rempli par une suite d'épisodes auxquels sont mêlés des personnages de toute sorte. Ce hors-d'œuvre constitue la partie accidentelle ou romanesque, intercalée dans la fable principale.

Don Quichotte, Sancho Panza, le curé, le barbier, l'hôtelier, sa femme et sa fille, Cardenio, Lucinde, Don Fernan, Dorotea, le captif, Zoraïde, le Conseiller, Clara, l'étudiant, le petit barbier à l'armet de Mambrin, se rencontrent dans l'hôtellerie. Chacun raconte ses aventures; chacun a son but et son intérêt. Cervantes a créé ainsi une intrigue très compliquée qui se termine heureusement. En dernier lieu, il rassure la société en enfermant Don Quichotte dans une cage et en annulant l'action de Sancho. Tous deux sont reconduits dans leurs demeures.

Don Quichotte et Sancho sont l'idée ancienne et absurde. Le curé et le barbier représentent la famille; le petit barbier, l'hôtelier et les siens, l'élément social

molesté ; les archers de la Sainte-Hermandad, l'autorité elle-même qui doit les arrêter; Cardenio, Lucinde, Don Fernan, Dorotea, la petite Clara, le Conseiller et le captif composent un autre groupe, le public indifférent ou enclin à la pitié. Il ne faut pas oublier que Don Quichotte et Sancho ont facilité la solution de l'imbroglio par leurs extravagances. Seulement, toute cette belle philosophie est étrangère à Cervantes. Nous la devons aux commentateurs.

Cervantes a encouru le reproche de n'avoir pas combiné avec assez de soin les éléments de son drame en vue du dénouement. Le curé et le barbier apparaissent comme le *Deus ex machina*, pour en finir, sans que leur intervention ait été suffisamment préparée. La famille n'a rien su ou rien pu prévoir, dans l'ignorance où elle est des choses du monde ; elle est excusable ; mais elle s'avise pourtant un peu tard de faire partir les deux amis à la poursuite du fou. Le lecteur eût dû être averti, et la situation est amenée avec trop de négligence.

Un autre défaut capital de la Ire partie consiste, nous l'avons dit déjà plusieurs fois, dans l'introduction de nouvelles romanesques au milieu du récit chronologique. Ces digressions sont précieuses, au point de vue littéraire, mais elles suspendent l'action générale. L'art se ressent de cette faute, parce que, si l'on admet dans les œuvres du poète une variété illimitée, c'est à la condition qu'elle soit subordonnée au sujet.

Cervantes ne prend pas la peine de ménager les transitions et de rendre moins manifeste la différence entre le héros de la Ire partie et celui de la IIe. Il a très bien fait de conserver à chacune de ces périodes sa signification propre. Mais l'absence d'une exposition d'ensemble qui aurait dû précéder et dominer tout l'ouvrage est sensible. S'il avait donné plus d'ampleur à ces préliminaires, l'unité du caractère chez le chevalier eût été plus évidente, dans sa complexité même.

Cervantes nous fait connaître d'abord l'origine et la condition de l'hidalgo. Il glisse légèrement sur ses goûts littéraires et sur ses manies. Puis il signale l'exaltation que les romans de chevalerie ont engendrée en lui, et montre les préparatifs de la première expédition. L'idée fondamentale du livre, la croisade que le chevalier entreprend, eût pu être annoncée de façon plus expresse et il ne fallait pas tenir la conclusion cachée. Mais Cervantes avait commencé d'écrire sans plan bien déterminé.

On a soulevé une autre objection. Si Don Quichotte était l'homme supérieur des discours de la seconde sortie et des dialogues de la troisième, il semble qu'il n'aurait pas dû se laisser troubler si facilement par les leçons de l'*Amadis;* tout au moins, la catastrophe ne devait-elle se produire qu'à la longue, à raison d'incessantes préoccupations favorisées par l'isolement, par certaines circonstances matérielles, comme la priva-

tion de sommeil, et par la passion des aventures qui dominait encore son temps.

Don Quichotte a l'obligation de veiller sur sa nièce, et il ne peut l'abandonner à la première imagination folle qui lui traverse la tête. La tâche du chef de famille devrait se présenter impérieuse à son esprit; nous voudrions assister à ses délibérations. Il a avec le curé et le barbier des entretiens fréquents qui dégénèrent en querelles et, nous le savons, dans lesquelles la nièce et la gouvernante interviennent. Il fallait nous les faire entendre. Les deux pauvres femmes sont effrayées de la démence croissante de leur seigneur. Elles communiquent leurs inquiétudes à leurs amis. Les conversations de ces personnages dignes, sages, timorés, mus par un sentiment d'affection, auraient dû nous être rapportées. Elles seraient pour nous un très curieux et très utile enseignement. Ainsi tout ce début pourrait s'appuyer sur une base plus large et plus solide.

Le portrait de Sancho Panza prête aux mêmes critiques. Sancho n'est d'abord qu'un être inférieur, qui, par amour du gain, se fait l'écuyer du chevalier, qu'il sait être fou. Le mobile qui le dirige ne changera pas; Sancho Panza n'est pas dépourvu d'intelligence, et son langage populaire est plaisant. Bientôt nous remarquons que ce lourdaud est devenu très fin. On se demande alors pourquoi il ne quitte pas son maître. Si Sancho était aussi insensé que Don Quichotte, on comprendrait qu'il le suivît; il a plus de jugement

que lui et conséquemment plus que lui conscience de la réalité. Il continue cependant à servir le chevalier. L'intérêt fait taire la raison, cela est logique. Sancho cependant répond :

« Si j'avais pour deux maravédis de raison, il y a beau jour que j'aurais planté là mon maître; mais ainsi l'a voulu mon destin ou plutôt mon malheur. Il faut malgré moi que je le suive. Nous sommes du même endroit; j'ai mangé son pain; je l'aime. Il est reconnaissant; il m'a donné ses ânons et par-dessus tout je suis fidèle. Il est donc impossible que rien nous sépare, jusqu'à ce que la pelle et la pioche nous creusent un même lit. »

Nous avons indiqué les beautés et les défauts de la Ire partie du *Don Quichotte;* nous pourrions présenter bien d'autres observations. Mais qu'importent ces imperfections ! Le livre séduit et charme. Les contemporains de Cervantes l'ont ainsi compris. L'immortalité lui est assurée.



IX

DE 1605 A 1615

CERVANTES devait être heureux de son succès. Il habitait à Valladolid, près du pont de bois construit sur la rivière Eiguera. Depuis que la cour s'était fixée dans cette ville, la population s'y était accrue. Dans la même maison vivaient la veuve de Garibay, *coronista*, chroniqueur et fourrier du roi, son fils qui était clerc, et Pedro Lainez, trésorier de la cour. On peut supposer ainsi que la demeure de Cervantes n'était pas tout à fait celle d'un « mendiant ». Sa famille se composait de sa femme Doña Catalina, de sa fille Isabel, de sa sœur Andrea, de Doña Magdalena, son autre sœur, qui faisait profession de béate, de la fille de celle-ci, doña

Costanza, et enfin d'une servante. Doña Andrea était lingère du marquis de Villafranca et toutes ces femmes travaillaient en commun. On a néanmoins pensé qu'il fallait quelque fortune pour soutenir un personnel aussi nombreux dans une ville où la vie était chère.

En parlant de Sancho, Cervantes demande s'il se peut qu'un pauvre soit honorable, *si es que un pobre puede ser honrado*. Il a dit de lui-même qu'il était *mas versado en desdichas que en versos*, qu'il avait plus l'habitude du malheur que des vers. S'agit-il de la pauvreté ? La plainte ne doit peut-être pas être entendue littéralement, mais plutôt s'appliquer à l'ensemble de la carrière du poète, aux refus opposés par le roi à ses sollicitations, à ses disgrâces administratives, à l'emprisonnement subi à Encija et à Séville, et enfin à l'humiliation éprouvée au théâtre.

On ignore depuis quelle année Andrea et Magdalena habitaient avec lui. Pour Costanza, dès 1604 elle demeurait chez son oncle. Son frère Rodrigo était mort dans un combat en Flandre, avec le grade de capitaine.

Cervantes entretenait alors de nombreuses relations. Au comble de sa gloire, il recevait la visite de beaucoup d'Espagnols et d'étrangers, lettrés et gens du monde, attirés par sa renommée. C'est ce que rapporte Valdivieso. Il ne cessait de faire des vers; on croit que c'est à cette époque qu'il écrivit quelques-unes de ses pièces, *Pedro de Urdemalas*, par exemple, qui contient le germe de la *Gitanilla*. Il a dit que plusieurs

de ses comédies étaient terminées et enfermées dans son tiroir. La *Ilustre Fregona* et le *Coloquio de los Perros* sont du même temps.

Suivant une légende toute moderne, le duc de Bejar n'aurait pas d'abord accueilli favorablement la dédicace de la I[re] partie du *Don Quichotte*. Il aurait cru que le livre était dirigé contre la noblesse. Cette légende se fonde sur ce que Cervantes ne lui a plus dédié aucune de ses œuvres, et sur la scène qui se passe à la table des Ducs aragonais, où le chapelain reproche à son maître sa bienveillance envers Don Quichotte et Sancho. Mais le duc, ayant lu le manuscrit, avait ri de la satire des romans de chevalerie; il autorisa Cervantes à mettre son nom en tête de l'ouvrage et continua à le protéger.

Cervantes exerçait, comme on sait, la profession d'agent d'affaires; il donnait des consultations, suivait les procès, gérait des propriétés. Nous avons bien peu de renseignements sur ce point, nous connaissons seulement trois de ses clients. L'un d'eux s'appelait Simon Mendez. Il pressait Cervantes de se rendre dans le royaume de Valence à raison de diverses difficultés relatives à un cautionnement; l'agent d'affaires demandait une indemnité pour son voyage. Un autre était D. Hernando de Toledo, señor de Cigales, dont Cervantes administrait les biens. Il était enfin en contestation avec un négociant au sujet d'un règlement de comptes. Sa justification fut complète.

Des Cervantistes ont dit qu'il jouissait d'une fortune qui assurait son indépendance et lui permettait de marcher presque de pair avec les seigneurs. Il est inexact de soutenir que Cervantes n'était qu'un « mendiant »; mais il y a une non moindre exagération à vouloir le placer au même rang que le duc de Bejar, le comte de Lemos, le duc de Lerme et l'archevêque de Tolède, ses patrons. On lit dans le *Coloquio de los Perros* une scène, évidemment authentique, dans laquelle il figure, on n'en saurait douter, et qui montre qu'il n'obtenait pas toujours des grands les égards que méritait son génie. — « J'allai un jour, dit-il, chez le corrégidor, qui est un illustre magistrat et un bon chrétien. Je le trouvai seul. Il me parut que je devais saisir l'occasion pour lui donner un avis à l'effet de remédier à la perdition des filles vagabondes... Mais, irrité de ce que je lui disais, le corrégidor me fit mettre à la porte... » Cervantes ajoute : — « Personne ne doit se mêler de ce qui ne le regarde pas. L'avis du pauvre, si bon qu'il soit, n'est généralement pas bien reçu, et le pauvre ne doit pas avoir la présomption de conseiller les grands et ceux qui ont la prétention de tout savoir; la sagesse, chez lui, étonne; la pauvreté et la misère sont des ombres et des nuées qui la voilent; et si, par hasard, elle se découvre, on la traite de sottise et on la méprise. »

D. Pascual Gayangos nous apprend que Cervantes était lié avec un riche seigneur, D. Lope Garica, marié à une femme belle, noble et galante, qui passait les

nuits au brelan avec des amis, dans sa maison, et à laquelle il arrivait de perdre jusqu'à deux cents et trois cents ducats. Le mari dormait dans une pièce voisine. Il se réveillait par moments et criait à sa femme de renvoyer ses invités. Elle disait : « Señor Don Lope, c'est mon argent que je joue; lorsque ce sera le vôtre, vous pourrez me quereller. » On a conclu de là que Cervantes avait la passion du jeu.

Il briguait alors cette charge qui ne lui fut jamais accordée. Dans l'apostrophe qui termine le *Licenciado Vidriera*, il exprime son mécontentement. « O cour, qui prodigues tes faveurs aux intrigants audacieux et qui décourages les hommes vertueux et réservés; qui subviens aux besoins de truands éhontés et laisses mourir de faim les pauvres discrets que retient la pudeur... » Il a toujours parlé de Philippe III et du duc de Lerme sur un ton enthousiaste qui contraste avec la froideur de ses éloges à Philippe II.

Le duc de Lerme s'arrangea avec les Flamands, les Anglais et les Français. Il avait abandonné la politique de Philippe II. Toutes les forces de l'Espagne furent concentrées dans la Méditerranée. Il voulait faire la guerre aux corsaires barbaresques et ottomans; le rêve généreux du captif semblait devoir se réaliser. Une tentative de Philippe III sur Alger n'avait malheureusement pas réussi. On peut imaginer quelle fut la douleur de Cervantes.

Le prince qui devait être Philippe IV naquit en 1605. En même temps un ambassadeur d'Angleterre arrivait à la Cour pour négocier la paix. Ces deux événements furent célébrés, au mois d'avril, avec magnificence.

Cervantes, désigné comme un des organisateurs des fêtes, en aurait écrit une relation que signale Gongora; on a cependant élevé un doute sur ce point.

Nous touchons à un événement qui fit grand bruit. Le 28 juin de la même année 1605, Cervantes fut emprisonné à Valladolid.

Un soir, entre dix et onze heures, un gentilhomme, Don Gaspar de Ezpeleta, chevalier de Saint-Jacques, passait devant la maison de Cervantes. Un inconnu, un rival probablement, lui barra le passage. « Les épées sortirent à la fois du fourreau » et, à la suite d'un court engagement, le seigneur Ezpeleta tomba frappé mortellement. Cervantes recueillit le blessé, qu'on porta dans l'appartement de la veuve de Garibay, au rez-de-chaussée. Don Gaspar se confessa et dicta son testament, dans lequel il donnait une robe de soie à Doña Magdalena, sœur de Cervantes, pour ses bons soins. Le legs parut suspect. On pensa que Doña Magdalena avait été la cause du combat. Le juge fit arrêter Cervantes et toute sa famille. Les soupçons n'étaient pas fondés et au bout de quelques jours les prisonniers furent remis en liberté. L'épisode révèle quelques détails sur la situation de Cervantes à Valladolid. La

veuve de Garibay témoigna que Doña Magdalena était une personne de bonne vie et mœurs et une pieuse servante de Dieu. Doña Isabel de Saavedra, âgée de vingt ans, déclare ne savoir signer. — Les comptes de lingerie du marquis de Villafranca, en effet, étaient tenus par Cervantes lui-même.

En 1606, la Cour quitta Valladolid pour s'établir à Madrid. Cervantes la suivit. Isabel de Saavedra se maria à Madrid au mois de février ou de mars 1607. Elle épousa un hidalgo, D. Diego Sanz. Elle reçut en dot plusieurs maisons situées dans les faubourgs, que son père aurait payées quatre cents ducats, d'après les documents découverts par D. Julio Siguenza dans les archives du Tribunal suprême. Au mois de décembre, elle accoucha d'une fille à qui l'on donna le nom d'Isabel.

D. Diego Sanz était mort avant la naissance de son enfant. Isabel de Saavedra se remaria, le 28 septembre de l'année 1608, avec un autre hidalgo, Don Luis de Molina, de Cuenca. Sa dot cette fois était de deux mille ducats. Ces documents sont très importants; l'érudit qui les a publiés, D. Julio Siguenza, a suspecté leur sincérité, parce qu'ils sont en contradiction avec l'opinion courante, suivant laquelle Cervantes aurait toujours vécu dans la misère.

Cervantes tenait avant tout à sa noblesse; les lettres, pour lui, ne venaient qu'en second ordre. Nous, au

contraire, nous faisons du poète au moins autant de cas que du gentilhomme. Mais être poète ne constituait pas alors une situation dans le monde; quelque estime qu'on eût pour la littérature, l'homme qui se résignait à n'être qu'un écrivain devait pour le moins entrer dans la maison d'un prélat ou d'un seigneur, en qualité de secrétaire. Il devenait ainsi un domestique, mais d'un rang plus élevé que les autres. Telle fut la condition de Lope de Vega qui, bien qu'il eût pu s'en affranchir, ayant trouvé sa puissante veine dramatique, est néanmoins resté attaché au duc de Sessa.

Cervantes depuis sa jeunesse avait montré un caractère indépendant. La condition de lettré ne lui a jamais inspiré que de l'aversion. Après son apprentissage auprès des cardinaux Espinosa et Acquaviva, nous l'avons vu devenir soldat. Puis les blessures reçues à Lépante le contraignirent à solliciter une fonction publique en se prévalant de ses services. Plus tard, le théâtre lui étant fermé, il abandonna la prose et les vers comme chose de pur ornement, ou élégance permise au noble qui se distinguait autrement. L'hidalgo voulait faire son chemin. Ses rêves ambitieux ne se sont pas réalisés. Il ne pouvait d'ailleurs souffrir qu'on fût écrivain uniquement pour gagner de l'argent. Lope de Vega lui-même, malgré l'admiration que causait sa fécondité, n'aurait pas obtenu la place due à son talent s'il ne s'était fait prêtre. C'est seulement alors que fondirent sur lui les titres et les honneurs. Le rôle du clergé était prépondérant dans l'organisation politique de l'Eu-

rope et surtout en Espagne. Les membres du clergé qui excellaient comme théologiens, jurisconsultes ou littérateurs, étaient assurés de parvenir aux charges les plus éminentes, quelle que fût leur extraction. Si Cervantes avait pu ou avait voulu prendre les Ordres, il aurait parcouru une brillante carrière, ouverte d'avance à son mérite. L'Église avait intérêt à opposer la puissance intellectuelle de ses sujets, à l'aristocratie qui l'envahissait et lui disputait l'autorité.

En 1609, la femme de Cervantes et sa sœur Andrea revêtirent l'habit du tiers-ordre de Saint-François. Andrea mourut le 9 octobre et fut enterrée dans la paroisse de Saint-Sébastien. Sa nièce Costanza continua à vivre dans sa maison.

De 1605 à 1613, Cervantes ne donna rien au public. En 1613 et 1614, il fit paraître successivement *el Viaje al Parnaso* et les *Nouvelles Exemplaires*.

Cervantes, le plus grand écrivain qui fût à ce moment en Espagne, avait d'illustres patrons, le comte de Lemos et son gendre le duc de Lerme, et le cardinal-archevêque de Tolède. Comment comprendre que ces protecteurs ne lui aient pas procuré le poste qu'il sollicitait? Les raisons qui avaient fait repousser ses suppliques par Philippe II n'existaient plus, et Philippe III le connaissait. Voici une autre déception. Le

comte de Lemos, nommé vice-roi de Naples, partait pour son gouvernement, suivi d'une cour de gentilshommes, d'artistes, de poètes et même d'acteurs. Cervantes lui demanda la faveur de l'accompagner. Il ne reçut qu'une réponse évasive. Peut-être était-il trop âgé? On a dit qu'il avait été écarté par la jalousie des frères Argensola, secrétaires du comte, qui redoutaient son influence. Peut-être aussi était-il atteint déjà de la maladie à laquelle il a succombé.

Le comte de Lemos lui a toujours témoigné beaucoup de bonté; le tour presque amical de la dédicace de la IIe partie du *Don Quichotte*, bien différent du ton respectueux de ses autres épîtres, l'atteste.

C'était une période de grand mouvement littéraire en Espagne. Il se produisit nombre de poésies lyriques et de comédies. Lope de Vega, Gongora, Quevedo, Mira de Mescua, Tarrega, Aguilar, Alarcon, les Argensola, tenaient la société lettrée dans l'attente. Cervantes, mécontent, gardait le silence. En 1606 il travaillait au *Persiles*, sans interrompre la composition des comédies et des saynètes du Deuxième Théâtre, avec l'espérance de les faire représenter à Madrid. Il s'était remis aussi au *Don Quichotte*. En même temps on préparait une nouvelle édition de son chef-d'œuvre qui parut, non à Anvers, comme le dit Sanson Carrasco, mais à Bruxelles, en 1607. Nous recueillons ces détails qui attestent le labeur de Cervantes.

Le 28 mars 1611, mourut Doña Magdalena. Elle fut inhumée par les soins de sa confrérie, le tiers-ordre de Saint-François; ses obsèques coûtèrent douze réaux.





X

LE *VOYAGE AU PARNASSE*



une époque où la critique littéraire n'existait pas, de temps à autre intervenait un arbitre du goût, un justicier du Parnasse, qui louait les bons poètes et blâmait les mauvais. Le nouveau règne avait favorisé la littérature, mais il avait aidé à l'éclosion d'une foule de rimeurs aux prétentions extravagantes. Cervantes ne se contenta pas de rire des sottises de cette troupe de *poetastros*. Il écrivit le *Voyage au Parnasse*, à l'imitation de l'Italien César Caporali, de Pérouse, *un quidam caporal Italiano de patria Perusino*, qu'il avait vu à Rome, chez le cardinal Acquaviva. Mais s'il emprunta la fable, il sut lui donner un tour plus ingénieux et un développement plus étendu.

La première édition connue du poème de Cervantes est de 1614. Cependant le *Viaje al Parnaso* avait paru antérieurement, dès 1612, non en volume, mais en cahiers ou livraisons, comme c'était alors l'usage; la publication était terminée l'année suivante. En effet, au dernier chapitre, on lit une allusion aux conventions de mariage arrêtées, au mois d'août de cette année 1613, entre la Maison d'Espagne et la Maison de France; la date est ainsi précisée. Le poète « voit avec joie de l'Espagne et de la France le royal hyménée ».

. . . . . Alegre viendo
De España y Francia el regio himeneo.

Cervantes pouvait se laisser aller à son indignation et s'armer de sévérité; il s'est borné à stigmatiser la médiocrité de certains auteurs et à leur opposer les bons poètes dont il faisait l'éloge. Ce fut à la fois une satire et un panégyrique.

Il imagina que la plèbe des écrivains, enorgueillis par l'approbation d'une société peu lettrée, furieux des dédains d'Apollon qui refusait de les inspirer, avait résolu de marcher contre le Parnasse et de le prendre d'assaut. Le dieu des vers expédie Mercure en Espagne pour enrégimenter les vrais poètes qui composeront son armée. Cervantes se met lui-même en scène. Ignorant le péril, il était parti pour consulter Apollon sur la plaie de la poésie. A Carthagène, il rencontre Mer-

cure monté sur une des galères de l'Olympe; elle n'est que vers, de la quille à la hune; Apollon lui fait des compliments : « Tu as été un soldat valeureux, tu as perdu la main gauche pour la gloire de la droite. » Puis il l'invite à s'embarquer :

Pasa, raro inventor. Pasa adelante.

« Passe, rare inventeur. Passe en avant. »

La galère continue son voyage, abordant à différents points des côtes d'Espagne et d'Italie, où elle recueille des poètes qu'elle mène en Grèce.

Cette pérégrination a un caractère fantastique. Elle s'accomplit au milieu de prodiges. A bord du navire on chante, et sur la lyre on célèbre les beautés de la poésie.

Apollon reçoit sa milice avec allégresse; il lui distribue libéralement la louange. Mais les bandes profanes approchent, elles forment une masse confuse qui menace d'emporter la montagne sacrée. Le dieu prépare la résistance.

L'invasion serait dangereuse si l'assiégeant n'était aveuglé par l'orgueil et la sottise. Plusieurs boitent du pied de l'érudition; les uns ont perdu le souffle à débiter eux-mêmes leurs louanges; d'autres succombent sous le poids de leurs romans ennuyeux; ceux-ci sont gonflés de leurs odes ampoulées; ceux-là tirent la langue, attelés à une charrette pleine de leurs comédies incohérentes...

Leur général commande l'attaque. Tous se pré-

cipitent avec fureur; le ciel est obscurci par une nuée épaisse de livres et de manuscrits qui tombent sur la forteresse comme une pluie torrentielle de prose plus dure que la pierre, et de vers plus redoutables que des coups de feu. Plusieurs parmi les bons sont blessés dans ce premier choc. Apollon est exaspéré par cette grêle de projectiles littéraires. Sa troupe riposte par des décharges d'injures, d'épigrammes, d'ironies, de sarcasmes en vers et en prose.

La bataille du *Lutrin* de Boileau, qui est de 1674, rappelle ce combat. Boileau avait lu sans doute le poème de Caporali et celui de Cervantes.

La garnison fait une sortie vigoureuse, malgré les romans, les sonnets, les poèmes, les comédies dont elle est accablée. Puis l'ennemi tourne le dos et s'enfuit. Apollon, les Muses et leur cortège chantent victoire, et, après avoir récompensé ses défenseurs, le dieu les renvoie comblés d'éloges et couronnés de lauriers.

Mais, dans la crainte que ce scandale se renouvelle, et pour que désormais l'Olympe ne soit plus mis en affront, Apollon promulgue une loi dans laquelle sont décrits les signes auxquels se reconnaît le poète. Il y en a qui ne trompent jamais : le poète ne possède pas un *cuarto ;* il déjeune plus souvent du parfum des fleurs que d'un plat de poulet; il se montrera plutôt paré des émeraudes de la prairie que de celles des joailliers.

Ce sont les plaisanteries classiques. Cette loi se lit dans l'appendice intitulé : *Adjunta al Parnaso*.

Le *Voyage au Parnasse* est écrit en tercets et l'*Adjunta* en prose. Dans le *Viaje al Parnaso*, dit M. Menéndes y Pelayo, on voit que Cervantes était un excellent poète.

L'ouvrage fut bien accueilli et amusa beaucoup. Comme Cervantes citait des noms, il provoqua de violentes colères. Sa critique très fine, qui fut comprise, s'adresse à tous les genres : lyrisme, théâtre, roman ; rien n'était à l'abri de ses railleries.

Le *Viaje al Parnaso* est une œuvre de circonstance, mais les lettrés espagnols n'en font pas tout le cas qu'elle mérite.

Lorsque Cervantes arrive, Apollon l'invite familièrement à s'asseoir :

Dobla tu capa y siéntate sobre ella.

« Plie ton manteau et assieds-toi dessus. »

Il n'y avait pas de sièges chez le dieu. Cervantes, gaiement, s'excuse :

. . . . . *Señor, no se advierte*
. . . . . *que yo no tengo capa ?*

« Seigneur, ne vous avisez-vous pas que je n'ai point de manteau ? » Apollon reprend : « Il n'importe ! j'ai du plaisir à te voir. La vertu est un manteau avec lequel

la pauvreté cache sa honte et échappe à l'envie. » La plainte est délicate.

Cervantes fait l'éloge de ses propres écrits; sans vergogne, il vante la *hermosa Galatea*. Il dit simplement de son chef-d'œuvre :

Yo he dado en Don Quijote pasatiempo
Al pecho melancolico y mohino
En cualquier sazon, en todo tiempo.

« J'ai donné dans le *Don Quichotte* un passe-temps au cœur mélancolique et chagrin... » Cervantes semble parler pour lui-même. Il qualifie son dernier ouvrage de « grand », *al gran Persiles*.

Il glorifie Lope de Vega :

. . . . . *al gran Lope de Vega*
Poeta insigne. . . . .

« Le grand Lope de Vega, poète insigne en vers et en prose, que personne ne surpasse et même n'égale. » Le compliment peut surprendre.

Vicente Espinel, lui aussi, est grand :

Es el grande Espinel que en la guitarra
Tiene la prima y en el raro estilo.

« Le grand Espinel, qui tient le premier rang, *prima* *, pour la guitare et son style rare. »

Mais Apollon veut confier un message à Cervantes, pour les Argensola,

A dar á los Lupercios un recado.

* *Prima* désigne aussi la première corde de l'instrument.

Les Lupercios, ce sont les frères Argensola, alors à Naples auprès du vice-roi, le comte de Lemos.

Il s'y refuse. Il est brouillé avec eux :

Con estos dos famosos me enemisto.

Il ne dissimule pas son ressentiment :

Mucho esperé, si mucho me prometieron,
Mas podra ser que ocupationes nuevas
Les obligaron a olvidar lo que dijeron.

« J'ai longuement attendu, ils m'avaient fait beaucoup de promesses ; il se peut que leurs occupations nouvelles les leur aient fait oublier. »

Y ardiendo en ira,

et, ivre de colère, il s'arrache la barbe.

Cervantes regrettait la familiarité du comte ; le souvenir de Naples aussi lui était resté au cœur.





XI

LES *NOUVELLES EXEMPLAIRES*

Les *Nouvelles Exemplaires* parurent en 1613. Le volume fut imprimé à la fois en plusieurs villes de l'Espagne et de l'étranger. Les lettrés lui firent un accueil enthousiaste; on proclamait l'œuvre égale à la *Galatée* et supérieure au *Don Quichotte*. L'opinion n'a pas prévalu.

L'ouvrage est composé, comme le titre l'indique, de morceaux qui n'ont entre eux aucun lien. La plupart sont antérieurs à 1606. Dans le *Licenciado Vidriera*, Cervantes dit : « Il arriva à Valladolid, où était la cour. » On en a conclu que la nouvelle avait été écrite à Madrid après que la cour s'y fut installée. L'auteur nous apprend qu'on était en pleine guerre avec la Flandre; la paix, qui est de 1609, était encore éloignée.

La *Gitanilla* est postérieure à *Pedro de Urdemalas*, puisque la Bellica de cette comédie est la première esquisse de la charmante Preciosa. Il y est question de la reine Marguerite d'Autriche, femme de Philippe III, morte en 1611, qui était alors vivante.

L'*Amant libéral* semble inspiré par la recrudescence de la lutte avec la Turquie. La note est vague. Le style, qui tend au sublime, se ressent de l'influence du *Persiles*. Le début est souvent rappelé; on y a déjà fait allusion : « O lamentables ruines de la malheureuse Nicosie!... »

L'*Espagnole anglaise* serait de 1612 et vraisemblablement c'est la dernière nouvelle que Cervantes ait écrite.

La *Señora Cornélia* remonte au commencement de 1609, avant la fin des hostilités avec les Pays-Bas. Cervantes prévient en effet que deux de ses personnages, qui vont en Flandre, ne doivent pas y rester, parce que la paix était faite ou au moment de l'être.

On passe rapidement sur ces détails auxquels le lecteur français ne peut s'arrêter longtemps.

Cervantes joignit à son recueil : *Rinconete y Cortadillo*, *la Ilustre Fregona*, *el Celoso Estremeño*, *el Casamiento engañoso* et *el Coloquio de los Perros*, la *Fuerza de la Sangre* et *las dos Doncellas;* il y ajouta un prologue.

On divise généralement ces nouvelles en deux groupes, les unes romanesques, les autres satiriques; Elles appartiennent à la littérature vulgaire et sont

exemptes de tout apprêt oratoire et de toute imitation, et Cervantes a le droit de dire, dans le *Viaje al Parnaso*, que ses nouvelles ont ouvert une voie dans laquelle la langue castillane peut manifester, *con propiedad, un desatino*, « avec propriété, sa fantaisie ».

Les nouvellistes italiens et espagnols s'étaient renfermés jusque-là dans les limites les plus étroites ; le mérite de Cervantes a été d'abandonner les modèles consacrés, de rejeter les formules anciennes, de suivre en effet sa fantaisie, et de reproduire les traits mêmes de l'humanité. Dans ses nouvelles sérieuses, il peint des êtres positifs ; il décrit les passions avec exactitude et véhémence. Sans altérer les physionomies, il les revêt de poésie et d'éloquence ; il les rend sympathiques ; il leur donne les qualités nécessaires pour toucher et pour plaire. Par exemple, quel enchantement ne cause pas Preciosa, si spirituelle et si aimable ? La lutte du *Celoso Estremeño*, son malheur, son désespoir, sa mort tragique ne sont-ils pas émouvants ?

Les nouvelles satiriques ne sont pas d'une moindre beauté. Cervantes, sans s'arrêter aux traits qui auraient paru répugnants, a mis en relief les sentiments les plus divers et fait entrer en jeu les mobiles les plus opposés. Quelle malice dans *Rinconete y Cortadillo !* Quel cynisme que celui de Monipodio ! Comment résumer les scènes brillantes du *Coloquio de los Perros ?* La fine raillerie du *Licenciado Vidriera* peut-elle être assez louée ?

Il n'y a pas une de ces compositions qui ne soit ad-

mirable pour l'invention et la grâce. Qu'on les compare aux nouvelles italiennes, ironiques et pleines d'allégories, et aux livres de Rabelais qui sont d'une philosophie profonde et d'une langue magnifique, mais d'une liberté souvent excessive; elles n'ont rien à redouter du rapprochement.

On reproche aux imitateurs de la *Célestine*, en Espagne, leurs peintures licencieuses. Cervantes ne consentit point à salir ses écrits; il ne voulait pas non plus restreindre son art à ce qu'avait été celui des auteurs de *Lazarille de Tormes* ou de *Guzman de Alfarache*. La société fut satisfaite de trouver dans ses récits le tour picaresque et mordant qu'elle aimait, sans que son plaisir fût diminué par les grossièretés dont beaucoup d'écrivains ne savaient pas se défendre.

Cervantes connaissait les limites que fixent les convenances. On a dit qu'il avait supprimé la *Tia Fingida* à raison de détails contraires à l'honnêteté; cela est fort douteux. Il y a dans *Rinconete y Cortadillo*, dans le *Coloquio de los Perros* et dans le *Celoso Estremeño* bien des pages dépassant les hardiesses de la *Tia Fingida*.

L'artiste n'est pas tombé dans le défaut de Lope de Vega et de Calderon, qui ont le plus souvent retracé leurs conceptions d'un ton uniforme. Il ne s'écarte jamais non plus de la réalité. Il dédaigne les oripeaux, les digressions, les amplifications et les développements de convention.

Cornélia dépeint l'amour conjugal et maternel; l'*A-*

mant libéral, la passion véhémente pour la femme; le *Celoso Estremeño*, la jalousie poignante, douloureuse, du vieillard; la *Gitanilla*, la tendresse chaste de la jeune fille.

On avait vu, dans les anciens, les passions analysées littérairement, ce qui signifiait que l'auteur se préoccupait plus de l'élégance du style que de la vérité; maintenant la vie elle-même est exprimée dans une langue familière, que parlent des personnages contemporains.

Une qualité littéraire qui a particulièrement appelé l'attention, est l'art de la combinaison des faits ou de l'agencement dramatique; il n'y en avait jusque-là presque aucun exemple. En Espagne, et même ailleurs, le procédé n'était pas autre que celui de la *Célestine*. Malgré la leçon donnée par Cervantes dans son théâtre, Lope de Vega ne s'occupa qu'à établir des trames faciles et claires et à faire un tout parfait de chaque comédie et même de chaque acte de comédie pris isolément.

On a blâmé Shakespeare, qui à ce moment faisait représenter plusieurs de ses chefs-d'œuvre, de chercher l'effet dans la prédominance des caractères plutôt que par le jeu des combinaisons logiques.

La science des combinaisons est une des gloires de la littérature moderne. Mais Cervantes, qui avait su créer l'intrigue et coordonner les aventures à la fin de la Ire partie de son roman, a prouvé dans ses nouvelles qu'il pouvait résoudre le problème. Il a exposé la fable

de ses compositions si ingénieusement et avec tant d'habileté et de finesse, qu'il semble qu'aucun de ses successeurs ne l'ait surpassé.

Avec les *Nouvelles Exemplaires*, le genre atteignit la perfection. Les éléments physiologiques, pittoresques, décoratifs qui datent de nos jours ne sont qu'un complément de ce que le poète avait déjà fixé; et les écrivains qui, faute d'invention, ont pris ces moyens pour ce qu'il y a de plus important, se sont trompés. L'art fondamental est tout entier dans Cervantes.

Mateo Aleman inséra dans les aventures de son *Guzman de Alfarache* d'interminables sermons; il a voulu introduire la morale dans son histoire; il ne fit que l'alourdir, qu'embarrasser sa marche. Mendoza, dans le *Lazarille**, a ajouté à la sienne des sentences philosophiques pour atténuer ce que les tours de coquin de son héros ont de vilain.

Cervantes s'est contenté de mêler avec mesure la leçon à son récit; il s'est permis seulement de brèves et utiles réflexions.

Dans *Rinconete* et dans le *Casamiento engañoso*, il n'a eu d'autre dessein que de faire une peinture ironique de mœurs très libres. Le *Licenciado Vidriera* et le *Colo-*

* M. Morel-Fatio, dans un travail remarquable, a contesté que Hurtado de Mendoza fût l'auteur du *Lazarille*. — *Études sur l'Espagne*, Paris, 1888.

quio de los Perros ne sont qu'une satire discrète de la société. La loi essentielle est de préparer le dénouement à l'aide des éléments énoncés dans l'exposition. *El Celoso Extremeño*, *las dos Doncellas*, *Cornélia*, *la Ilustre Fregona*, *el Amante liberal*, *la Tia Fingida*, *la Fuerza de la Sangre*, sont conformes à la règle.

Le poète, qui, dans la *Gitanilla*, avait bien conçu la conclusion en vertu des prémisses, n'a pas suffisamment développé sa pensée; il s'est trop caché, et en est puni. Il a voulu étonner, et agir ainsi sur le lecteur. Dans le *Don Quichotte* il avait déjà commis la même erreur. L'écrivain doit s'attacher à un des problèmes de la vie dont tous les termes soient précisés à l'avance, et trouver la solution comme pour une équation algébrique; l'effet dramatique est à ce prix. Dans la *Gitanilla*, le nœud gordien est tranché à la manière d'Alexandre.

Cervantes ne sacrifiait pas à une idée philosophique le plan et la création de la nouvelle. Pour lui, le moindre détail ne devait pas être négligé; l'enseignement moral ressort uniquement de l'observation et de la peinture du monde.

Ces nouvelles sont donc le modèle que doivent imiter les littérateurs pour être à la fois poètes et philosophes. Elles reflètent l'esprit de l'auteur, qui est aimable et tendre, sévère et impartial, caustique et droit, humain et généreux. — C'est toujours l'humorisme. — Il séduit, instruit et persuade.

Peu de personnes sont maintenant capables de lire

le *Tom Jones* de Fielding. Il ne soutient pas la comparaison avec les nouvelles espagnoles.

Walter Scott se vantait de procéder de Cervantes et de Fielding; il a été un des romanciers les plus renommés du XIXe siècle. Aujourd'hui, ses livres tombent des mains; ils sont diffus et mal écrits... Cooper est dans le même cas. Ceux de Manzoni se défendirent longtemps par la beauté de la langue. L'énumération pourrait être longue. Il est difficile de parler des écrivains de nos jours. Un philosophe a dit que les romans ne duraient pas plus de quinze ans. Il a fait quelques exceptions, notamment pour ce qu'il a appelé les « romans » de la Bible, l'histoire de Joseph par exemple. — Les *Nouvelles Exemplaires* continueront à vivre après nous, comme elles ont vécu jusqu'ici.

Elles manquent pourtant du caractère grandiose qu'on admire dans le *Don Quichotte*. Nous le savons, quelle que soit la valeur des œuvres littéraires, elles ne conquièrent la popularité dans l'avenir qu'à la condition de sortir du fait particulier, ou de toucher à ce qu'il y a de permanent dans l'humanité.

Ainsi, ce ne sont pas les comédies d'intrigue ou de galanterie qui ont immortalisé Shakespeare, .mais le *Roi Lear*, *Macbeth*, *Hamlet*, *Othello*.

George Dandin, *le Malade imaginaire*, *le Bourgeois gentilhomme*, pièces qui ne dépassent pas le genre de l'anecdote bourgeoise, n'ont pas fait de Molière le premier des poètes comiques; ce sont ses comédies

d'une inspiration plus élevée, *l'Avare*, *le Tartuffe*, *le Misanthrope*, parce qu'elles offrent des types éternellement vivants.

Les *Nouvelles Exemplaires* n'atteignent jamais à cette hauteur. Tout, dans ce livre, est dans un équilibre magistral, mais volontairement l'auteur s'est renfermé dans un cadre restreint; il ne s'est proposé aucun objet principal et culminant, aucune figure ne domine les autres. Il est assez surprenant que le poète, ayant à traiter des mœurs de son époque, n'ait pas donné plus d'ampleur à ses narrations. Shakespeare a fait autrement. Ses créations nous montrent des personnages et des inventions d'un ordre supérieur, qui étonnent et étonneront tant qu'il y aura des hommes.

On a dit que Cervantes se ressentait de l'éducation imposée par le Saint-Office. Doué d'une imagination vive, d'un jugement sain, d'une force de pénétration rare, il était capable de peindre les plus nobles caractères, de les mettre en harmonie avec les faits les plus importants; mais il s'est refusé à se prévaloir de ces facultés. L'éducation du Saint-Office cependant ne l'avait pas empêché d'écrire le *Don Quichotte*. Les *Nouvelles Exemplaires* prouvent qu'il connaissait bien ses contemporains; nous apercevons clairement dans ses récits les passions, les besoins qui agitent, dirigent les hommes et déchaînent les tempêtes dans les cœurs; mais il n'a pas voulu nous montrer l'institution politique et sociale de l'Espagne.

Ce ne sont pas les sermons que nous regrettons,

mais bien des thèses d'une signification plus générale. Ses analyses n'excèdent point la mesure qu'il s'est fixée; il ne veut pas que le lecteur aille au delà de la doctrine qu'il lui enseigne. Il professe la morale courante, qui était de faire le bien, de ne pas nuire à autrui, et de subir ses malheurs propres avec résignation.

La préoccupation religieuse est évidente : « *No toqueis á los sacerdotes,* » s'écrie Vidriera. « Ne touchez pas aux prêtres, ils sont les oints du Seigneur. » Ce sont les seuls qui échappent à la critique. Cervantes pense aussi qu'on ne doit pas tenter de réformer l'État, parce qu'on pourrait susciter des idées perturbatrices; qu'il n'est pas bon de parler trop de la famille et de révéler ses souffrances, pour ne pas affaiblir la loi qui soumet les enfants à la tutelle du père; qu'on ne doit point porter la main sur les nobles, de peur de révéler la faiblesse de l'aristocratie; qu'il est nécessaire de respecter la magistrature, pour ne pas diminuer le principe d'autorité; enfin, qu'il est dangereux de s'intéresser à la plèbe, qu'on pourrait soulever. Il semble que tel est le résumé de la thèse de Cervantes : ne rien dire, ne rien faire, et supporter le mal présent.

La nouvelle proprement dite, sous le voile d'une fiction, contient donc une leçon. C'est à la fois un récit créé pour l'imagination et un moyen d'action puissant sur l'esprit. Ainsi comprise, elle peut exercer

une véritable influence sur les classes supérieures. On cite l'exemple de la *Nouvelle Héloïse* de Rousseau.

Boccace, en Italie, publia son *Décaméron* et mit le genre à la mode. C'est un tableau des mœurs italiennes au XVIe siècle. Il proposait de prétendus axiomes de morale en racontant des histoires d'amour. L'entreprise était périlleuse, mais le poète s'en est acquitté avec bonheur. Dans l'œuvre de Boccace, l'idée est plutôt indiquée qu'exprimée, et plus hardie encore que licencieuse. Elle fit scandale dans le monde religieux, mais transporta d'admiration les lettrés et charma la société élégante. Les anciens récits provençaux, dès lors, furent oubliés.

Boccace négligeait les descriptions, les dialogues, les peintures de caractères, les analyses de sentiments, les combinaisons établissant la relation des prémisses avec le dénouement. C'était la fable des Arabes réduite à ses termes élémentaires, brève, concise, animée de l'esprit le plus vif et écrite avec un art merveilleux.

L'école a fleuri pendant le XVIe siècle ; elle n'a d'ailleurs produit que des imitations médiocres, comme celles de Sacchetti, de Bandinelli..., demeurés fidèles à la manière du maître.

Les Espagnols, après avoir traduit et copié Boccace, tentèrent de transformer le conte en lui donnant plus d'ampleur. C'est alors que l'auteur de *Lazarille* et celui de *Guzman de Alfarache* écrivirent leurs célèbres ro-

mans. C'était une découverte; d'autres les suivirent; ils essayèrent de s'élever à la nouvelle moderne.

Aucun pays ne pouvait, sous ce rapport, être comparé à l'Espagne. Rabelais pourtant avait publié son fameux *Pantagruel*, mais le livre était si extraordinaire qu'il resta presque sans influence, même en France.

Le *Don Quichotte* non plus n'imprima pas d'abord une impulsion très forte à la nouvelle dont les règles n'étaient pas connues. Les auteurs se bornaient encore à promener leur héros d'aventure en aventure, d'une façon arbitraire, et l'histoire ne prenait fin que par la fatigue de l'écrivain. Souvent l'invention était bonne, mais l'ensemble ne faisait point un tout où les différentes parties de la fable sont mises en jeu pour nouer l'action et la dénouer.

Cervantes ne pouvait concevoir une autre forme de la narration que le récit chronologique avec une solution résultant de l'accord ou du conflit des éléments mis en œuvre. Il a fait dans le monde des lettres une révolution que lui-même peut-être ne soupçonnait pas. Il a dit cependant : « *Yo soy el primero que he novelado en lengua castellana.* Je suis le premier qui ai écrit la nouvelle en castillan. Les nombreuses nouvelles qui courent en notre langue sont toutes traduites de l'étranger; celles-ci m'appartiennent en propre; elles ne sont ni imitées, ni volées : mon esprit les a engendrées et ma plume les a enfantées. » Ces paroles sont très belles. Cervantes avait conscience de son mérite. Le

public aussi comprenait qu'il ne s'était point inspiré du passé. Les *Nouvelles Exemplaires* offraient le miroir fidèle de la vie du siècle; mais personne n'y apercevait qu'elles étaient une révélation de l'art moderne.

Elles inauguraient une littérature brillante, hardie, chevaleresque, pathétique, galante, satirique, qui tranchait ouvertement avec la licence et la grossièreté régnantes; elles créaient enfin des êtres qui rendaient sensible l'idéal poétique de Cervantes. Il explique ainsi, et avec raison, l'intention morale qui l'a dirigé :

« Les propos d'amour qu'on trouvera dans quelques-unes de ces nouvelles sont honnêtes, exprimés dans un langage si raisonnable et si chrétien qu'il est impossible qu'ils puissent faire naître une mauvaise pensée chez le lecteur. Je leur ai donné le nom d'*Exemplaires*, et si l'on y regarde, on verra qu'il n'en est pas une dont on ne puisse tirer un exemple profitable... s'il en était autrement, je couperais la main qui les a écrites. »

Les *Nouvelles Exemplaires* sont le modèle du récit romanesque dans sa forme définitive. Cervantes tenait le conte pour ce qu'il est. Bòccace est encore en possession de sa gloire, parce qu'il est arrivé à la perfection. Les anciens narrateurs espagnols furent alors réduits au rôle de vénérables précurseurs.

Bien que dans le fond de son cœur Cervantes admirât

les lettres classiques, le livre ici est une protestation éloquente contre l'enseignement des Grecs et des Latins. Il est purement original et espagnol ; c'est pour nous sa principale beauté.





XII

LE *DON QUICHOTTE*

DEUXIÈME PARTIE

En 1615, Cervantes, âgé de soixante-huit ans, se plaignait de sa santé. Nous ignorons s'il souffrait déjà de l'hydropisie à laquelle il a succombé. Il se disait frappé d'un mal mystérieux qu'il croyait n'être autre que la vieillesse, et il commençait à craindre de ne pouvoir mener à bonne fin les œuvres nombreuses auxquelles, suivant sa coutume, il travaillait à la fois.

Il avait repris son *Don Quichotte* et était arrivé au chapitre LVII (IIe partie) où, au milieu des événements qui se passent dans le château des Ducs aragonais, il annonce qu'il va conduire le paladin aux fêtes de Saragosse. Là, il se proposait de faire intervenir le

bachelier Sanson Carrasco qui, sous le masque d'un chevalier errant, défierait Don Quichotte. L'épopée devait se clore par la défaite du fameux hidalgo, qui rentrerait dans son village, son point de départ, après avoir accompli le cycle de ses exploits, pour y mourir dans le silence et l'obscurité.

Cervantes, par caprice, interrompit son roman; il voulait achever une comédie, *el Engaño de los Ojos*, et ne pouvait se résigner à rester exilé du théâtre. Le succès de Lope de Vega lui était insupportable; dès 1614, il avait averti le public, dans l'*Adjunta al Parnaso*, qu'il n'avait pas moins de huit comédies et huit intermèdes en portefeuille. C'est alors que parut la suite du *Don Quichotte* par Avellaneda. Cervantes, qui avait laissé à « un autre » plus habile le soin de raconter la troisième sortie de son héros, s'était ravisé. La surprise pour lui fut pénible. L'ouvrage est intitulé : « Deuxième volume de l'Ingénieux Hidalgo, don Quichotte de la Manche, qui contient sa troisième sortie... composé par le licencié Alonzo Fernandez de Avellaneda, naturel de la ville de Tordesillas. — Tarragone, 1614. »

Le nom de Avellaneda est un pseudonyme. On a prétendu qu'il cachait Frey Luis de Aliaga, moine et confesseur de Philippe III. On disait aussi que Aliaga était, au physique, le type de Sancho Panza. Il avait écrit un livre qui offrait, à ce qu'on assure, de notables ressemblances de style avec le nouveau *Don Quichotte*. Les particularités du langage aragonais,

comme la suppression des articles, y étaient reconnaissables, et Aliaga était Aragonais. Cette opinion aujourd'hui est abandonnée, bien qu'elle ait été soutenue encore dans la notice de La Barrera sur Lope de Vega.

Comment Cervantes avait-il pu offenser Aliaga ? Peut-être en attaquant Lope. Avellaneda se promettait d'enlever à Cervantes le profit de la continuation de son ouvrage. Mais Aliaga était pourvu de bénéfices et riche. Il n'avait pas besoin de cette ressource. Sa situation à la cour d'ailleurs était importante; il jouissait de la faveur du duc de Lerme, qui était un des protecteurs de Cervantes, et notre poète a toujours été prudent observateur des convenances vis-à-vis des grands; ces raisons suffisent. On a désigné un autre religieux, Pérez de Leon, qui, dans sa jeunesse, avait écrit la *Picara Justina;* puis Ruiz de Alarcon, le célèbre auteur dramatique, à qui Corneille a emprunté *le Menteur*, et le méchant dominicain Blanco de la Paz, que nous avons vu pendant la captivité, à Alger. On a enfin nommé Lope de Vega et, après lui, l'un des Argensola. Mais le secret n'a pas été révélé. Cervantes certainement a su la vérité, il ne l'a pas fait connaître. Il est bien étonnant qu'elle ne nous ait pas été transmise. Il faut l'attribuer à l'indifférence des contemporains pour ces querelles littéraires.

Avellaneda était injurieux pour le « vieux », le « manchot ». Il l'accuse d'avoir contracté en prison des habitudes de colère, de dénigrement, et malgré

tout son orgueil, de n'avoir plus un ami parmi les seigneurs qui voulût accepter la dédicace de ses livres. Les ennemis de Cervantes trouvaient que sur ce point Avellaneda avait rencontré juste. Le grand homme aimait à se louer lui-même dans ses prologues et sans beaucoup de mesure. Il se vantait d'être le poète à la mode, et se plaignait par trop de l'aveugle fortune.

Le livre de Avellaneda n'est pas un tissu de sottises, comme on le croit généralement, sur la foi de Cervantes. L'écrivain ne manque, au contraire, ni d'esprit d'invention ni de talent. Mais la comparaison avec le *Don Quichotte* authentique lui a été funeste. Autrement il ne tiendrait pas un mauvais rang dans la littérature romanesque de l'Espagne. Don Cayetano Rossell l'a placé dans sa collection ; et Lesage n'a pas dédaigné, en le corrigeant un peu, de le traduire en français. Le reproche qu'on doit faire à son auteur est de n'avoir vu dans le roman de Cervantes qu'une suite d'aventures réunies au hasard, comme celles de *Guzman de Alfarache*. Aussi n'a-t-il fait de Don Quichotte et de Sancho Panza que des caricatures ridicules. On l'a nommé le *Quijote bastardo*. Le livre n'est pas sans mérite ; cependant on ne le lit plus.

Cervantes ressentit la blessure infligée à son amour-propre. C'était le moment de répondre à Avellaneda en publiant la II[e] partie du *Don Quichotte;* mais il n'était pas prêt. Il aurait voulu qu'on représentât une de ses comédies. Cette satisfaction ne lui fut pas accordée.

Il se résolut alors à faire imprimer son Second Théâtre. Dans un prologue, il raconte que son libraire lui a déclaré qu'il eût volontiers édité ses comédies s'il n'avait entendu dire par un directeur de spectacles que, « si l'on pouvait attendre beaucoup de sa prose, il ne fallait faire aucun cas de ses vers ». Ces paroles avaient été pour lui un trait de lumière. Le pauvre Cervantes s'était jusque-là refusé à comprendre pour quelle raison ses comédies étaient bannies de la scène. Elles valaient bien celles de Lope de Vega, et, à une autre époque, elles avaient été très applaudies! L'exclusion était cruelle. Le succès de l'école régnante, qu'il regardait comme désastreuse, l'affligeait aussi.

Il n'était donc plus le poète à la mode. On ne voulait plus écouter que les comédies de Lope. Peu importait le fond, le vers était tout. Ce vers facile, d'une sonorité charmante, emportait les suffrages.

Cervantes fut profondément humilié de ces dédains. Il partageait cependant le sort commun ; les pièces de Ruiz de Alarcon, par exemple, étaient également délaissées.

Dans ce prologue il raconte ensuite, et à sa manière, l'histoire du théâtre depuis sa jeunesse. Le triomphe prodigieux de Lope de Vega n'est pas dissimulé. Mais comment admettre que le public se contente seulement de l'élégance de la forme? — L'auteur malheureux expose ses griefs et croit pouvoir annoncer qu'il écrit un drame qui devra plaire aux amateurs éclairés par sa diction poétique et le développement logique de la fable. Cette pièce sera dédiée au comte de Lemos.

On fut peu touché de ces plaintes. Le recueil, imprimé en 1615, passa presque inaperçu. Le défaut de versification pittoresque, a dit un critique, enleva à Cervantes la supériorité que lui donnaient ses belles qualités d'inspiration et de composition sur tous les auteurs dramatiques de son époque.

A la fin de cette même année 1615, parut la IIe partie du *Don Quichotte*, chef-d'œuvre si longtemps attendu. L'approbation de l'Europe entière dut consoler Cervantes de son échec au théâtre et des injures de Avellaneda. On lit dans le prologue la réponse du vieux manchot de Lépante. Il traite Avellaneda d'âne effronté et sot, *asno atrevido y mentecato*. Nos héros et leurs coursiers furent accueillis avec plus d'enthousiasme encore que la première fois.

La gloire de Cervantes était à son apogée. Le censeur royal, chargé d'examiner son livre, nous apprend, dans le privilège, que, le 25 février 1615, il a eu l'honneur d'accompagner l'ambassadeur de France avec sa suite de gentilshommes chez Don Bernardo de Sandoval y Rojas, cardinal-archevêque de Tolède, grand protecteur des lettres, et que les jeunes seigneurs français ne trouvèrent pas de termes assez forts pour louer Cervantes. Ils savaient par cœur la *Galatée* et la

Ire partie du *Don Quichotte.* « Ils firent tant d'éloges, dit-il, que je me crus obligé de leur présenter Cervantes. Je leur dis qu'il était un vieux soldat, hidalgo et pauvre. » Ils demandèrent comment il se faisait que l'Espagne n'eût pas octroyé une pension à un pareil homme. Mais un d'eux reprit avec finesse : « Si c'est la nécessité qui le fait écrire, plaise au ciel qu'il ne s'enrichisse jamais, et que, resté besogneux, il enrichisse le monde de ses œuvres ! »

« Bienheureux censeur, dit Mérimée, qui n'a rien retranché de la seconde partie et qui nous a laissé cette louange délicate de nos compatriotes. » Mérimée ajoute qu'il n'est pas impossible que ce joli récit soit de la main de Cervantes lui-même.

C'était une question débattue que de savoir si la seconde partie du *Don Quichotte* pouvait être comparée à la première. L'opinion générale était que, si dans son ensemble elle manquait de mouvement, elle lui était pourtant supérieure par la pureté de la langue et par la manifestation des caractères du chevalier et de son écuyer.

Cervantes, au début du roman, montre chez l'hidalgo le fanatisme chevaleresque dans toute son effervescence, en opposition avec les seuls éléments de la vie des champs. Il aurait pu renouveler les mêmes effets, mais la monotonie, quelque talent qu'il eût déployé, était un écueil presque inévitable.

Dans la seconde partie, Don Quichotte est tou-

jours fou, mais un peu vieilli. Au cours de ses expéditions il a reçu des coups, il a souffert, et il est fatigué. Si le même délire le possède, l'exaltation cérébrale qui donnait tant d'entrain à ses actions s'est calmée. A présent il juge les choses avec plus de sens; car son esprit, malgré la folie, est plus réfléchi et plus pacifique. Sancho Panza, lui, n'est pas las de courir le monde. Il a non seulement franchi les limites de son village, mais il a été mêlé à des événements notables, il s'est trouvé en contact avec des gens de haute distinction. Il se croit très habile. « Chaque jour je m'aperçois, dit Don Quichotte, que tu es moins simple et plus avisé, *mas discreto.* » Si Sancho avait éprouvé quelque dommage, il se serait dégrisé et aurait été détrompé sur les mérites de la vie errante. Il sait ce qu'il en faut penser. Tosilos lui demande si son maître ne doit pas être fou. « Comment doit? répond Sancho; oh! il ne doit rien à personne; il paie tout comptant et en monnaie de folie. » Le trésor de la Sierra Morena et l'amour du gain font qu'il ferme les yeux à la vérité. Ses sentiments affectifs ne sont pas douteux. Il voyait d'ailleurs que les ducs eux-mêmes traitaient le chevalier avec courtoisie. L'attente d'une autre aubaine l'encourage; il est revenu à la maison satisfait de lui-même et de son seigneur, et gardant au fond du cœur l'espérance de son gouvernement.

Cependant Don Quichotte étudie avec prudence le plan de sa nouvelle sortie. Il met son expérience

à profit pour reprendre la campagne dans de meilleures conditions.

Cervantes, tout en se conformant aux lois physiques et morales auxquelles obéit son héros, a été assez heureux pour coordonner tous les traits de sa folie avec la physionomie de l'œuvre, sans s'exposer à tourner au tragique. L'entrée de Don Quichotte dans les grandes villes n'offrait plus guère de danger. Il avait perdu son humeur belliqueuse. On n'avait plus à craindre les violences qui auraient obligé la société à sévir. Cervantes suppose plaisamment qu'elle est avertie par la publication de son livre. Le fameux hidalgo est connu et doit être partout accueilli avec bienveillance et allégresse. Il ne pouvait plus être mêlé qu'à des divertissements, des joutes, des tournois, dont l'idée chevaleresque ironiquement présentée ferait le fond, sauf à respecter sa personne honorable.

Il est vraisemblable qu'à Saragosse, Cervantes l'eût placé au milieu de fêtes brillantes et joyeuses. Nous pouvons nous figurer l'attitude solennelle de Don Quichotte recevant les hommages adressés à l'ordre de la chevalerie errante et se répandant en discours emphatiques; nous pouvons nous figurer aussi Sancho Panza, bouffi d'orgueil, paradant sur sa monture. Il est probable que le bachelier Sanson Carrasco eût surgi alors, subitement, pour défier et vaincre l'infortuné paladin, comme il fait maintenant à Barcelone. Que ne devions-nous pas attendre du génie inventif de Cervantes?

Avellaneda avait eu naturellement la même pensée : son Don Quichotte, escorté d'un écuyer, va aux fêtes de Saragosse. Cervantes l'avait annoncé en toutes lettres à la fin de la Ire partie. Le roman de Avellaneda, qu'on a accusé à tort de plagiat, lui déplut si fort cependant, qu'il se décida à modifier son premier dessein. Mais la ville de Barcelone n'est pas en fête ; le pays tranquille que traverse l'illustre chevalier ne se prête à aucune des scènes primitivement conçues. Nous regrettons ces récits qui auraient été un couronnement magnifique de l'épopée.

Cervantes travaillait lentement et de façon irrégulière. Il avait hâte d'achever le *Don Quichotte* pour se consacrer à d'autres ouvrages, le *Persiles* par exemple, auxquels il attachait plus d'importance.

S'il n'avait pas été pris de fatigue et d'ennui, le thème de Avellaneda lui eût pourtant fourni un motif comique très puissant. Le vrai Don Quichotte et le vrai Sancho Panza pouvaient se rencontrer à Saragosse même avec le faux Don Quichotte et le faux Sancho Panza. Quel parti comique Cervantes n'eût-il pas tiré de cette situation !

Il en a eu le dessein. On le comprend par l'entrevue du Don Alvaro de Tarfe de Avellaneda avec notre Don Quichotte lui-même (partie II, chap. XXXIV, etc.) Mais l'idée devait être mûrie. Cervantes voulait en finir et il a précipité le dénouement. Ainsi se justifie peut-être le reproche qu'on fait à la seconde partie de manquer de mouvement et d'action.

Les aventures qui se passent aux champs, au cours de la troisième sortie, n'ont pas l'éclat de celles des moulins à vent, des deux armées ou des troupeaux de moutons, des galériens... qui sont des morceaux classiques dans toutes les langues; mais l'épisode du chevalier en présence des lions, le tableau de la vie du gentilhomme campagnard, la comédie des marionnettes, les noces de Gamache, le gouvernement de Sancho dans l'île de Barataria, sont aussi des récits spirituels et spontanés.

Les scènes où se manifeste le contraste des mœurs de la chevalerie errante et de celles de la société la plus polie qui fût alors en Espagne ont pour objet, les unes de rehausser le caractère des deux héros, et les autres de les tourner en ridicule. Leur théâtre est le château des Ducs. Elles sont surprenantes par leur variété et l'abondance des incidents. C'est un torrent d'inventions pleines de grâce et de gaieté.

A notre avis, la supériorité du style de la IIe partie est incontestable. Dès le début, Cervantes tenait ses personnages tout formés dans sa main. La fable est combinée à l'avance. Nous savons avec quelles hésitations il a commencé à écrire son livre, quelles modifications il lui a fait subir. Nous savons aussi avec quelle peine il a pu intercaler ses nouvelles dans le texte. Rien d'étranger n'est plus introduit dans l'histoire du chevalier. Tout ici, au contraire, est en parfaite

harmonie, et la langue acquiert une ampleur admirable.

La nièce et la gouvernante de Don Quichotte, qui ne sauraient agir elles-mêmes, se sont confiées au curé et au barbier, qui seront étroitement mêlés aux événements de la Sierra Morena et de l'hôtellerie. Mais Cervantes a pensé que leur intervention était insuffisante. Le curé et le barbier ne peuvent suivre l'infatigable hidalgo; ils avouent leur impuissance et s'en remettent au bachelier Sanson Carrasco. D'un commun accord ils prennent une mesure grave, en vue du dénouement qui n'était pas, il faut le reconnaître, facile à trouver.

Dans l'impossibilité de convaincre Don Quichotte par de bonnes raisons, ils se décident à le laisser faire sa troisième expédition, sauf à le ressaisir quand ils le jugeront opportun. Sanson Carrasco, sous un déguisement de chevalier, l'arrêtera. Il doit le provoquer, le terrasser, puis le sommer de rentrer dans sa demeure et de renoncer à la vie errante pendant une année.

Don Quichotte est si vieux et si débile, son adversaire est si robuste et si jeune, que le succès paraît assuré. La loi du combat obligeait le vaincu à se soumettre au vainqueur. Le curé et le barbier ne doutent pas qu'à l'aide de cette ruse innocente, ils sauveront leur noble ami.

Don Quichotte et Sancho Panza sortent donc de

leur village et partent pour la troisième fois. Mais Sanson Carrasco leur coupe le chemin.

La combinaison a été critiquée, comme vulgaire et artificielle. Il était cependant naturel que la famille s'inquiétât du fou qui échappait à son autorité; il n'était pas invraisemblable que Sanson Carrasco choisît ce moyen de s'emparer de sa personne, et rien n'était plus habile que la provocation du faux chevalier. Il n'était pas douteux d'ailleurs que Don Quichotte ne demeurât l'esclave de sa parole. Cette invention peut-être aurait semblé dénuée d'art, si Cervantes, pour prolonger la durée de la fable, n'eût suspendu la conclusion par un incident ingénieux.

Contre toute attente, c'est Sanson Carrasco qui succombe sous la fureur aveugle de Don Quichotte. Au lieu de vaincre, il est vaincu et blessé par un fou dont il a méprisé la faiblesse et qui triomphe à sa confusion. Les sentiments d'humanité et d'affection qui d'abord l'ont animé s'effacent; il brûle de prendre sa revanche.

Mais Cervantes s'est trompé en présentant la solution par surprise et inopinément. Il eût dû se borner à nous laisser soupçonner un mystère. Si le lecteur s'étonne de voir le chevalier du Bocage, et s'il désire savoir qui il est, le secret révélé, l'effet est détruit. Il en est de ces habiletés comme des charades, le mot une fois connu. Le procédé est puéril. Les colloques des deux chevaliers et des deux écuyers ne perdraient

rien de leur saveur si nous étions de moitié dans la confidence.

Il n'est plus question de Sanson Carrasco, on l'oublie pendant le séjour à Barcelone; c'est une seconde faute. Il reparaît, une autre fois, encore masqué, sous le titre de Chevalier de la Blanche Lune. On ne lui prête plus aucune attention.

Les deux figures de Don Quichotte et de Sancho Panza sont tracées ici de main de maître. Le bachelier, après elles, aurait pu tenir une place plus importante. On regrette que Cervantes l'ait traité aussi sommairement. Bien que son rôle soit un peu équivoque, il a aussi son originalité. Il méritait mieux.

Nous ne parlons pas des autres figures qui ne sont pas supérieures à celles du même ordre qu'on a vues dans la Ire partie. Il faut, au contraire, faire remarquer que toutes ces scènes ne s'élèvent point au-dessus de la fable générale ; elles sont mêlées à sa trame sans en être dépendantes. Les épisodes des noces de Gamache, de Roque Guinart, de Ricote et de sa fille... s'enlacent naturellement avec les aventures de Don Quichotte.

Le ton réfléchi du chevalier et de l'écuyer frappe par sa beauté dans cette fin de l'ouvrage. Cervantes ne sacrifie rien de la réalité la plus prosaïque et,

malgré le ton souvent ironique du récit, l'action se déroule et se termine avec une sérénité si majestueuse, qu'elle ravit en même temps qu'elle émeut. Don Quichotte est un fou incurable, mais nous le regardons comme le meilleur des hommes, et Sancho, qui agit, lui aussi, comme un fou, est le portrait vivant du plébéien grossier mais spirituel et sensé.

Le style a plus d'unité, plus de correction que celui de la Ire partie. Nulle part chez les prosateurs espagnols on ne trouvera la langue plus libre et plus simple : elle est affranchie de toute entrave. Aussi a-t-on pu dire avec un peu de lyrisme : « Pareille à une Muse, elle s'avance, couronnée de fleurs, parée de vêtements de fête ; elle chante, elle déclame, elle récite avec un naturel plein de grâce ; elle rit, elle charme ; sa beauté est robuste, jeune et brillante. Elle est l'image de cette glorieuse génération qui, en combattant et en chantant, a parcouru l'ancien et le nouveau monde, inspirant à ses adversaires et à ses rivaux la crainte et l'admiration. »

Le *Don Quichotte* se sépare de la satire alors en faveur. Cervantes, pénétrant au plus profond des cœurs, se sentait porté vers l'art aimable et plaisant de Ménandre, dont Gœthe a dit : « Après Sophocle, il n'est aucun que j'aime autant que Ménandre. C'est un grand malheur de ne posséder de lui que si peu de chose... mais ces fragments sont sans prix et l'homme bien doué y apprend immensément. »

Notre poète profita des leçons du comique grec, comme avaient fait Térence et Horace. Sans parler du *Don Quichotte*, le *Coloquio de los Perros*, la *Tia Fingida*, *Rinconete y Cortadillo*, les intermèdes et certaines pièces de vers le démontrent.

Il a élevé ainsi la satire au-dessus du niveau où l'avaient laissée ses prédécesseurs. Il peignit des mœurs et des caractères pris dans la vie réelle, dans la nature, et la forme qu'il adopta revêtit l'expression littéraire la plus parfaite. Lui-même a su qu'il avait fait une œuvre très belle, et qu'elle parviendrait à la postérité la plus reculée.

Le siècle, qui respectait la hiérarchie sociale, a permis à l'écrivain de tourner la chevalerie en dérision dans un fou, qui appartient à la noblesse, et même de lui opposer, comme contradiction, un autre fou qui incarne l'ironie populaire. C'est là un fait unique. Il n'y avait rien de pareil au *Don Quichotte* dans la littérature antérieure.

Cervantes a créé Don Quichotte et Sancho Panza avec les qualités et les défauts qui sont l'humanité même. Le ridicule qu'il a déversé sur eux n'emporte pas le mépris ; et il a obligé la société de son temps, tout en riant des abus qu'il signalait, à réfléchir sur leurs causes.

Le but de Cervantes était de ruiner l'idéal du moyen âge. Il fallait que son livre pût intéresser, qu'il provoquât le rire et fît accepter une doctrine philoso-

phique, sans fatigue et sans ennui. L'œuvre était tout à fait révolutionnaire.

Le personnage seul de Don Quichotte est la négation de la chevalerie errante; celui de Sancho Panza montre la puérile crédulité de la plèbe. Mais ce n'était là que la moitié du problème. L'idole était abattue. Cervantes tenait sans doute en réserve une autre création de vastes proportions, pour être proposée aussi comme un modèle.

Mais si la poésie de Don Quichotte et de Sancho Panza est négative, ses éléments sont affirmatifs. Cervantes, sur les débris des fables chevaleresques, a enseigné l'étude de la nature. S'il s'était borné à la négation, il aurait fait quelque chose comme le *Morgante Maggiore* ou le *Gulliver*, derrière lesquels il n'y a rien qu'un jeu d'esprit. Le dualisme affirmatif et négatif qu'il a employé donne à l'œuvre une extension et une variété qui en constituent le charme et la supériorité.

Il n'y a dans le roman que quatre figures qui font la critique de la société : Don Quichotte, Sancho Panza, Rossinante et l'âne.

Don Quichotte dans son délire a conservé des qualités et des vertus certaines. Sa générosité, la pureté de ses mœurs, sa constance, commandent le respect. Il est très instruit et d'une courtoisie parfaite. Sa folie renverse le vieil art du merveilleux; l'amour de la vérité et les sentiments de justice qui l'animent suscitent l'art moderne.

Sancho Panza, gourmand, ignorant, égoïste, est un exemple de la sottise du vulgaire; il se rehausse par son amour pour sa famille. Cet autre fou est devenu fin et délié. Il sert à débattre le pour et le contre dans les questions d'esthétique et de morale.

L'image de Rossinante est triste, celle de l'âne est humble. Ils sont, l'un et l'autre, la critique de l'ancien apparat chevaleresque. La patience avec laquelle Rossinante supporte la fatigue et les coups, la bonne volonté qu'il met à marcher au combat, l'affection qu'il témoigne à l'âne, lui concilient l'intérêt. L'âne est un type de résignation ironique.

Ces quatre acteurs, malgré leurs formes et leurs rôles comiques, sont les agents puissants de la révolution que Cervantes a accomplie. Ils composent un groupe d'une poésie nouvelle.

Cervantes les a placés sur un théâtre magnifique. Ils se meuvent au milieu de décors ou de sites ayant chacun son caractère particulier de beauté et de grandeur. Les campagnes de la Manche sont étendues, et éclairées par un soleil éclatant. La Sierra Morena est stérile et sauvage, l'Èbre calme et majestueux, la Méditerranée vaste et solennelle. Les choses matérielles interviennent même dans le drame et acquièrent une vie et une intensité qui saisissent l'imagination. Les moulins à vent tournent avec rapidité; leurs ailes gigantesques enlèvent Don Quichotte et Rossinante et les jettent en l'air, sans ralentir leur tranquille et fatale rotation... Sous la nuit semée d'étoiles, nous enten-

dons des rumeurs confuses qui nous donnent une secrète impression de terreur. Le bruit formidable des moulins à foulon retentit dans les ténèbres et glace d'effroi les plus braves. Les torches dans l'obscurité brillent de lueurs sinistres, et le mystère du convoi funèbre nous trouble. La barque entraînée par le cours du fleuve s'avance, d'un mouvement lent mais irrésistible, vers la chute des eaux. Ce sont là aussi des acteurs. Il n'y a pas jusqu'aux cailloux, tout à l'heure gisant inertes sur le sol, qui à leur tour ne jouent un rôle : ils volent, ils sifflent, ils frappent furieusement Don Quichotte à la tête, lui brisent les dents et le meurtrissent. Il n'y a rien dans la nature que ne puisse animer le poète.

Et les animaux ! Les exemples sont rares, mais comme ils sont expressifs ! Sans parler de Rossinante et de l'âne, considérez le lièvre qui, craintif, se réfugie dans les jambes de Don Quichotte ; les porcs avec leur course précipitée et leurs grognements... le lion qui, impassible et grave dans sa force et sa férocité, essuie la poussière de ses yeux et contemple pensivement les plaines qui se déroulent devant lui, tournant le dos avec indifférence au présomptueux chevalier qui a la folie de le provoquer.

L'élément humain est infini : seigneurs, citadins, villageois, bourgeois, ouvriers, voleurs, muletiers, comédiens, marchands, hôteliers, bergers, gardes, religieux, magistrats, soldats, laquais, enfants, dames, paysannes, bourgeoises, servantes, petites filles...

Ce sont tous les membres de la société qui se meuvent avec une réalité qui fait de chacun un personnage distinct. Quoi de plus vrai que les figures de la femme de Sancho Panza et de sa fille?... L'affection embellit la gouvernante et la nièce de Don Quichotte; la compassion et l'amitié font aimer le curé et le barbier.

Le portrait du bachelier, plaisant, instruit, moqueur, aurait pu être plus achevé, nous l'avons dit. Sanson Carrasco est le voisin de Don Quichotte; il connaît sa folie et se charge, au péril de sa vie, d'exécuter ce fameux projet qui doit sauver le chevalier.

On voit dans le roman plusieurs hôteliers, marqués d'une physionomie spéciale. Le premier qui arme Don Quichotte chevalier et lui donne malicieusement de bons conseils, que celui-ci écoute par extraordinaire. Un autre, au nom des illettrés, fait l'éloge des livres de chevalerie et discute avec le curé... Puis Cervantes nous montre des criminels, et chaque fois sous un jour différent. Les galériens interrogés par le paladin manifestent dans leurs réponses le cynisme des malfaiteurs endurcis; mais ils sont déjà punis, puisqu'ils sont en route pour le bagne. Chacun d'eux raconte son histoire avec l'esprit qui convient à sa condition. Qu'on se reporte au discours surprenant et satirique de l'*alcahuete*, l'entremetteur. Cervantes ne les noircit pas. Lorsqu'ils volent leurs libérateurs, l'auteur nous épargne le spectacle odieux de l'ingratitude. Ils méprisent Don Quichotte et le châtient à raison du

méfait qu'il a commis en les délivrant. Leur scélératesse fait l'office de la justice.

Plus loin on voit d'autres criminels établis dans un camp, admirables pour la rigueur avec laquelle ils se soumettent à la discipline militaire, sous le commandement d'un chef énergique qui sait leur imposer.

Les galériens de Barcelone enfin, bien qu'aucun rôle ne leur soit départi, nous divertissent par la promenade aérienne qu'ils font subir à Sancho, qui la mérite. Ils se vengent ainsi des coups que leur a valus la visite de nos deux coureurs d'aventures.

On a critiqué les scènes du château des Ducs; on a dit qu'elles étaient d'un goût un peu bas et peu dignes de personnes d'un rang aussi élevé. Il faut répondre que ces scènes étaient tout à fait dans les habitudes de l'époque; les Ducs ne manquent jamais à la courtoisie la plus stricte, et quand les serviteurs excèdent la mesure, le maître sait les rappeler discrètement à l'ordre, en se sacrifiant lui-même s'il en est besoin; par exemple, lorsque les dames savonnent la barbe du chevalier. Le Duc ne tolère pas que son chapelain soit inconvenant à sa table pour Don Quichotte. Le trait est d'une finesse singulière. Il applaudit à la défense de la chevalerie par Don Quichotte, et le chapelain est contraint de se retirer. L'altercation de Sancho avec Doña Rodriguez, au sujet de l'âne, est un chef-d'œuvre.

La Duchesse protège Sancho, qui l'amuse par sa bonhomie à la fois vraie et fausse. Elle lui témoigne

sa bienveillance en écrivant à sa femme, à qui elle fait un cadeau. Les Ducs, s'ils ont pu rire par moments de leurs hôtes, réparent leurs torts avec une bourse bien garnie qui les met à l'abri du besoin pour le reste du voyage.

Comment définir dans chacune de ces nombreuses figures ce qui en est le charme et ce qui les poétise en même temps ?

Faut-il signaler l'idéalisme qui embellit les femmes ? Qui ne les admire ? Toutes sont de chair et d'os, toutes pensent, parlent, rient, vont, viennent, mangent et dorment ; mais toutes se distinguent par une qualité, un sentiment, une passion qui les rehaussent, même les plus disgraciées. Doña Rodriguez est un type de ridicule ; l'amour maternel la sauve. Maritorne, bien qu'elle soit une créature inférieure, ne déplaît pas. Son nom est passé dans notre langue. Elle a pitié de Sancho après qu'il a été berné ; elle se moque un peu de Don Quichotte, mais elle le traite avec un enjouement qui nous divertit. Les deux damoiselles de la première hôtellerie se réhabilitent à nos yeux en compatissant au sort du pauvre fou. Elles le servent avec patience. Elles aussi se moquent de lui, mais leur raillerie est innocente et délicate. Toutes d'ailleurs, hors la nièce et la gouvernante, rient du chevalier.

Cervantes a démontré par là qu'il n'est pas nécessaire de délirer pour arriver à l'idéal dans l'art ; qu'il

suffit d'étudier l'humanité et de la peindre... Mais il faut savoir peindre! Il a encore démontré que tous les événements de la vie ont leur intérêt et leur valeur esthétique.

A ces tableaux si vrais il s'est plu à opposer les fantaisies folles de la poésie chevaleresque. Don Quichotte a la foi. Dans ses discours enthousiastes et d'une éloquence pénétrante, il célèbre les luttes titaniques des héros, ses maîtres, sans que ces morceaux éblouissants fassent pâlir la beauté simple des récits naturalistes du livre.

Les romans de chevalerie sont des monuments littéraires auxquels, a-t-on dit, il fallait attribuer une signification très élevée. La misère de la plèbe au moyen âge dépassait de beaucoup ce qui peut se voir aujourd'hui dans les États les moins civilisés. Les poètes imaginèrent que des hommes, d'un courage héroïque, s'étaient émus au spectacle des maux de ce monde et avaient résolu d'y porter remède. Ils abandonnaient fortune, famille, patrie, faisant prévaloir sur les sentiments les plus chers leur sublime mission. L'épée à la main, ils attaquaient les oppresseurs; ils les détruisaient ou succombaient dans l'emprise.

Ces romans sont l'exaltation de ce qu'on a appelé les vertus chevaleresques et aussi la glorification de la vaillance et de la force personnelles. Le chevalier

devait parcourir la terre et redresser les torts en l'honneur de sa dame; il était le protecteur de la veuve et de l'orphelin.

Ce sont des récits de rencontres avec les géants, les monstres, les enchanteurs. Les descriptions de pays merveilleux, de palais féeriques y abondent. On y trouve aussi des réminiscences du paganisme et des peintures de couleur locale. Les géants et les enchanteurs sont les tyrans, les monstres sont les abus. Les dames couronnaient les preux et les récompensaient de leurs exploits. Ces preux font la conquête de royaumes et deviennent rois ou empereurs. Aussi Don Quichotte promet-il le gouvernement d'une île à son écuyer.

Au milieu de cette poésie pittoresque, une plainte souvent se fait entendre, revendiquant le droit des faibles contre les puissants. Les moyens de lutte étaient ridicules, l'époque n'en connaissait pas d'autres. Ces romans constataient que la société était mal organisée; qu'elle devait être réformée, et que tel Amadis n'était monté à cheval que pour combattre tel monstre ou tel géant. Les auteurs de ces livres pourraient, à raison de leur langage subversif, être qualifiés de démagogues. Mais la chevalerie errante n'a jamais été qu'un rêve. Le moyen âge n'a pas su mettre cette idée en pratique. Peut-être quelques confréries secrètes l'ont-elles essayé. Cervantes a dit le dernier mot; cependant, suivant un critique de nos jours, la chevalerie errante aurait été l'origine de la gendarmerie.

Si ces écrits sont précieux au point de vue littéraire,

on a soutenu qu'ils avaient aussi une signification politique et morale qui permettait d'entrevoir les souffrances des peuples... Mais ce sont des visions de philosophes que Cervantes réprouve. Le clergé proclamait bien cet état de souffrance; ses orateurs, qui pourraient, eux aussi, passer pour des démagogues, l'attestent; encore aujourd'hui l'Église prêche le sermon du mauvais riche, tout en enseignant que le mal doit être pris en patience, et que le problème ne peut être résolu que par la charité.

Sa gravité n'a pas échappé à Cervantes. Quand Don Quichotte s'élève contre les vices de son siècle, il sait que les torts à redresser ne lui manqueront pas. Les aventures de Marcela, de Andrès, de la fille de Doña Rodriguez le prouvent suffisamment. Mais Cervantes n'écrivait pas une thèse philosophique. Il n'a prétendu produire qu'une œuvre littéraire. Jeter le ridicule sur la croisade de l'ingénieux hidalgo, c'était condamner l'emploi de la force individuelle et démontrer qu'elle était inefficace pour corriger la société. Il s'agit, dans notre roman, de faits positifs et bien fixés; et tout ce qu'entreprend le généreux chevalier tourne contre lui et contre les infortunés qu'il a voulu protéger. Lors de la réapparition du jeune Andrès, Cervantes s'exprime on ne peut plus clairement sur ce point. Mais s'il réprouvait la violence, il admettait la puissance de la parole, dont l'action, dans son domaine infini, n'est pas limitée comme celle des armes. Don Quichotte, qui provoque le rire lorsqu'il combat les moulins à vent,

nous ravit par ses discours, et Cervantes a aussi accordé ce don d'éloquence au curé, au barbier et à d'autres. Il déclare même qu'il veut que chacun ait le droit d'exposer ses idées.

Cervantes professait la doctrine de l'Église, qui est la foi au péché originel. Il regardait cependant comme possible une amélioration de l'homme et de ses mœurs. Malheureusement il nous a laissé ignorer par quels moyens il pensait que la régénération dût s'opérer. D'ailleurs, tout en respectant la théologie de Rome, il fait bâtonner les religieux et les clercs dans son roman, et décrit un enterrement civil, celui de Chrysostome, qui se fait malgré la résistance des marguilliers.

Contrairement à l'opinion commune, Cervantes ne croyait pas aux sorciers, et alors que chaque jour l'Inquisition les faisait brûler, il a expliqué leurs pratiques diaboliques par des raisons naturelles.

En ce qui concerne le régime intérieur de l'Espagne, il est très circonspect; au chapitre 1er de la IIe partie, une discussion s'est élevée entre le curé, le barbier et Don Quichotte, sur la question d'État et modes de gouvernement, *razon de Estado y modos de gobierno;* nous sommes avertis que les opinions émises furent telles qu'il ne restait plus rien de l'ordre établi. « Ils refirent si bien l'État de fond en comble, qu'on eût dit qu'ils l'avaient rapporté à la forge et l'en avaient

retiré tout autre qu'ils ne l'y avaient mis. » Prudemment, Cervantes n'entre dans aucun détail.

Cervantes a toujours prêché la croisade contre l'islamisme. Il l'a fait avec passion. Il a répandu dans ses écrits la colère accumulée dans son cœur durant sa longue captivité. Il approuve l'expulsion des Mores d'Espagne, sans réserve ni pitié.

La magnifique ironie de l'île de Barataria ne signifie-t-elle pas que la sagacité politique et judiciaire n'est pas infailliblement inféodée aux privilèges universitaires et à ceux de la naissance, par l'exemple de Sancho Panza ? Barataria vient peut-être de *barato*, bon marché. Sancho, qui est illettré et d'extraction très humble, fait un gouverneur excellent et un très bon juge.

Des étrangers ont vu en Don Quichotte le symbole national de l'Espagne. Il faut encore ici écarter toute allégorie. Don Quichotte ne représente pas plus Charles-Quint que Pantagruel ne représente François Ier. Ce prétendu symbolisme est une invention des critiques. Ce qui est certain, c'est que les personnages de Cervantes sont tous Espagnols, — quoiqu'on ait dit que le chevalier et son écuyer n'appartenaient à aucun pays, mais bien à l'humanité entière.

On a dit aussi, et à tort, que Cervantes figure le génie poétique de sa patrie ; il est, au contraire, un écrivain isolé. Il a été un maître admiré, mais il n'a

pas fait école, parce que, précisément, son époque fut l'ère d'un don quichottisme littéraire, politique et religieux.

Gens de lettres, hommes d'État, catholiques et protestants, avaient oublié la vérité pour l'extravagance. En applaudissant Cervantes on refusait de le suivre. Lope de Vega écrivait alors des comédies en vingt-quatre heures, et des poèmes épiques en trois jours. Il a composé deux mille pièces et un nombre considérable de poésies de toute sorte. Et Calderon! et Gongora, et leurs disciples, plus fous et moins grandioses! Autant de Don Quichottes, chez lesquels une imagination déréglée avait tué le goût.

Tous les acteurs du roman sont du temps de Cervantes. Qui ne voit la vie simple et paisible du village où réside Don Quichotte, l'existence honorable de l'hidalgo au caban vert dans sa gentilhommière? qui ne voit aussi le train fastueux de la noblesse dans le palais des Ducs aragonais?

Don Quichotte est, en Espagne, la première œuvre narrative de la Renaissance qui ne soit pas inspirée des enseignements de la littérature ancienne. Cervantes veut instruire et charmer sa nation sans distinction de classes, par des moyens naturels. Si les lettrés ne comprirent pas d'abord le sens profond du roman, la masse de la société ne s'y est pas trompée. Elle le lut avec délices.

L'Italie avait produit le *Décaméron,* le *Roland furieux,* la *Jérusalem délivrée.* François Rabelais, en France, avait publié le *Pantagruel;* l'Espagne avait enfanté la *Célestine.* Tous ces ouvrages, malgré leurs réminiscences païennes, sont l'avènement du monde nouveau; mais, bien qu'ils aient été les précurseurs du *Don Quichotte* et que leur mérite transcendant soit incontestable, ils étaient insuffisants pour transformer la littérature en Europe, comme l'a fait le roman de Cervantes.

Notre poète aimait la prose. Il fallait un grand exemple pour la faire prévaloir. Depuis le *Don Quichotte,* nous n'avons plus de doute qu'elle puisse atteindre au sublime comme mode d'expression. Désormais elle est aussi puissante que le vers.

Les anciens ont versifié toutes leurs conceptions. La Renaissance tenait la coutume antique pour une loi indiscutable, et elle l'imposa. Les Grecs avaient adopté le vers, parce que leurs poèmes épiques ou dramatiques avaient été primitivement déclamés comme les poèmes lyriques.

Les fêtes du paganisme étaient nationales. La voix de l'acteur s'élevait au ton musical, pour être entendue des vingt mille ou des cinquante mille spectateurs du théâtre en plein air. De nos jours, les représentations ont un caractère privé. Il n'est pas nécessaire de chanter le drame, il semble donc qu'il devrait être

écrit en prose. Le vers est par lui-même un sujet. Dès lors, il distrait du sujet principal, qui est le drame. Il appartient à la musique vocale. N'a-t-on pas dit qu'il est absolument impropre à la conversation et au dialogue ?

Cervantes était un versificateur enthousiaste, souvent heureux et original ; mais il connaissait la valeur de la prose et ne considérait pas que ce fût une hérésie d'en user dans les compositions héroïques. Il pensait même qu'elle était supérieure au vers.

Son livre procura à la société tout entière un véritable contentement. Elle se voyait peinte dans ses mœurs individuelles et domestiques ; l'emploi de cette langue simple, riche d'images et de sonorités, comblait ses désirs ; l'œuvre était bien pour elle ; l'homme de goût était ravi ; le lecteur le moins lettré, s'il ne pouvait apprécier l'art de l'écrivain, était enchanté de le comprendre.

La IIe partie du *Don Quichotte* mit le sceau à la renommée de Cervantes ; s'il avait vécu quelques années encore, et s'il avait eu le loisir d'achever tous ses ouvrages commencés, il aurait inspiré au peuple espagnol un bien autre fanatisme que Lope de Vega. Lope était servi par une fécondité inépuisable et par l'influence qu'exerce sur le public l'action directe du théâtre. Cervantes jouissait de sa gloire ; néanmoins jusqu'à la fin il n'a cessé de travailler.

Quel a pu être pour Cervantes le gain de ses œuvres et particulièrement de son *Don Quichotte?* Les calculs sont restés très vagues. Ginès de Passamont, dans son entretien avec Don Quichotte, dit qu'il a laissé le manuscrit qui contient son histoire engagé dans la prison pour deux cents réaux, et qu'il le retirerait, quand même il lui faudrait débourser deux cents ducats.

« Ce livre est-il excellent? » demande le chevalier. On a conclu de là qu'un livre excellent, comme le roman de Cervantes, devait être payé deux cents ducats. Un peu plus tard, Vicente Espinel cédait son *Marcos Obregon* au libraire pour cent écus d'or.

De ces renseignements, on a inféré que chacun de ses volumes se vendait huit ou neuf réaux. Les éditions étaient de deux mille exemplaires; chaque édition aurait donc valu à l'auteur sept mille réaux environ.

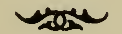
On sait qu'il n'était pas facile à tromper. Aucun de ses éditeurs cependant n'a réclamé contre ses opérations. Avellaneda a crûment avoué qu'il avait fait sa publication pour enlever à Cervantes le bénéfice de la IIe partie du *Don Quichotte.* Il croyait avec raison que ce bénéfice serait important.

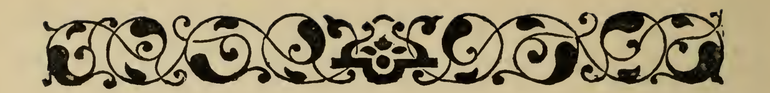
Cervantes, de son côté, a dit qu'il écrivait la continuation de son roman plutôt pour le profit que par toute autre considération. Il avait obtenu un privilège à l'effet d'empêcher les contrefaçons, d'abord en Portugal et en Aragon, ensuite dans tous les autres royaumes d'Espagne.

La situation pécuniaire de Cervantes était donc satisfaisante. Il recevait en outre une pension du comte de Lemos et du cardinal-archevêque de Tolède, Don Bernardo de Sandoval y Rojas. Il n'a pas manqué de louer la générosité et même « la charité » de ses bienfaiteurs ; l'humilité de ce langage alors n'était pas choquante.

L'arrivée du duc de Lerme au pouvoir marqua un changement scandaleux dans l'administration de la monarchie. Tout fut mis aux enchères. Le luxe s'accrut dans d'énormes proportions. Il fallait vivre dans des palais et prodiguer des trésors. Philippe II avait résisté à ce mouvement. Sous le règne du faible souverain, son fils et successeur, l'habitude des dépenses folles prit le dessus ; c'est le temps de la cupidité et de la corruption.

Cervantes s'est toujours plaint de la fortune. L'inutilité de ses efforts, après tant de chefs-d'œuvre, le porta à opposer avec orgueil sa médiocrité laborieuse à l'opulence de tant d'hommes qui n'avaient jamais rien fait. Il protesta contre le débordement du luxe en philosophe un peu chagrin. Il disait que la pauvreté honorable devait être préférée à toutes les richesses, et que celui qui s'y résigne a vraiment quelque chose de la divinité. Mais on aurait tort d'induire de ces paroles qu'il fût dans la misère.





XIII

LA FOLIE DE DON QUICHOTTE

I

Tout le *Don Quichotte* est fondé sur l'idée de la folie. L'hidalgo est dominé par des conceptions délirantes en ce qui touche la chevalerie errante. Sur les autres points, il a conservé la mémoire, la connaissance et le discernement. On s'est demandé s'il était un aliéné dans le sens rigoureux et scientifique du mot, ou si la description de sa maladie n'était qu'une invention du poète.

Un savant médecin espagnol, le docteur Hernandez Morejon, s'est le premier occupé de ce sujet. Dans

son *Histoire bibliographique de la médecine en Espagne*, on lit une étude, sous le titre de « Beautés de médecine pratique découvertes dans l'histoire de l'ingénieux chevalier Don Quichotte de la Manche...* » C'est un hommage à la compétence de Cervantes en matière d'aliénation mentale.

Le docteur Hernandez Morejon prétendait, en effet, que Cervantes était médecin, et qu'il avait dû traiter un malade possédé de la folie chevaleresque, auquel il s'était plu à faire « endosser la personnalité de Don Quichotte »; qu'il fallait s'expliquer ainsi l'exactitude de l'analyse psychologique contenue dans son roman, que ne désavouerait pas « un autre Pinel ». Morejon s'est appliqué à montrer que Cervantes avait exposé l'origine, le développement et la terminaison de la maladie aussi bien qu'un homme de l'art.

Cette étude a été traduite en français et commentée par le docteur Guardia**, qui a adopté toutes les conclusions de l'auteur. Enfin, le docteur Legrand du Saulle lui a consacré une ample et élogieuse dissertation***.

La science était peu avancée au XVIe et au XVIIe siè-

---

* *Bellezas de Medicina pratica descubiertas en el ingenioso caballero Don Quijote de la Mancha...* por Don Antonio Hernandez Morejon. Madrid, 1836.

** Paris, Baillère, 1858.

*** *Annales Médico-psychologiques.* Paris, 1859.

cle en Espagne et en Europe. Les idées de Cervantes ne pouvaient être que le résultat de ses observations directes. Le phénomène étrange de la folie l'avait toujours attiré. On peut lire, dans le *Persiles*, combien il avait été frappé, pendant son séjour en Italie, de voir des Siciliens pris de vertige et atteints de la croyance qu'ils étaient changés en loups.

Il a placé trois fous dans ses ouvrages : Cardenio, le licencié Vidriera et Don Quichotte ; chacun d'eux se distingue par un caractère propre. Cardenio est un lycanthrope ; Cervantes l'avait trouvé en Sicile. Il avait aussi très attentivement étudié Vidriera ; et, pour Don Quichotte, on pourra juger avec quelle exactitude il a analysé sa folie chevaleresque.

Cervantes s'est défendu de toute banalité et, notamment, de l'exagération théâtrale. Une indication permet de penser que le maître qui fit son éducation était le religieux qui soignait Vidriera, et qui lui avait fait recouvrer la raison après un traitement « d'un peu moins de deux ans ». Il dit, en effet, que « ce religieux était doué d'une science et d'une habileté particulière, *ciencia y gracia particular*, pour faire parler les muets et guérir les fous, *curar locos* ».

Ensuite est venu le docteur Pi y Molist, directeur de l'asile de la Santa Cruz, à Barcelone. Consulté sur la valeur du travail de Morejon et aussi sur la réalité de la folie de Don Quichotte, il répondit en publiant le volume intitulé *Primores del Don Quijote*... ou « Excel-

lences du *Don Quichotte* au point de vue médico-psychologique et considérations générales sur la folie* ».

Le docteur Pi y Molist était à la fois un Cervantiste érudit et un aliéniste expérimenté. Il déclare qu'il a voulu écrire « un commentaire nouveau de l'immortel roman ». Il en a détaché de nombreux passages, choisis avec goût, à l'aide desquels il a établi le thème de la monomanie de Don Quichotte. A ces passages, il a joint un commentaire, qui atteste la conformité des opinions de Cervantes avec la doctrine scientifique. Cependant il a formulé quelques critiques, sous le titre de *Reparos*, « corrections ».

On ne prétend point ici faire œuvre de savant, mais de modeste lettré et de curieux. Le lecteur pourra constater avec nous qu'il n'y a pas un symptôme de perturbation dans l'intelligence qu'on ne retrouve chez le chevalier; qu'il n'y a pas, non plus, d'affection et de passion, ou de causes morales de l'aliénation, de celles qui provoquent le plus souvent les aberrations de la sensibilité, spéciales à ces sortes de désordres, qu'on n'observe en lui; et enfin, qu'aucune des manifestations accidentelles et secondaires, mais caractéristiques de ce genre de trouble mental, ne fait défaut dans notre héros.

* *Primores del Don Quijote* en el concepto medico psicologico y... para un nuevo comentario del inmortal novela... por el doctor D. Emilio Pi y Molist. Barcelona, 1886.

Don Quichotte est orateur éloquent, on le sait. Nous sommes ravis par ses discours, dans lesquels nous ne démêlons pas sans surprise l'union étrange « de la folie et de la raison. »

Cervantes a insisté sur ce point. Il nous montre le fou gardant la foi religieuse, les principes, les connaissances qu'il tient de l'éducation et des enseignements qu'il a reçus ; la raison chez lui peut être obscurcie par la folie, mais elle ne disparaît jamais complètement. La remarque est juste ; elle témoigne chez Cervantes d'une sagacité extraordinaire.

Esquirol avait dit qu' « il y a dans le *Don Quichotte* une description admirable de la monomanie qui régna presque dans toute l'Europe à la suite des croisades ». De nos jours, l'examen approfondi du délire a conduit à rejeter la doctrine de la *monomanie* ou du délire restreint, étroitement circonscrit, et ce terme dont nos auteurs font usage, et que nous croyons pouvoir encore employer, est proscrit de la langue scientifique.

L'hidalgo Alonso Quijano, le parent qui a servi de type à Cervantes, a cédé à l'entraînement chevaleresque qui existait encore en Espagne au XVIe siècle. L'affection était aussi fréquente de son temps, suivant Pi y Molist, que l'est du nôtre la maladie mentale qui procède de l'abandon des croyances religieuses, des mauvaises passions engendrées par les sophismes philosophiques, les utopies politiques et sociales, et de cette

fameuse « soif de l'or » qui est le mobile ou le vice, souvent caché, mais certain, de la société moderne.

Cervantes s'est contenté de dire que la folie de Alonso Quijano était très compliquée. Morejon la regarde comme une monomanie d'une espèce particulière. Pi y Molist la qualifie de monomanie des grandeurs qui n'est, en réalité, que le délire de l'orgueil et de la vaine gloire.

La maladie est caractérisée par une conception délirante, fixe, principale, fondamentale. Alonso Quijano se croit investi de la dignité de la chevalerie errante et appelé à exercer, pour le bien de l'humanité, un sacerdoce qui lui impose des devoirs et lui confère des prérogatives.

Le portrait de l'hidalgo est classique. L'homme est de haute stature, sec, maigre, matineux et grand chasseur. Il appartenait à la petite noblesse, et « frisait la cinquantaine ». Cervantes nous le représente comme très honnête, bien appris, instruit, religieux, modeste, régulier et ordonné en toutes choses. Son intelligence vive et cultivée, son affabilité et sa droiture inspiraient la sympathie et le respect à tous ceux qui l'approchaient, et lui avaient mérité le surnom de *El Bueno*.

Tout à coup, Quijano abandonne les exercices violents pour la vie sédentaire. Cervantes s'attaque aux romans de chevalerie, et il insiste sur les perturbations qu'ils produisent dans l'esprit du gentilhomme, qui en oublie la chasse, l'administration de son bien, et

jusques à la personne de sa nièce, à laquelle il était très attaché. Le mal a d'autres causes. Cervantes a omis l'atavisme, par exemple. Les aïeux de son héros ont fait les guerres de Charles-Quint et se sont promenés en Italie, en Allemagne et en Flandre, les armes à la main. L'insatiable plaisir qu'éprouve Quijano à la lecture de ses romans est déjà un signe de trouble mental ; il le porte à des dépenses exagérées. Ces ouvrages étaient alors presque les seuls « livres d'honnête divertissement » qu'on trouvât chez les particuliers, et ils coûtaient cher. La curiosité de l'hidalgo lui fit vendre plusieurs pièces de bonne terre à blé pour « en amasser dans sa maison autant qu'il put s'en procurer ».

Cervantes a dressé le catalogue raisonné de la bibliothèque du chevalier. C'est un précieux document littéraire. On connaît l'amour de Don Quichotte pour ses livres. Dans la Sierra Morena, il invite Cardenio à venir avec lui dans son village, où il lui donnera plus de trois cents volumes. « Ils sont, dit-il, le régal de mon âme et la joie de ma vie. »

Quijano vécut ainsi dans un état indécis, entre la santé et la maladie ; puis il perdit le sommeil. Le moment critique était arrivé : « à force de peu dormir et de beaucoup lire, il se dessécha le cerveau... »

Cette formule fait peut-être sourire, mais elle était reçue au temps de Cervantes. « L'imagination du malade se remplit de tout ce qu'il avait lu dans ses livres : enchantements, défis, batailles, blessures, galanteries,

amours, tempêtes, disgrâces et extravagances impossibles. » Il passe trois jours et trois nuits sans manger et sans dormir, et « il se fourre si bien dans la tête que ce qu'il a rêvé est la vérité, qu'il n'y a pour lui aucune histoire plus réelle ». Excité par ses hallucinations et par l'insomnie, il saisit son épée et frappe les murailles de sa chambre, renouvelant les actions de ses devanciers. Son jugement est dès lors tout à fait perverti, il délire. « Il en vint à donner dans la plus étrange pensée dont on se soit jamais avisé. Il lui parut nécessaire, autant pour son honneur que pour le bien de l'État, de se faire à son tour chevalier errant et de s'en aller par le monde, à cheval, la lance à la main, chercher les aventures et redresser les torts, s'exposant à tant de rencontres et tant de périls qu'il acquît, en les surmontant, une éternelle renommée. »

Telle est l'origine de la folie de Quijano et la forme idéale qu'elle a revêtue. L'hidalgo est dominé par la passion des armes ; s'il avait été animé d'une foi ardente, il aurait pu entreprendre une croisade contre l'immoralité du siècle, et soulever la chrétienté par ses prédications.

Mais Cervantes avait lui-même la passion des armes, et il a mis en œuvre ses propres aptitudes guerrières et familiales pour peindre Don Quichotte. Personne ne croyait plus à la chevalerie; le public, cependant, avait conservé une secrète admiration pour le principe de justice qu'elle semblait représenter. Cervantes, qui était un homme supérieur à ses contem-

porains, à bien des égards, était choqué de ce contraste.

Alonso Quijano, devenu fou, emploie les moyens les meilleurs pour accomplir sa résolution. Il se cache avec soin de sa famille et de ses amis dont il redoute l'intervention. Il nettoie, répare l'écu, la cuirasse et le casque de ses bisaïeuls. A l'imitation du grand Amadis qui avait pris le nom de son pays, Quijano s'appellera Don Quichotte de la Manche. Le cheval d'Alexandre est Bucéphale et la jument du Cid, Babieca ; le coursier d'un paladin aussi illustre sera le fameux Rossinante.

A côté de l'idée fixe, principale, se produit une autre conception délirante, accessoire, mais qui persiste : c'est l'amour de Don Quichotte pour sa Dame. Se faire chevalier et se constituer amoureux d'une dame, *la señora de sus pensamientos*, sont deux idées qui se sont emparées ensemble de son esprit : « Parce que le chevalier sans Dame est comme un arbre sans feuilles et sans fruits, et un corps sans âme. » Il en choisit une dont Quijano avait été épris au Toboso, sans qu'elle en eût jamais rien su. Elle portera aussi un nom glorieux, celui de Dulcinée du Toboso.

Cervantes ne lui a donné aucune réalité. Le personnage ne paraît pas ; et lorsque Don Quichotte est interrogé par la Duchesse sur l'existence de sa maîtresse, il répond : « Je ne sais s'il y a une Dulcinée au monde ;

mon imagination n'a pas créé ma Dame, mais je la vois et la contemple comme il convient qu'elle soit : belle sans tache, grave sans orgueil, amoureuse avec honnêteté, polie, bien élevée, enfin de haute noblesse ; car sur un sang illustre la beauté resplendit avec plus d'éclat que sur une humble naissance. » Il dit encore : « Je ne suis amoureux que parce qu'il faut que les chevaliers errants le soient. » Ce culte de Don Quichotte pour Dulcinée reste dans la sphère du sentiment pur. Il est tout mysticisme.

Il dépeint les charmes de sa Dame ; ce sont les « chimériques attributs » de la beauté, inventés par les poètes. « Ses cheveux sont des tresses d'or ; son front des champs Élyséens ; ses sourcils des arcs-en-ciel ; ses yeux des soleils ; ses joues des roses ; ses lèvres du corail ; ses dents des perles ; son cou de l'albâtre ; ses seins du marbre ; ses mains de l'ivoire ; sa blancheur de la neige, et ce que la pudeur dérobe aux regards est tel que rien ne peut lui être comparé. »

Son amour lui imposait deux obligations. La première était de faire proclamer par tout venant, c'est la doctrine des livres de chevalerie, la beauté de sa Dame. « Que tout le monde s'arrête, crie-t-il aux marchands de Tolède, et que tout le monde confesse qu'il n'y a pas dans tout l'univers de femme plus accomplie que l'impératrice de la Manche, *la sin par*, la sans pareille Dulcinée du Toboso. » — Les marchands sont moqueurs ; ils demandent qu'on leur montre un

portrait, pour voir « si elle n'a pas un œil de travers et si l'autre ne pleure pas du soufre et du vermillon ». — Don Quichotte ne manque pas à son caractère. Enflammé de colère, il déclare que sa « Dulcinée répand l'odeur de l'ambre, qu'elle est droite comme un fuseau de Guadarrama... » et il menace les marchands de leur faire « payer l'horrible blasphème » qu'ils ont proféré.

En second lieu, il doit lui être fidèle. La Duchesse, qui le voit mélancolique pendant l'absence de Sancho, veut lui donner quatre jeunes filles « belles comme des fleurs » pour le servir. Il répond qu'elles seraient pour lui non des fleurs, mais des épines, et il dit à Altisidora que, pour lui, « Dulcinée seule est la belle, la spirituelle, l'élégante, la bien née ». On ne trouvera pas de description plus exacte, bien qu'ironique, de la folie affective ou amoureuse.

L'idée fausse engendre l'idée fausse. Le chevalier doit aussi se plaindre des rigueurs de sa maîtresse. — « O princesse Dulcinée, dame de ce cœur captif, vous m'avez fait grave grief en me faisant défense, avec cette cruauté extrême, de paraître devant votre beauté. » — La double conception de la chevalerie et de la Dame se poursuit ainsi avec un art parfait.

Don Quichotte n'est pas plus amoureux qu'il n'est chevalier errant. La chevalerie et la Dame ont une même origine. Toutes deux sont enfantées par son cerveau malade.

L'hidalgo a mis son projet à exécution. « Un beau matin, avant l'aurore, il s'arma de toutes pièces, embrassa son écu, saisit sa lance, enfourcha Rossinante et, par une porte de la basse-cour, sortit dans la campagne... » Parvenu à la plaine de Montiel, il s'écrie : — « Heureux âge... celui où paraîtront mes fameuses prouesses, dignes d'être gravées sur le bronze, sculptées en marbre et peintes en tableaux, pour vivre éternellement dans la mémoire des siècles futurs. O toi, qui que tu sois, sage enchanteur, chroniqueur de cette merveilleuse histoire, n'oublie pas mon bon Rossinante, compagnon de toutes mes courses... » L'apostrophe est magnifique. Voilà le manifeste de la folie de l'orgueil.

C'était au mois de juillet. — « Le soleil dardait des rayons si brûlants que la chaleur aurait suffi pour lui fondre la cervelle. » Considérez que le chevalier est revêtu d'une armure en fer et coiffé d'un casque attaché de rubans verts*, dont il ne peut lever la visière pendant deux jours. Il chevauche par des terrains arides. Dans l'hôtellerie il est en proie à des accès de fureur. Le lendemain il rencontre les marchands, les assaille et tombe avec son cheval au milieu du chemin. Un jeune muletier le frappe brutalement avec un tronçon de sa lance. Le laboureur Alonso Pérez, son voisin, le trouve

* Le vert est la couleur des fous. Voyez *les Rubans verts du Misanthrope*. M. L. Lalanne. Paris, 1891.

étendu sur le sol, le reconnaît, le place sur son âne et le ramène, avec ses armes brisées, dans sa maison.

Voilà le récit de la première explosion du mal, et quand la gouvernante reçoit des mains de Alonso Pérez son maître roué de coups, elle n'a aucun doute sur la cause de sa folie ; elle s'écrie : « Ce sont ces maudits romans qu'il lit du matin au soir qui lui ont troublé l'esprit. Que Satan et Barabbas emportent tous ces livres qui ont ainsi perverti la plus belle intelligence qui fût dans toute la Manche. » La nièce à son tour dit à maître Nicolas, le barbier : « C'est à moi qu'est toute la faute, à moi qui ne vous ai pas avisé des extravagances de mon seigneur oncle, pour que vous y remédiiez avant que le malheur arrivât... pour que vous brûliez tous ces livres excommuniés. Il y en a beaucoup qui méritent d'être grillés, comme autant d'hérétiques. » Le chevalier réclame les secours de la fée Urgande, la protectrice d'Amadis, pour panser ses blessures ; la gouvernante reprend : « Le cœur ne me disait-il pas de quel pied boitait mon maître ? Soyez le bienvenu, seigneur, et sans qu'on appelle Urgande, nous saurons vous soigner. Maudits soient ces livres une autre fois et cent fois, qui ont mis Votre Grâce dans un si bel état ! »

On voit ainsi établis et constatés dans le cercle domestique et le mal lui-même et son origine. Le laboureur qui a ramené Don Quichotte a vu qu' « il était décidément fou » ; l'hôtelier plaisant qui l'a armé che-

valier avertit les muletiers d'avoir à le laisser tranquille parce qu' « il est fou »; les marchands de Tolède qui se sont arrêtés sur son injonction, à sa figure, à ses discours, reconnaissent facilement « sa folie ». A peine eut-il ouvert les lèvres que Vivaldo et ses compagnons furent convaincus « qu'il avait le jugement à l'envers »... L'harmonie entre les facultés de l'homme est telle que la moindre altération se révèle à l'observateur attentif. Cervantes n'a pas failli à la règle. Mais la gouvernante, Sancho, le curé et Don Diego le gentilhomme campagnard distinguent en même temps la double personnalité de l'hidalgo. « C'est un fou à lier, *loco de atar*, dit Sancho, et, avec cela, il est plein de sens. » — « Tant qu'on ne lui parle pas de ses chevaleries, dit aussi le curé, il reste très intelligent. » Et Don Diego déclare « qu'il est un sage fou, ou un fou tirant sur le sage ».

Don Quichotte, lui-même, se croit raisonnable; il prononce souverainement sur toutes les questions; il a la plus haute opinion de sa force physique, de son habileté au maniement des armes et de la « valeur de son bras »; à lui seul il « vaut cent », il est invincible. L'amour de Dulcinée inonde son cœur; sa vie n'est qu'un rêve amoureux. Il répond à Altisidora : « Je suis un chevalier si malheureux qu'il n'y a pas une jeune fille qui ne soit éprise de moi; » et « il croyait que la fille de l'hôtelier, vaincue par sa bonne grâce, *gentileza*, était amoureuse de lui... »

Il est en proie à une autre idée fixe, secondaire, qui a pour objet Sancho Panza. Il l'a sollicité de le suivre en qualité d'écuyer. L'âne, qui est peu chevaleresque, le fait hésiter. Mais à la première occasion il le remplacera par une monture plus honorable. Il promet formellement à Sancho le gouvernement d'une île. — « Il pourrait se faire qu'avant six jours je fisse la conquête d'un royaume avec d'autres petits royaumes... et que tu fusses couronné... » Cervantes le baptise du prénom illustre de Sancho et du nom plébéien de Panza. L'intention est évidente.

Le chevalier et l'écuyer partent pour courir le monde. On connaît leurs exploits. Nous assisterons, à Barcelone, au dénouement du drame. Ce qui nous intéresse actuellement, ce sont les manifestations de leur folie.

II

Le phénomène presque exclusif qui caractérise la folie de Don Quichotte est l'illusion. Au commencement de la maladie, quelques hallucinations se sont produites, il est vrai, mais ne se sont pas renouvelées;

elles n'ont d'ailleurs aucune importance dans le récit, et on peut dire que Don Quichotte est constamment le jouet de l'illusion. C'est le sujet d'une première critique.

L'illusion est relativement rare dans la folie; l'hallucination, au contraire, est beaucoup plus fréquente. L'illusion est une sensation pervertie ou transformée. On montre un bâton au fou; pour lui, c'est une épée. Voilà l'illusion. Les moulins à vent sont des géants; le petit barbier de village qui a posé son plat à barbe en cuivre sur sa tête pour se préserver de la pluie, est un chevalier coiffé de l'armet de Mambrin : ce sont des illusions. L'hallucination est un état dans lequel le malade, suivant Esquirol, a la conscience d'une impression reçue sans qu'il existe aucune cause d'excitation prochaine et positive. Don Quichotte voit des géants sortir du mur de sa chambre et il les charge à grands coups d'estoc. Il se croit terrassé dans l'arène d'un tournoi; il appelle, ses amis accourent dans sa chambre et le trouvent en chemise, l'épée à la main. Dans l'aventure des deux armées ou des troupeaux de moutons, il entend le son des trompettes et le hennissement des chevaux. Sancho naturellement n'entend rien. Ce sont des hallucinations.

Le fou a un thème auquel il rapporte tout. La conception délirante est fixée dans son cerveau : rien ne l'en peut arracher. C'est *l'idée fixe*. Les convictions de l'aliéné sont inébranlables. Dès lors, Don Quichotte devrait-il intrépidement obéir jusqu'au bout à l'erreur,

17.

s'obstinant à la prendre pour la vérité, voulant même contraindre les indifférents à la partager.

Il a été atteint par l'aile d'un moulin à vent, Sancho le gronde : « N'avais-je pas bien dit à Votre Grâce que ce n'étaient que des moulins à vent? Il fallait que vous en eussiez d'autres dans la tête pour l'ignorer. » Écoutez Don Quichotte : « Tais-toi, ami Sancho, car les choses de la guerre sont plus que les autres sujettes à changement, et je pense que ce Friston, qui m'a volé mes livres, a métamorphosé ces géants en moulins à vent pour m'ôter la gloire de les vaincre... Mais son art maudit ne prévaudra pas contre la force de mon bras. — Dieu le veuille comme il le peut, » répond Sancho.

L'illusion s'est dissipée ; Don Quichotte voit maintenant les moulins à vent, et non plus des géants. Il confesse son erreur.

Il explique sa méprise au religieux qui accompagne le convoi funèbre et à qui il vient de casser la jambe : « Que Votre Révérence sache que je suis un chevalier de la Manche, appelé Don Quichotte, et que ma profession est d'aller par toute la terre, redressant les torts et réparant les injustices. — Je ne sais trop comment vous entendez le redressement des torts, réplique le clerc, car de droit que j'étais, vous m'avez fait tors. — Le mal est advenu, seigneur bachelier, reprend Don Quichotte, de ce que vous cheminiez la nuit, vêtus de surplis blancs, des torches à la main, marmottant entre

vos lèvres et couverts de deuil, tels enfin que vous ressembliez à des gens de l'autre monde ou à des fantômes. Aussi je n'ai pu me dispenser de faire mon devoir, et je vous aurais certainement attaqués quand j'aurais su que vous étiez les Satans de l'enfer pour lesquels je vous ai pris. » Et en le quittant, il l'engage avec courtoisie à rejoindre les prêtres « auxquels il demandera pardon, pour lui, de l'offense qu'il n'avait pas été en son pouvoir de ne pas leur faire ». Il ajoute : « Je n'ai pas voulu offenser des prêtres, ni l'Église que je respecte et que j'adore comme catholique et pieux chrétien. » Ce langage nous plaît beaucoup, mais ce n'est pas celui d'un fou.

Le chevalier assiste à la représentation des marionnettes de maître Pierre. Le héros de la comédie, Don Gayferos, enlève Melisendra, fille de Charlemagne, sa femme, laquelle est captive d'un prince more. Les infidèles se précipitent sur ses traces, au son des trompettes et des timbales; Gayferos et Melisendra sont près d'être atteints, mais Don Quichotte se dresse furieux, tire l'épée, et massacre l'armée des mécréants.

Maître Pierre se plaint, et Sancho remontre à son seigneur le dommage qu'il a causé. Don Quichotte est galant homme, il payera; mais il n'agit plus en fou. « J'ai cru réellement, dit-il, que ce qui se passait là, se passait au pied de la lettre; que Melisendra était Melisendra, Gayferos, Gayferos... La colère m'a monté à la tête et, pour remplir les devoirs de ma profession

de chevalier errant, j'ai donné aide et faveur à ceux qui fuyaient. Si la chose a tourné au rebours, ce n'est pas ma faute, mais celle des méchants qui me persécutent. Quoi qu'il en soit, je me condamne moi-même aux dépens. Que maître Pierre voie ce que valaient les figures détruites. Je lui paierai le prix en bonne monnaie courante et de Castille. »

Ces inconséquences sont en contradiction avec la loi à laquelle obéissent les monomanes. Elles sont peut-être volontaires. Cervantes n'a certainement pas méconnu la vérité, et en d'autres endroits il l'a exposée avec une réalité sensible.

Don Quichotte ne saurait gauchir en face du danger, si redoutable qu'il soit. Il est brave, et n'écoute aucun conseil. Lorsqu'il est renversé au milieu des troupeaux de moutons qui sont pour lui les armées de Alifanfaron et de Pentapolin, Sancho fait encore la leçon à son maître :

« Ne vous disais-je pas que ce n'était pas des armées que vous alliez assaillir, mais bien des troupeaux de moutons ? » Que sont ces remontrances cependant quand la douleur de deux côtes enfoncées, de deux ou trois dents cassées, de deux doigts de la main brisés, ne peuvent dissiper son illusion ? C'est toujours l'enchanteur jaloux de sa gloire qui a métamorphosé les escadrons d'ennemis. Mais ici Don Quichotte persiste dans son erreur et parle bien comme un fou : « Fais une chose, Sancho... Monte sur ton

âne, suis-les et tu verras que lorsqu'ils se seront un peu éloignés, ils reprendront leur première forme, et ne seront plus des moutons, mais des hommes comme je te les ai d'abord représentés. »

L'épisode de l'armet de Mambrin est un exemple curieux de la persistance de l'hidalgo dans l'illusion. Don Quichotte n'a point de doute. Il voit un chevalier portant le casque conquis par Renaud de Montauban sur le roi Mambrin, qu'il a tué. Sancho ne peut se tenir de rire « en considérant quelle tête devait avoir le païen coiffé de cet armet, lequel ressemble parfaitement au bassin d'un barbier ». Mais Don Quichotte ne se rend pas. Dans ses mains, il tient un trophée fait de l'or le plus fin, et lorsque le barbier retrouve Don Quichotte et Sancho dans l'hôtellerie et qu'il réclame, à grands cris, « son plat à barbe, en cuivre, qui lui avait coûté, tout neuf, un écu », notre héros proteste et défie tous les chevaliers et écuyers qui contesteraient que ce soit le casque du roi more.

Ici encore, Don Quichotte accuse les enchanteurs de tout brouiller perfidement, et il donne cet avis à Sancho : « Ainsi ce qui pour toi est un plat à barbe est pour moi l'armet de Mambrin. C'est insigne prudence du sage enchanteur qui me protège, qu'il paraisse être un plat à barbe, car il est d'un tel prix que tout le monde me poursuivrait pour me le ravir... »

La description que fait Cervantes, comme en se jouant, est d'une grâce et d'une vérité admirables. Il

nous montre combien est indubitable pour le fou la réalité de l'illusion la plus grossière.

Au début, le chevalier a abandonné la personnalité, glorieuse pourtant, de Don Quichotte de la Manche : il est Baudouin; puis il devient le More Abindarraez. Le laboureur Alonso Pérez, qu'il croit d'abord être le duc de Mantoue, son oncle, se change en Rodrigo de Narvaez. Sa dame n'est plus Dulcinée, mais Jarifa.

Ici la faute est évidente : le fou n'abandonne jamais la personnalité qu'il a une fois revêtue. Cervantes s'est laissé aller, en poète, au souvenir du *romancero;* il ne parle pas comme un médecin aliéniste.

Don Quichotte a dit de Sancho « qu'il avait des malices de coquin; mais que, lorsqu'il semblait devoir être pris pour un sot, il faisait preuve d'un esprit qui le relevait jusqu'au ciel ».

Sancho est assurément un rusé compère. Il a su s'acquitter de son ambassade auprès de la princesse Dulcinée, et il déploie une rare habileté quand il accompagne Don Quichotte dans la cité du Toboso. Il présente audacieusement à son maître une paysanne à grosse face, robuste, hommasse, au langage trivial, sale et puante, comme étant la sans pareille Dulcinée, qu'un enchanteur a méchamment métamorphosée. Le chevalier voit très bien que la femme est vilaine. Il le dit. Il ne doute pas que c'est Dulcinée elle-même qu'il a devant les yeux : « La fortune, qui ne se rassasie pas

de mon malheur, a fermé tous les chemins par où pouvait me venir quelque joie... et toi, ô divin extrême de tous les mérites... oh! ne cesse pas de me regarder avec douceur, avec amour... agenouillé devant ta beauté contrefaite et t'adorant avec humilité... »

Les fous d'amour ne sont point d'ordinaire aussi crédules. Don Quichotte s'est forgé une Dulcinée chimérique. Il en a fait son idéal. Comment peut-il admettre, sur la foi de Sancho, qu'il n'a pas écouté en tant d'autres circonstances, qu'une paysanne laide et repoussante soit sa Dame défigurée momentanément par l'art diabolique des magiciens? Le chevalier est par trop candide.

L'erreur est semblable lorsque Don Quichotte, enfermé dans une cage, s'imagine être enchanté. L'objection est la même que celle qui précède, et ce serait abuser de la patience du lecteur que d'insister.

Il faut arriver à la critique la plus délicate. On signale chez les fous lucides deux qualités ou défauts très remarquables et presque constants : la défiance et l'insociabilité.

Pour peu qu'on se soit occupé de ces malades, on a été frappé de l'effort qu'ils font pour dissimuler tout ce qui pourrait trahir l'aberration qui les trouble. Dès qu'ils se sentent observés, ils se contiennent; ils cachent leurs pensées; on dirait qu'ils lisent dans les

yeux de leurs interlocuteurs le jugement qu'ils craignent de voir porter sur leur état mental.

Cette défiance est la manifestation du bon sens persistant dans la folie même. Cervantes cependant a voulu nous représenter ici un fou que l'exaltation, le caractère expansif du délire, une intempérance naturelle d'humeur, poussent au contraire à répondre avec abondance à toutes les questions, et qui se vante même spontanément de ses conceptions délirantes ou de ses sensations maladives.

Don Quichotte, à la première rencontre, révèle son nom, celui de sa Dame ; il dit quelle est sa profession, quels sont ses exploits ; il fait connaître ses desseins, ses espérances : le rétablissement de la chevalerie.

Une misérable poignée de glands, *bellotas*, est le prétexte d'un discours, celui de l'âge d'or, « tel que la muse de nos jours ne saurait plus l'inspirer » et que les chevriers entendent comme de l'hébreu, modèle admirable de prose élégante et châtiée qui se termine ainsi : « Tous les bons principes sont abandonnés et c'est pour obvier à ce mal que dans la suite des temps et la corruption croissant, on institua l'ordre de la chevalerie pour défendre les filles, protéger les veuves, favoriser les orphelins... De cet ordre je suis membre... chevriers mes frères. »

A don Diego de Miranda stupéfait de cette étrange apparition, Don Quichotte parle en ces termes :

« Cette figure que Votre Grâce voit en moi est si nouvelle... que je ne suis pas surpris que vous en soyez étonné; mais vous cesserez de l'être lorsque je vous aurai dit que je suis chevalier, de ceux qui vont à l'aventure... J'ai quitté ma patrie et engagé mon bien pour ressusciter la chevalerie errante... J'ai rempli mon désir en grande partie, secourant les veuves, protégeant les orphelins... ce qui est l'office des chevaliers errants. Aussi, par mes vaillantes et chrétiennes prouesses, ai-je mérité de courir en lettres moulées dans tous les pays du globe; trente mille volumes de mon histoire se sont imprimés, et elle prend le chemin de s'imprimer trente milliers de fois encore si le ciel n'y remédie. Finalement, pour tout enfermer en peu de paroles et même en une seule, je suis le chevalier Don Quichotte de la Manche, appelé le chevalier de la Triste Figure. »

La déclaration est éclatante. A un autre titre, le discours en entier mérite d'être lu; on y trouve exposés le symptôme primordial de la monomanie, la passion exaltée et les phénomènes moraux qui en sont les conséquences immédiates, comme le sentiment exagéré pour le chevalier de sa supériorité, la vaine glorification de soi-même et de ses exploits; c'est le couronnement de la folie.

Mais cette absence de toute défiance, ou même cette confiance, qui fait que le redresseur de torts se livre au premier venu, si elle n'est pas absolument contraire aux caractères de la monomanie, ce qu'on ose à peine

dire par respect pour Cervantes, est au moins extrêmement rare.

Don Quichotte n'a rien de l'individualisme dissimulé des fous. Il vit avec son délire et pour son délire, ce qui est le propre des fous; mais le désordre de son esprit n'est excité et exalté que par une suite d'illusions que provoquent les événements qui se succèdent et dont il reçoit l'impression. Il n'est ni concentré, ni taciturne; son mal ne lui ôte point le goût des relations avec le monde; il ne cherche pas la solitude, hors l'aventure de la Sierra Morena. Le chevalier se plaît en la compagnie des chevriers. Il s'intéresse à Marcela. Son attitude dans la maison du gentilhomme campagnard et dans le palais des Ducs est celle d'un homme affable, communicatif. Il aime, en effet, à pérorer; il est sociable avant tout. Sancho dit de lui qu'il est un « fou gracieux ». La tristesse et la circonspection maladives, particulières aux aliénés, ne se remarquent pas chez lui. Aussi le médecin compétent reproche-t-il ici à Cervantes d'avoir méconnu la vérité scientifique. Mais est-il impossible qu'il ait existé un fou uniquement dominé par l'illusion, qui ait gardé inaltérable l'humeur enjouée, et qui soit demeuré spirituel, affectueux, brave, généreux, sincère, comme Don Quichotte? — Non, assurément. Avouons que l'hidalgo ressemble beaucoup à Cervantes. Mais que sont ces défaillances de l'œuvre, ces *Reparos*, auprès des beautés, *Bellezas*, que nous y rencontrons?

III

Il faudrait, dans chacune des aventures du chevalier, signaler les diverses manifestations de sa folie, avec les observations fines et justes de Cervantes. Nous sommes obligé de nous restreindre, ce travail est déjà trop étendu.

Nous demandons grâce, cependant, pour un autre trait, qui doit nécessairement trouver sa place dans l'histoire de la maladie de notre chevalier.

Don Quichotte va simuler un genre de folie différent de celui dont il est atteint. Pour mettre le sceau à sa gloire, il veut « faire une prouesse » qui répandra son nom par toute la terre et éternisera sa mémoire et celle de sa Dame. Depuis longtemps il désire conformer sa vie à celle du noble Amadis qui, dédaigné de sa maîtresse Oriane, prit le nom de Beau Ténébreux et se retira à la Roche Pauvre, où, désespéré d'amour et insensé, il fait pénitence. Don Quichotte a été entraîné dans la Sierra Morena par Sancho qui, après la délivrance des galériens, fuit la Sainte-Hermandad. La solitude, les rochers, le site sauvage invitent le chevalier à accomplir son dessein.

Roland furieux s'est abandonné aussi au désespoir d'amour. Mais le héros de l'Arioste renverse les chaumières, arrache les arbres, trouble les fontaines, tue les bergers et extermine les troupeaux. L'idée de l'imiter traverse l'esprit de Don Quichotte. Sancho objecte qu'il n'a rien à reprocher à sa Dame, laquelle ne lui a témoigné aucun mépris, et n'a commis aucune *niñeria*, enfantillage, ni avec More, ni avec chrétien. Il fait allusion à la *vileza* dont Angélique fut coupable avec Médor, le More. Don Quichotte réplique gravement qu'il n'aurait aucun mérite à devenir fou s'il en avait sujet; il veut seulement faire comprendre à sa Dame de quel héroïsme il serait capable à l'occasion. Il dépose ses armes, se dépouille de ses vêtements et se livre à toute sorte d'extravagances. Il dit à Sancho : « Il est nécessaire que tu me voies, tout nu, exécuter une douzaine ou deux de folies pour que tu puisses en rendre compte à Dulcinée. En un *credo*, ce sera fait, » et il lève les jambes en l'air, « découvrant des choses telles » que Sancho, pour ne pas les voir une seconde fois, se décide à partir.

Don Quichotte ne persévère pas dans sa sauvagerie. Il recommence à imiter Amadis, ce qui est plus facile. Il affecte la folie mélancolique. Cervantes nous a avertis qu'Amadis était *lloron*, pleureur. Notre chevalier récite ses prières, et se fabrique un rosaire. Il voudrait un ermite qui le confessât. Il soupire et se lamente. La mythologie se mêle à sa dévotion, et il de-

mande à la nymphe Écho de répondre à sa plainte. Sur l'écorce des arbres il grave des vers qui attestent sa douleur.

Sancho, à son retour, le trouve en chemise, jaune, sec, maigre et mourant de faim.

L'invention de Cervantes était ingénieuse et conforme à la doctrine médicale. Mais l'aventure ne provoque guère le rire. Sancho lui-même en est affligé.

Le poète a placé dans la Sierra Morena un autre fou par désespoir d'amour. C'est Cardenio. Aux beaux jours de la chevalerie, tous les amants malheureux devaient perdre la raison. Pour les contemporains de Cervantes, Don Quichotte était une copie fidèle et comique des fameux paladins, de l'Amadis, par exemple, pour lesquels on avait eu jusque-là une sorte de culte.

Les deux fous se rencontrent ; le lecteur sait dans quelles circonstances. Cardenio est amené à raconter son histoire à Don Quichotte et à Sancho. Il a quelque peine à rassembler ses souvenirs et il prie le chevalier de ne pas l'interrompre ; mais il vient à parler du roman d'Amadis de Gaule ; à ce nom, Don Quichotte s'exalte. Rien ne peut le retenir. Cardenio poursuit cependant son récit. Il lui échappe un mot malsonnant sur la reine Madasima et son médecin, Elisabad, qui passait pour être son amant. Aussitôt l'idée fixe est éveillée. Don Quichotte, emporté par la fureur, prend parti pour la dame. Il traite Cardenio de calomniateur et de misérable coquin. Une rixe

s'ensuit. Cardenio est robuste, et Don Quichotte et Sancho sont maltraités.

L'écuyer reproche à son maître d'avoir provoqué la colère de Cardenio. « C'est grand blasphème, réplique Don Quichotte, de prétendre qu'une reine vive en concubinage avec un chirurgien, un guérisseur de hernies... Cet Elisabad était homme prudent et de bon conseil... Cardenio divaguait... il était déjà retombé dans ses accès... Mets-toi dans la tête que sa démence même ne pouvait le faire absoudre. Contre les sages et contre les fous, le chevalier errant est obligé de défendre l'honneur des femmes, et surtout des princesses de haut parage. » On voit qu'il qualifie très bien Cardenio. « La folie, a-t-on dit, est une infortune qui *s'ignore*... » Don Quichotte ignore qu'il est fou lui-même, et c'est un des caractères de la folie lucide. Ses facultés intellectuelles, en ce qui le concerne, sont perverties; il ne se rend pas compte de son état; mais le peu de sens qu'il a conservé lui suffit pour juger autrui. Le fait, qui semble comporter une contradiction, est étrange. Il est avéré cependant, quoique difficilement explicable. Les docteurs s'en tirent en disant qu'il s'agit d'un mystère psychologique.

Le type de Cardenio est emprunté aux anciens romans. Mais l'épisode contient une étude de la lycanthropie, maladie qui a disparu, et qui est décrite avec exactitude. On ne peut nier que l'histoire de Cardenio soit intéressante pour les philosophes qui s'occupent des phénomènes de l'aliénation mentale.

IV

Enfin Don Quichotte, victime des enchanteurs, est ramené dans son village. Il est tellement changé que « la mère qui l'a enfanté ne le reconnaîtrait pas ». — L'aliéniste dit que les fous internés dans un asile, à la suite d'un accès de fureur, ne sont pas autrement.

Rentré chez lui, le chevalier vit dans le calme et le silence ; il est si raisonnable et si sensé que la nièce et la gouvernante le croient guéri. Le curé, le barbier et Sanson Carrasco viennent le voir. Il était assis sur son lit, enveloppé d'une camisole de serge verte et coiffé d'un bonnet de laine rouge de Tolède « avec un visage enfumé comme chair de momie ». — Il parla avec tant d'intelligence et d'esprit, que ses amis furent convaincus qu'il avait recouvré le jugement. La nièce et la gouvernante pleuraient de joie et rendaient grâces à Dieu. Mais le curé, pour éprouver le malade, dit que le Turc descendait le Bosphore avec une flotte formidable qui menaçait la chrétienté, et que le roi d'Espagne avait fait mettre en défense les côtes de Naples, de Sicile et de Malte. Don Quichotte répondit : « Sa Majesté agit en prudent ca-

pitaine. Mais si elle acceptait mon conseil, je lui proposerais une mesure dont elle est, à cette heure, bien loin de s'aviser. » — Le curé, entendant ces paroles, murmura : « Que Dieu te tende la main, pauvre Don Quichotte !... » — « Que le roi ordonne, poursuivit le fou, par proclamation, qu'à un jour fixé, tous les chevaliers errants qui parcourent l'Espagne se réunissent à la cour ; quand il n'en viendrait qu'une demi-douzaine, tel pourrait se trouver, un, par exemple, qui suffirait pour anéantir la puissance du Turc. Serait-ce chose nouvelle qu'un chevalier défasse à lui seul une armée de deux cent mille hommes, comme s'il n'y avait qu'une gorge à couper, ou qu'ils fussent faits de pâte à massepains ? Il faudrait que le fameux Don Belianis ou quelque autre de l'innombrable lignée d'Amadis de Gaule vécût encore. Si l'un de ceux-là existait et que le Turc se vît face à face avec lui, ma foi, je ne voudrais pas être dans la peau du Turc ! Mais Dieu jettera les yeux sur son peuple et lui enverra quelqu'un moins redoutable peut-être que les chevaliers du temps passé, qui pourtant ne leur cédera pas en valeur. Dieu m'entend, je n'en dis pas davantage... Chevalier errant, je dois mourir, que le Turc monte ou descende... je répète que Dieu m'entend. » Le héros se désigne ainsi lui-même. La nièce ne s'y trompe pas et éclate en sanglots.

Don Quichotte a simulé le désespoir d'amour dans la Sierra Morena. Mais Cervantes nous avertit qu'il est toujours en proie à la folie chevaleresque. Se peut-il

une plus forte démonstration de la persistance de l'idée fixe ?

Nous citerons encore un trait de l'expérience médicale de Cervantes. Nous sommes au chapitre de la folie, il ne peut être omis.

Un licencié ou clerc gradué en droit canon de l'Université d'Osuna, « il l'aurait été de Salamanque qu'il n'eût pas été moins fou », enfermé depuis plusieurs années à l'hôpital de Séville, s'imagine tout à coup qu'il est guéri. Il écrit à l'archevêque des « billets spirituels et sensés », afin d'obtenir sa mise en liberté. Il ne parle pas autrement que les aliénés de nos jours : son malheur est d'être riche ; sa famille le fait séquestrer pour jouir de son bien et il accuse le recteur de la maison de s'être laissé corrompre par des présents.

L'archevêque s'émeut et charge un de ses chapelains de procéder à une enquête. Le clerc interrogé renouvelle sa plainte contre ses parents et dénonce le recteur, sans qu'il lui échappe pendant une heure un seul mot « extravagant ou même équivoque ».

Le chapelain a été prévenu par le recteur ; mais il est séduit ; il donne raison au licencié et se prépare à le mener à l'archevêque. Le malade quitte sa défroque, revêt des habits ecclésiastiques neufs et décents, et avant de partir il veut dire adieu à « ses compagnons, les fous ». C'est sa perte. Un d'eux lui conseille de rester dans sa loge, pour s'épargner la peine d'y re-

venir. Un autre, tout nu dans sa cage, se dresse furieux parce que Séville commettait le péché de relâcher le clerc. Il jure par Jupiter, dont il est le représentant, d'infliger à la ville un châtiment dont le souvenir se perpétuera dans les siècles. « Je tiens dans mes mains, dit-il, les rayons incendiaires, par lesquels je puis détruire le monde. Je me contenterai, pour punir ce peuple ignorant, d'empêcher pendant trois années de pleuvoir sur Séville et ses alentours... » Notre clerc alors, prenant les mains du chapelain, le rassure : « Que Votre Grâce n'ait souci, cher seigneur, et ne fasse cas des menaces de cet insensé ; s'il est Jupiter et s'il ne veut pas laisser pleuvoir, moi je suis Neptune, le père et le dieu des eaux, et je ferai pleuvoir toutes les fois qu'il me plaira ou qu'il en sera besoin... Le recteur et les assistants riaient au point de faire rougir un peu le chapelain. On déshabilla le clerc qui reprit sa place à l'hôpital. »

De pareilles plaintes de la part des aliénés sont fréquentes. L'erreur du chapelain n'est pas sans exemple. Mais ne dirait-on pas le mémoire d'un médecin ou d'un magistrat de nos jours, à leur supposer un peu de l'esprit de Cervantes ?

V

Le chevalier, escorté de son écuyer, pour la troisième fois court les aventures. Il arrive à Barcelone. Don Antonio, son hôte, se fait un jeu de le promener par la ville, monté sur une mule, paré d'une robe de gala au dos de laquelle on a attaché un écriteau portant ces mots : « Voilà Don Quichotte de la Manche ». — Il faut excuser Sancho, qui a été méchamment séparé de son maître. — Les passants lisent l'écriteau, et Don Quichotte, entendant répéter son nom, se retourne vers Don Antonio et dit : « Grande est la prérogative de la chevalerie errante, puisqu'elle rend fameux par tous les pays de la terre celui qui l'exerce... jusqu'aux petits garçons de la ville qui me reconnaissent sans m'avoir jamais vu ! »

Il est bien fou d'orgueil. L'humeur batailleuse a pu s'adoucir, la folie chevaleresque existe toujours. Ces paroles sont le digne pendant de l'apostrophe enthousiaste qu'il adresse à la Renommée, quand il sort pour la première fois dans la plaine de Montiel.

Mais la joie de ce triomphe dure peu. Le glorieux

Don Quichotte est provoqué par le chevalier de la Blanche Lune. Lorsqu'il est terrassé, que son adversaire le tient sous la pointe de sa lance et le somme de se soumettre aux conditions de la lutte, il répond noblement d'une voix éteinte : — « Dulcinée du Toboso est la plus belle femme du monde, et moi je suis le plus infortuné chevalier... Ote-moi la vie, puisque tu m'as ôté l'honneur. »

C'est la fin. La profonde commotion que révèle cette plainte, trahit une violente douleur morale, qui est elle-même l'origine d'une métamorphose de la monomanie. On porte Don Quichotte dans la ville. Il garde le lit plusieurs jours; il est « marri, triste... et son imagination est sans cesse occupée de sa défaite », les symptômes de son nouvel état commencent à se manifester. Un instant, il oublie sa disgrâce, il offre son bras en faveur des captifs d'Alger, puis s'interrompt : « Que dis-je, malheureux! ne suis-je pas le vaincu?... Que puis-je promettre... si je dois me servir du fuseau plutôt que de l'épée? »

Lorsqu'il passe sur la plage de Barcelone à l'endroit où il est tombé, il s'écrie : « C'est là que fut Troie!... Ici enfin succomba ma fortune pour ne jamais se relever. »

Tristement, il reprend avec Sancho le chemin de son village. Il a quitté l'armure de fer qu'il appelait « sa parure » comme le combat était « son délassement ». Son esprit « est troublé et renversé ».

Pour comble de dérision, Sancho veut lui emprunter son épée pour se défendre contre un troupeau de porcs dont ils sont assaillis. — « Laisse-les, dit-il, mon ami, cet affront est la punition de ma faute; c'est un juste châtiment que le chevalier errant, vaincu, soit déchiré des renards... et foulé aux pieds par les porcs. » — Le pauvre Don Quichotte est pris du dégoût de la vie et songe à se laisser mourir de faim... « la plus cruelle des morts »... On voit ainsi le délire primitif se dissiper peu à peu sous le coup de l'affliction.

Le chevalier, rempli d'amertume, fait un retour sur lui-même et, pour la première fois, confesse sa faiblesse : « Il n'y a point de hasard dans le monde, dit-il; les choses bonnes ou mauvaises qui s'y succèdent ne sont point fortuites, mais sont dispensées par une providence du ciel... et chacun est l'artisan de sa fortune. Je l'ai été de la mienne, mais non avec assez de prudence... j'eus l'audace de combattre... je fus terrassé... Lorsque j'étais un chevalier errant, hardi et vaillant, mes exploits me faisaient honneur; maintenant je me ferai honneur en tenant ma parole comme je l'ai promis. » Puis il se ravise. Il ne peut dépouiller le vieil homme : « Dans cette retraite, nous conquerrons une vertu nouvelle pour l'exercice des armes que je n'abandonnerai jamais. »

Sur la route, Don Quichotte s'arrête dans une auberge où sont grossièrement peints sur les murs deux tableaux représentant l'enlèvement d'Hélène et la fuite d'Énée à la vue de Didon; l'ancienne humeur

reparaît : « Ces dames ont été bien malheureuses, dit-il, de n'être pas nées de notre temps ; et moi je suis, par-dessus tout, malheureux de n'être pas né dans le leur. Si j'avais rencontré ces seigneurs, Troie n'aurait pas été brûlée, ni Carthage détruite ; si j'avais seulement tué Pâris, tous ces désastres eussent été évités. » — Hélas, il n'est plus, suivant son expression, qu'un « simple écuyer pédestre ».

Ainsi, le chevalier est encore incertain et hésitant, par moments il a des souvenirs de gloire.

Don Quichotte rentré dans sa maison est pris de mélancolie. Le curé, le barbier et Sanson Carrasco, avec la gouvernante et la nièce, entreprennent de le guérir.

Cervantes réprouvait les pratiques barbares et les violences corporelles dont on usait alors avec les aliénés. Les trois amis et les deux femmes ne consultent point de médecin, cela est remarquable. Le traitement est tout moral : le repos et les soins affectueux sont leurs seuls remèdes. Au cours de cet accès d'humeur noire survient la fièvre. Don Quichotte est âgé et affaibli par la fatigue de ses courses et par les coups qu'il a reçus ; il est sans force pour résister au mal.

La fièvre dure six jours. On appelle enfin le médecin, qui se borne à déclarer la gravité de l'état du chevalier. Le curé, le barbier et le bachelier essayent de le distraire avec les détails de la vie pastorale qu'ils avaient projeté de mener ensemble. Cependant la tristesse persiste, *no dejaba sus tristezas*. Mais la manie

chevaleresque n'existe plus; un changement complet s'est produit en Don Quichotte.

Il n'est pas fréquent que des fous recouvrent ainsi la raison, mais il suffit pour nous que cela ne soit pas impossible. On ne peut qu'admirer l'habileté avec laquelle Cervantes a ménagé le dénouement, qui reste pourtant un peu brusque. La lutte épique entre le chevalier et la société est terminée. L'ingénieux hidalgo, le noble chevalier de la Manche, va disparaître. Cervantes n'a pas voulu infliger au lecteur le chagrin de voir son héros succomber dans le délire de la folie; aussi Don Quichotte se réveille-t-il guéri. « Sa raison est libre et claire, dégagée des ombres épaisses de l'ignorance dont l'avait enveloppée l'insipide lecture des livres de chevalerie. » — « Je connais, dit-il, leurs extravagances et leurs séductions. Béni soit le Dieu tout-puissant qui m'a fait une telle grâce! Félicitez-moi... Maintenant je suis ennemi d'Amadis de Gaule et de la multitude infinie des gens de son lignage; je déteste les histoires profanes de la chevalerie errante. Je vois ma sottise et le danger qu'a eu pour moi leur lecture; enfin, par la miséricorde de Dieu, avec l'expérience que j'ai faite à mes dépens, je les exècre. »

Lorsque les trois amis entendent Don Quichotte renier Amadis, ils ont une crainte bien naturelle. Ils croient « qu'une nouvelle folie hante sa cervelle. » Sanson Carrasco malicieusement lui parle de Dulcinée, mais Don Quichotte répond : « Les chimères qui m'occupaient n'ont été que trop réelles... je sens que je

marche à grands pas vers mon heure dernière. Qu'on aille me querir un prêtre pour me confesser et un notaire pour écrire mon testament. » Un des signes auxquels on conjectura qu'il mourait, « fut qu'il était revenu si facilement à la raison ». Il ajouta beaucoup d'autres « propos si sages et si chrétiens », qu'il ne fut plus douteux qu'il eût retrouvé son bon sens. La confession finie, le curé sortit en disant : « Véritablement Quijano el Bueno est guéri de sa folie... »

Don Quichotte légua son bien à sa nièce. Il accorda une libéralité à Sancho Panza, et lui fit ses adieux : « Pardonne-moi, mon ami, de t'avoir donné l'occasion de sembler aussi fou que moi-même... » Il laissa également une marque de sa générosité à la gouvernante. Toutes les personnes présentes se mirent à pleurer. Mais écoutons Cervantes :

« ... Il vécut encore trois jours. La maison était sens dessus dessous. Mais cependant la nièce mangeait de bon appétit; la gouvernante *brindaba*, portait des santés; Sancho *se regocijaba*, se réjouissait; car hériter de quelque chose suffit pour adoucir et effacer dans le cœur du légataire la peine que devrait lui causer la perte du défunt. »

Et au milieu de la douleur et des larmes des siens, « Quijano el Bueno, communément appelé Don Quichotte de la Manche, rendit l'esprit, je veux dire qu'il mourut ».



XVI

LA MORT DE CERVANTES

Cervantes, en 1615, habitait à Madrid la maison de la rue del Leon, qui porte aujourd'hui le nº 20. Les progrès de sa maladie furent rapides; il était tourmenté d'une soif inextinguible; sa gaieté, son ardeur au travail n'avaient pourtant pas diminué.

Il avait toujours professé les sentiments du croyant le plus sincère, et la foi était pour lui une source de joies et d'espérances. Mais s'il avait vécu en chrétien qui « pense plus au monde qu'à Dieu », l'âge de « se moquer de l'autre vie était passé ». Il était membre de la confrérie de l'Oratoire du Très Saint-Sacrement, dont faisaient partie Philippe III, le duc de Lerme, Vicente

Espinel, Lope de Vega... il a constamment été fidèle aux obligations qu'elle lui imposait d'entendre la messe chaque jour, de se confesser, de communier tous les mois et aux bonnes fêtes, de visiter les hôpitaux et de pratiquer l'aumône. Il appartenait aussi au tiers-ordre de Saint-François.

Cervantes n'avait pas renoncé à publier le grand poème en prose, le *Bernardo*, dont il était occupé depuis tant d'années. Le *Don Quichotte* ne le satisfaisait pas. Le *Persiles*, cependant, était terminé. Il croyait, cette fois, pouvoir désarmer les humanistes dont la sévérité pour son chef-d'œuvre l'avait blessé. Le succès n'a pas répondu à son attente.

Au mois de janvier 1616, le poète fit un voyage à Esquivias, espérant y trouver un soulagement à ses souffrances. Il rentra bientôt à Madrid. Le mal était incurable.

Il raconte que revenant à cheval avec deux de ses amis d'Esquivias, « village célèbre pour mille causes, d'abord pour ses familles illustres et ensuite ses vins illustrissimes », il fut rejoint par un étudiant, *pardal*, vêtu de gris des pieds à la tête. Le jeune homme était monté sur une bourrique, et portait une longue rapière au côté. Un large rabat sale, attaché par deux fils inégaux, tournait par instants autour de son col, et c'était un souci et un travail pour lui de le redresser.

En abordant Cervantes et ses compagnons, il leur

dit qu'à la hâte de leur marche, il jugeait qu'ils allaient à la cour, auprès de Sa Grâce l'archevêque de Tolède et de Sa Majesté, pour prendre possession de quelque charge ou prébende pour le moins. Un des voyageurs ayant prononcé le nom de Cervantes, l'étudiant sauta à terre, se précipita sur le bras gauche du poète, et s'écria : « Oui, oui, c'est le fameux manchot... l'écrivain plaisant qui est la consolation des muses ! »

Cervantes, touché de ces louanges, l'embrassa, en brisant le fil du rabat, et lui répondit : « Vous êtes dans l'erreur, comme tant d'autres ; je suis bien Cervantes, mais je ne suis pas le consolateur des Muses, et je ne mérite aucun de vos compliments... Remontez sur votre bête et achevons, en causant, le chemin qui nous reste à faire. »

Cervantes parla de sa maladie ; le bon étudiant lui déclara qu'il était atteint d'une hydropisie et que toute l'eau de l'Océan, quand il l'absorberait goutte à goutte, n'y ferait rien. « Que Votre Seigneurie, dit-il, s'observe sur le boire sans oublier le manger. Elle guérira sans autre remède. » Cervantes répliqua qu'il avait déjà reçu cet avis, mais qu'il ne pouvait s'empêcher de boire quand il en avait envie et cela comme s'il n'avait été mis au monde pour faire autre chose. Puis il ajouta : « Je m'en vais tout doucement et, aux battements de mon pouls, dimanche, je cesserai de vivre. Vous êtes venu dans un mauvais moment pour faire ma connaissance ; je n'ai plus que peu de temps pour vous remercier de la bonne grâce que vous

me témoignez. » Et il termine son récit par ces mots : « Nous arrivâmes au pont de Tolède, je le passai, et l'étudiant prit celui de Ségovie. Je l'embrassai. Il m'offrit ses services, puis il piqua son âne et continua sa route, chevauchant gaillardement, tandis qu'il me laissait triste et mal disposé à profiter de l'occasion d'écrire ces plaisanteries. Adieu esprit, adieu gaieté, adieu joyeux amis ; je vais mourir, et je souhaite vous revoir bientôt tous contents dans l'autre vie. »

C'est le prologue même du *Persiles*, qui allait paraître. Le morceau est charmant et de belle humeur, bien qu'il ne fût plus possible à Cervantes de se faire illusion sur son état.

Le 2 avril, sentant son mal empirer, il se fit revêtir de l'habit du tiers-ordre de Saint-François. Les membres de ses confréries le veillèrent jour et nuit. On a dit cependant qu'il était mort dans l'abandon, « comme un mendiant ».

On lui administra les sacrements le 18 avril, et il fit son testament.

Il avait exprimé le désir de voir le comte de Lemos, son protecteur, qui revenait de Naples après ses cinq années de vice-royauté. Afin de lui donner une dernière marque de son attachement, il lui adressa l'épître célèbre : « Ces couplets anciens qui ont été si fameux dans leur temps... : *Le pied dans l'étrier...* j'aurais voulu qu'ils n'eussent pas autant d'à-propos, mais

je puis commencer cette lettre en disant : Le pied dans l'étrier, — Dans les angoisses de la mort, — Grand Seigneur, je t'écris ceci. — Hier j'ai reçu l'Extrême-Onction, et aujourd'hui je vous écris. L'heure presse, l'angoisse augmente, l'espoir diminue et avec cela je voudrais vivre assez pour baiser les pieds de Votre Excellence ; peut-être la joie de la voir en bonne santé, de retour en Espagne, me rendra-t-elle la vie. Mais s'il est décidé que je doive vous quitter, que la volonté de Dieu soit faite ! Que Votre Excellence, au moins, connaisse ma pensée ; Elle perd en moi un serviteur zélé qui aurait voulu lui prouver son dévouement même au delà de la mort.

« Cependant, comme en prophétie, je me réjouis de votre arrivée et de voir Votre Excellence désignée du doigt. Je me réjouis encore que se soient réalisées les espérances que j'avais fondées sur ses bontés.

« Il me reste dans la tête quelques ombres des *Semanas del Jardin* et du fameux *Bernardo*. Si par un hasard heureux, ce qui serait un miracle, le ciel m'accordait la guérison, Votre Grâce verrait ces ouvrages et la fin de la *Galatée* à laquelle elle s'intéresse. J'accomplirais ainsi mon dessein.

« Que Dieu, comme il est en son pouvoir, conserve Votre Excellence. Le 19 avril 1616. »

Cervantes expira le 23 avril.

Sa mort fit taire les adversaires et les envieux, et la

louange universelle ajouta plus d'éclat encore à l'auréole de gloire qui déjà le couronnait.

Il fut inhumé avec pompe par ses confréries, dans le couvent de Trinitarias Descalzas; mais la tombe était sans inscription, la règle de l'Ordre le voulait ainsi. On a recueilli deux épitaphes, l'une écrite par un des membres du tiers-ordre de Saint-François, l'autre par Calderon. Le couvent des Trinitaires a été démoli depuis et la sépulture de Cervantes a disparu.

Doña Catalina, sa veuve, peu de temps après, figurait dans un acte public, comme propriétaire d'une maison ayant quatre portes, deux sur la rue de l'Infante et les deux autres sur celle del Lobo.

Il ne semble pas qu'elle fût dans la gêne. Un historiographe, troublé par cette découverte, s'est demandé quel héritage elle avait bien pu faire. On lui a répondu que l'héritage était celui de Cervantes. Lorsqu'elle mourut, elle laissa sa fortune à sa fille et institua pour son exécuteur testamentaire un ancien ami de son mari.

La famille de Cervantes s'est éteinte à la fin du siècle dernier. Son bien passa aux Quijada d'Esquivias. Un de ces Quijada a été l'*ayo* ou gouverneur du roi Ferdinand VII.

En tête des *Nouvelles Exemplaires*, Cervantes a placé un prologue qui, par le tour personnel, est du plus grand intérêt. Il suppose qu'on a fait graver son portrait à la première page du livre et il s'adresse au lecteur en ces termes :

« Celui que tu vois, au visage d'aigle, les cheveux châtains, le front lisse et dégagé, les yeux allègres, le nez recourbé, mais bien proportionné, la barbe d'argent après avoir été d'or il y a vingt ans ; les moustaches longues, la bouche petite, les dents peu nombreuses, car il n'en a pas plus de six, en mauvais état, et mal rangées, puisqu'elles ne se rencontrent point ; le corps entre les deux extrêmes, ni grand, ni court ; le teint animé, plutôt blanc que noir ; les épaules un peu hautes, et non trop léger des pieds ; ce portrait... représente le visage du père de la *Galatée* et du *Don Quichotte de la Manche*, du *Voyage au Parnasse*, à l'imitation de *Cesar Caporali* de Pérouse, et de plusieurs ouvrages qui sont égarés par ici, *descarriadas por ahi*, et peut-être sans le nom de leur auteur. On l'appelle communément Miguel de Cervantes de Saavedra. Il a été captif pendant cinq ans ; c'est là qu'il apprit la patience dans l'adversité. Il a perdu la main gauche au

combat naval de Lépante, d'un coup d'arquebuse; cette blessure qui peut paraître laide, il la tient pour très belle, parce qu'il l'a reçue dans la plus fameuse occasion qu'aient vue les siècles passés et que pourront voir les siècles futurs, sous les bannières du fils de ce foudre de guerre, Charles-Quint, d'heureuse mémoire. »

L'image n'a pas été jointe au volume, et nous demeurons sans portrait authentique.

Cervantes ajoute qu'un panégyrique devait l'accompagner, « mais, dit-il, penser que de pareils éloges soient l'expression de la vérité est une sottise, et je suis obligé de me défendre moi-même, *sera forzoso valerme por mi pico*... Dieu te garde, lecteur, et qu'il m'octroie la patience pour supporter le bien et le mal que disent de moi les critiques alambiqués et hypocrites. »

Pour rappeler le souvenir de Luis Carreras, nous avons essayé de faire comprendre la valeur de son livre. Le lecteur français a pu ainsi connaître sous un jour nouveau le soldat de Lépante, le captif d'Alger et l'auteur du *Don Quichotte*. Le nom de Carreras mériterait de rester attaché à celui de Cervantes.

Nous nous sommes acquitté de notre tâche. Elle n'a été que l'accomplissement d'un devoir : *Quid habet homo de labore suo ?* La récompense du travail se trouve, comme dit l'Écriture, dans le travail lui-même.







TABLE



Achevé d'imprimer

le vingt-huit novembre mil huit cent quatre-vingt-seize

PAR

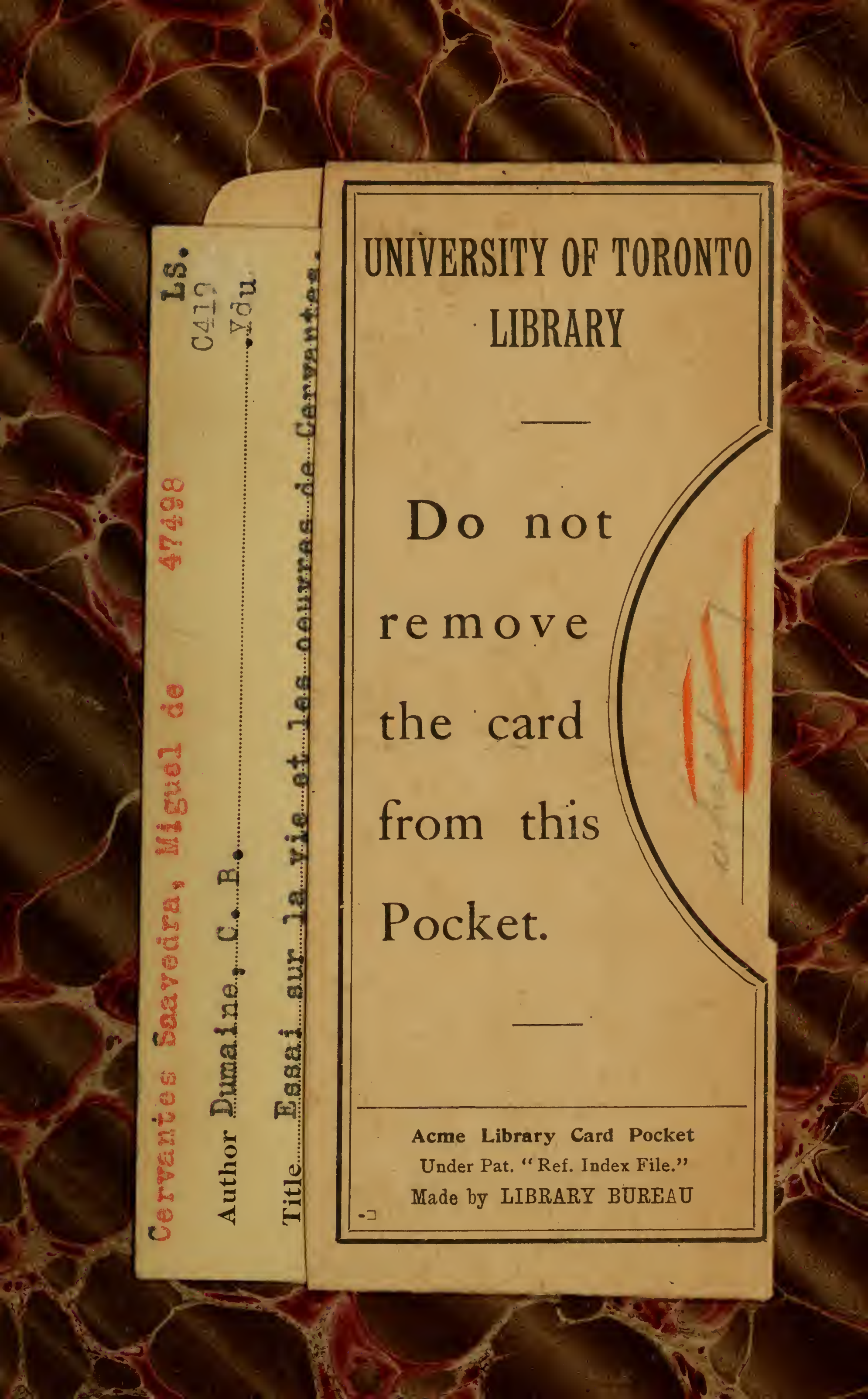
ALPHONSE LEMERRE

6, RUE DES BERGERS, 6

A PARIS

3.-4. — 2456.





UNIVERSITY OF TORONTO
LIBRARY
Do not remove the card from this Pocket.
Acme Library Card Pocket
Under Pat. "Ref. Index File."
Made by LIBRARY BUREAU
Cervantes Saavedra, Miguel de 47498
LS.
Author Dumaine, C. B.
Title Essai sur la vie et les oeuvres de Cervantes.

